





SÉNÈQUE

DE LA MÊME COLLECTION

Homère. *Odyssée* (Analyse et Extraits), par M. Allègre, professeur à la Faculté des lettres de Lyon.

Homère. *Iliade* (Analyse et Extraits), par M. Allègre.

Plutarque. *Vies des Grecs illustres* (Choix), par M. Lemercier, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Caen.

Plutarque. *Vies des Romains illustres* (Choix), par M. Lemercier.

Hérodote (Extraits), par M. Corréard, professeur au lycée Charlemagne.

Tite-Live (Extraits), par M. H. Lantoine, secrétaire à la Faculté des lettres de Paris.

Virgile (Analyse et Extraits), par M. H. Lantoine.

Xénophon (Analyse et Extraits), par M. Victor Glachant, professeur au lycée Buffon.

Salluste, par M. H. Lantoine.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Extraits), par M. Puech, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris.

Eschyle, Sophocle, Euripide (Pièces choisies), par M. Puech.

Plaute, Térence (Extraits choisis), par M. Audollent, maître de conférences à la Faculté des lettres de Clermont.

César, par M. H. Lantoine.

Aristophane (Pièces choisies), par M. Ferté, professeur au lycée Saint-Louis.

Sénèque (Extraits), par M. Jules Legrand, professeur au lycée Buffon.

Cicéron. Traités, Discours, Lettres, par M. H. Lantoine.

Tacite (Extraits), par M. H. Lantoine.

31140. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

COLLECTION LANTOINE

EXTRAITS DES CLASSIQUES GRECS ET LATINS

TRADUITS EN FRANÇAIS

SÉNÈQUE

(*EXTRAITS*)

AVEC UNE INTRODUCTION, UN INDEX ET DES NOTES

PAR

JULES LEGRAND

PROFESSEUR AU LYCÉE BUFFON



PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

p. 11
p. 15

SÉNÈQUE

EXTRAITS

INTRODUCTION

VIE DE SÉNÈQUE

Sénèque (*Lucius Annæus Seneca*) naquit à Cordoue, colonie romaine d'Espagne, l'an 4 av. J.-C. Il fut conduit très jeune à Rome, où son père, homme fort distingué, enseignait la rhétorique. Sous la direction paternelle il s'initia d'abord à la grammaire, puis à tous les artifices de l'art oratoire. C'est sans doute à l'influence persistante de cette éducation première qu'il faut attribuer, en partie, certains caractères du style de Sénèque, notamment la tendance à la déclamation et la recherche excessive du trait brillant. Ses débuts dans l'éloquence judiciaire et politique furent très remarqués. On prétend même que l'empereur Caligula, jaloux de ses succès, voulut le faire mourir. Sénèque aurait dû son salut à sa complexion délicate : le prince se serait laissé persuader que ce jeune homme si frêle ne pouvait tarder à succomber, et que la nature remplacerait le bourreau.

De bonne heure Sénèque s'adonna à la philosophie : il eut pour maîtres le stoïcien Attale, le cynique Démétrius, Sotion et Papirius Fabianus, qui tous deux mêlaient au stoïcisme des éléments pythagoriciens et alexandrins. Sa

réputation grandissant, il ambitionna des fonctions publiques, entra au Sénat et obtint la questure. Mais, au début du règne de Claude, ses ennemis, secondés par Messaline, le firent exiler en Corse. Au bout de huit ans, Agrippine le rappela pour lui confier l'éducation de son fils Néron, adopté par Claude. Afranius Burrhus, capitaine renommé pour ses vertus et ses talents, devait donner au jeune prince l'instruction militaire. En même temps Sénèque recevait la dignité de préteur. Quand Néron succéda à Claude, il chargea ses deux précepteurs d'administrer l'empire. Sénèque avait la haute main sur toutes les affaires civiles, et en 57 il fut nommé consul. S'il ne conseilla pas l'empoisonnement de Britannicus, il n'osa pas non plus le condamner ouvertement. Son attitude fut plus coupable encore au moment du meurtre d'Agrippine, car il consentit, sur l'ordre de Néron, à rédiger la lettre que celui-ci adressa au Sénat, et où la mort d'Agrippine, supposée volontaire, était présentée comme un bonheur inespéré pour Rome. Malgré cette honteuse complaisance, Sénèque ne tarda pas à s'apercevoir que sa situation à la cour devenait de plus en plus difficile. Dans une entrevue avec l'empereur, il offrit de prendre sa retraite et d'abandonner tous ses biens. Néron, par des protestations hypocrites, essaya de le retenir; mais Sénèque se détacha peu à peu des affaires publiques, passant la plus grande partie de son temps à la campagne et se consacrant à des études qu'il n'avait, d'ailleurs, jamais complètement abandonnées. Irrité de cet éloignement, et, en outre, désireux de se débarrasser de tous ceux qui lui rappelaient un passé vertueux, Néron cherchait un prétexte pour frapper son ancien précepteur : la conspiration de Pison le lui fournit. On trouva le moyen d'impliquer Sénèque dans le complot et un centurion vint, de la part de l'empereur, lui donner l'ordre de mourir. Il avait alors environ 68 ans.

Si la vie de Sénèque offre bien des défaillances, sa fin fut courageuse et digne d'un philosophe. Tacite nous en

a laissé le récit suivant[1] : « Sénèque, sans se troubler, demande son testament et, sur le refus du centurion, se tournant vers ses amis : « Puisqu'on me défend, dit-il, de reconnaître vos services, je vous laisse le seul bien qui me reste, et toutefois le plus précieux, l'image de ma vie! Si vous gardez le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié sera votre gloire. » Puis, comme ses amis pleuraient, par des paroles tantôt consolantes et tantôt sévères, il les rappelle à la fermeté, leur demandant « ce qu'étaient devenus les préceptes de la sagesse, et cette raison qui depuis tant d'années s'armait contre les coups du sort. Qui donc pouvait ignorer la cruauté de Néron? Après avoir fait périr et sa mère et son frère, il ne lui restait qu'à ajouter à ces crimes le meurtre du maître qui l'avait instruit ». Après ces exhortations qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme[2], et, s'attendrissant dans ce triste moment, il la prie, la conjure « de modérer sa douleur, de ne pas l'éterniser; mais de trouver dans la contemplation d'une vie consacrée à la vertu, de nobles consolations à la perte d'un mari. » Cependant, Pauline proteste qu'elle aussi doit mourir et supplie qu'on la frappe en même temps. Alors Sénèque, ne voulant pas s'opposer à sa gloire, et craignant, d'ailleurs, dans sa tendresse, d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement : « Je t'avais, dit-il, montré ce qui pouvait t'attacher à la vie; tu préfères l'honneur de la mort; je ne te ravirai pas l'éclat d'un tel exemple. Dans ce courageux trépas, que notre constance à tous deux soit égale, mais ta fin est assurément la plus belle. » Ensuite le même fer leur ouvre les veines des bras. Sénèque, dont le corps, affaibli par l'âge et l'abstinence, laissait trop lentement échapper le sang, se fait couper aussi les veines des jambes et des jarrets. Mais, de peur que la vue des

1. *Annales*, livre XV, ch. LX et suiv.

2. Pauline, seconde femme de Sénèque, qu'il avait épousée à un âge déjà avancé.

cruelles angoisses qui l'excédaient ne brisât l'âme de sa femme et que le spectacle de ce qu'elle endurait ne le fît lui-même faiblir, il lui persuada de se retirer dans une chambre voisine[1]. Alors, inspiré jusqu'au dernier moment par son éloquence, il appelle des secrétaires et leur dicte plusieurs choses.... Cependant, comme la mort était retardée par la lenteur de l'effusion, il prit Statius Annæus, qui lui était connu par une longue expérience pour un habile médecin et pour un ami sûr, de lui administrer un poison dont il avait eu soin de se munir d'avance, celui que les Athéniens préparaient à ceux que les lois condamnaient publiquement à la mort[2]. On le lui présenta : il le but, mais sans effet; ses membres étaient froids et son corps fermé à l'activité du venin. Enfin il entre dans un bain chaud, il prend un peu d'eau qu'il répand sur ses esclaves les plus proches de lui, ajoutant « à Jupiter libérateur! ». Au sortir de ce bain, dont la vapeur l'avait suffoqué, il est porté sur un bûcher, sans appareil, ainsi qu'il l'avait recommandé dans un écrit où il avait pourvu à ses funérailles, et qu'il avait rédigé dans les jours de sa grande puissance et de son extrême richesse. »

OUVRAGES DE SÉNÈQUE

Plusieurs écrits de Sénèque ont été perdus, entre autres divers ouvrages de physique et d'histoire naturelle, deux études sur l'Inde et l'Égypte, qui devaient être curieuses, des discours, des lettres et un important *Traité de philosophie morale*, où l'auteur s'était sans

1. Pauline ne mourut pas. Sur l'ordre de Néron, ses esclaves arrêtèrent son sang et fermèrent ses blessures. D'ailleurs elle ne survécut à son mari que peu d'années, « gardant, dit Tacite, à son époux un souvenir digne d'éloge, et montrant par la pâleur de son visage et de ses membres combien elle avait perdu de fluide vital ».

2. La ciguë.

doute efforcé de faire un exposé complet et méthodique de ses doctrines.

Voici la liste des œuvres qui nous sont parvenues, avec l'indication des époques auxquelles, suivant l'opinion des meilleurs critiques, elles furent composées.

Sous Caligula : la *Consolation à Marcia.*

Sous Claude. Pendant l'exil en Corse : la *Consolation à Helvia* et la *Consolation à Polybe.* — Après le retour à Rome : *De la Tranquillité de l'âme; De la Colère; De la Brièveté de la vie.*

Immédiatement après la mort de Claude : l'*Apocolokyntose.*

Dans les premières années du règne de Néron : *De la Clémence; De la Vie heureuse; Des Bienfaits, De la Constance du sage.*

Dans les dernières années, après que Sénèque se fut retiré de la cour : *Du Loisir du sage; De la Providence;* les *Questions naturelles;* les *Lettres à Lucilius.*

Sur chacun de ces ouvrages on trouvera, dans notre recueil, une brève notice précédant les extraits[1].

LA PHILOSOPHIE DE SÉNÈQUE

Les philosophes latins n'ont point inventé de système, et tout le fond de leurs doctrines est emprunté à la Grèce. Sous ce rapport Sénèque n'est pas plus un penseur original que Lucrèce ou Cicéron. Il a, d'ailleurs, une érudition philosophique abondante et variée. Les ouvrages de

1. Nous ne donnons point d'extraits de la *Consolation à Polybe*, affranchi de Claude, sur la perte de son frère : c'est une œuvre de basse flatterie, dont on a mis en doute l'authenticité. Nous supprimons également l'*Apocolokyntose*, ou métamorphose de Claude en citrouille, bouffonnerie médiocre, en prose mêlée de vers, dont le texte nous est parvenu fort altéré. Enfin nous avons pensé que les *tragédies* attribuées à Sénèque ne pouvaient, en raison même des discussions qu'elles ont soulevées, rentrer dans le cadre de ce livre et de l'enseignement auquel il est spécialement destiné.

Platon et de ses disciples, ceux des Épicuriens et des Stoïciens lui sont particulièrement familiers.

Sénèque ne méconnaissait nullement l'intérêt des grands problèmes qui touchent à l'origine des choses, à la nature de l'âme et à sa destinée. Souvent, dans ses *Lettres à Lucilius* et ses divers traités, il parle avec un sincère enthousiasme de ces méditations sublimes où la raison humaine déploie sa puissance et se rapproche de la raison divine. Mais il ne se pique pas, en ces matières, d'une extrême rigueur; on peut relever dans ses livres, sur une même question, des opinions différentes et parfois contradictoires. C'est ainsi que tantôt il paraît admettre que la mort est pour l'homme un anéantissement complet, tantôt que l'âme du sage survit et goûte, dans une région supérieure, une éternelle félicité. Il n'a pas non plus sur la création du monde et sur l'essence de la divinité des conceptions très précises. Cependant il croit fermement qu'il existe un Dieu unique, et que ce Dieu est une Providence gouvernant le monde avec justice et bonté. Il croit aussi que l'esprit se distingue du corps, qu'il le dirige et qu'il est maître de ses résolutions. La providence divine et la liberté de l'âme raisonnable, voilà, pour lui, les deux seuls dogmes essentiels, parce qu'ils sont indispensables à l'épanouissement de la vie morale.

Quant aux recherches astronomiques, météorologiques ou physiques, qui, pour les anciens, étaient comprises dans la philosophie, nous voyons, par le traité des *Questions naturelles*, que, loin de les dédaigner, Sénèque était capable de s'y livrer avec beaucoup de zèle et une réelle compétence. Non seulement il est au courant de toutes les hypothèses proposées sur les comètes, la foudre et les éclairs, les vents, les tremblements de terre, etc., mais il a là-dessus des opinions personnelles et qui ne laissent point quelquefois de sembler ingénieuses. A coup sûr les savants de nos jours tiennent pour enfantines la plupart de ses explications, mais peut-on reprocher à

Sénèque d'avoir ignoré ce que l'on ne devait découvrir que plusieurs siècles après lui?

Toutefois, c'est à la philosophie morale qu'il s'est surtout adonné. Par ce côté encore Sénèque est bien romain. Rien ne convenait moins au génie si positif de la race latine que les hautes spéculations sur de pures idées, comme celles d'un Platon ou d'un Aristote. Pour ces laboureurs, ces soldats, ces politiques il fallait, selon le mot de Cicéron au sujet de Socrate, que la philosophie « descendît du ciel sur la terre » et pût être utilisée dans la vie de tous les jours. Aussi les deux seules doctrines qui s'acclimatèrent véritablement à Rome et conquirent de nombreux adeptes, furent-elles la doctrine épicurienne et la doctrine stoïcienne. L'une et l'autre, en effet, ne considéraient l'étude théorique des principes et des causes que comme la préface de la science des mœurs : leur but avoué était d'offrir à l'homme des règles de conduite pour lui permettre d'atteindre, par des chemins différents, au bonheur et à la vertu.

Or, jamais ce besoin d'une discipline morale ne s'était plus vivement fait sentir qu'à l'époque de Sénèque. Les vieilles croyances et les pratiques méticuleuses des cultes traditionnels ne suffisaient plus aux esprits éclairés. La liberté étant morte, plus de voie ouverte aux nobles ambitions, aux sublimes dévoûments pour la République et la patrie. Si l'on voulait se pousser dans les charges et les honneurs, il fallait flatter sans cesse, se prêter à tous les caprices de maîtres fantasques, débauchés et cruels. Quiconque tentait de résister avait tout à craindre : sur un rapport de délateur, sur un signe du prince, c'était l'exil, la confiscation des biens, une étonnante variété de supplices. Au milieu de ces menaces, de ces transes perpétuelles, où trouver un refuge, une consolation et ce minimum d'idéal sans lequel, pour une âme bien douée, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue? Ce que ni la religion, ni la politique ne pouvait plus fournir, la philosophie entreprit de le donner.

L'antique adage : « Il faut d'abord vivre et ensuite philosopher », se trouva retourné, car il s'agissait de philosopher afin de savoir vivre et surtout afin de savoir mourir. Épicure plaçait le souverain bien dans la volupté, mais la volupté qu'il recommandait à ses disciples, c'était la parfaite tranquillité, l'absence de trouble, l'*ataraxie*, à laquelle on arrive par le détachement absolu de toutes choses, par un égoïsme contemplatif et transcendant. Les Stoïciens, au contraire, soutenaient qu'il faut agir, lutter vigoureusement, et plaçaient dans l'effort, dans la « tension » de la volonté, la source de toute vertu. Mais cet effort doit avoir pour but d'affranchir l'homme de toutes les servitudes imposées au vulgaire par les passions, par l'amour des plaisirs, des richesses et des honneurs, par la crainte des souffrances et de la mort. Le sage stoïcien est heureux par cela seul qu'il est vertueux, qu'il a pleinement conscience de la valeur de sa raison et de la vanité de tout le reste. L'une et l'autre doctrine, d'ailleurs, admettent le suicide comme le remède suprême, auquel on a, dans certains cas, le droit et même le devoir de recourir. Si le philosophe estime que ses maux vont devenir intolérables, ou que sa liberté et sa dignité sont en péril, il ne tient qu'à lui de s'évader de la vie « comme d'une chambre pleine de fumée ». Il n'a pas à redouter, au delà de la tombe, l'enfer, le Tartare, des divinités jalouses et barbares. Il sait bien que ce sont là des fictions de poètes ou des inventions de despotes. La mort, c'est l'anéantissement complet, l'abolition de tout sentiment, ou bien, suivant quelques Stoïciens, le passage à une existence lumineuse et sainte, où les âmes pures se retrouvent et communient dans la contemplation des vérités éternelles.

Sénèque appartient à l'école stoïcienne et, en toutes circonstances, le déclare hautement. Mais c'est tout l'opposé d'un sectaire, et dans la philosophie morale comme dans la philosophie spéculative, il professe volon-

tiers un éclectisme[1] intelligent. Non seulement il aime à rapprocher des sentences des maîtres du Portique[2] les maximes de Socrate, des philosophes de l'Académie[3] ou du Lycée[4], mais il n'hésite pas à rendre hommage à Épicure et à certains de ses disciples. Tout en montrant les conséquences dangereuses de leurs théories, il loue la simplicité de leur vie, et leur emprunte des préceptes pratiques qu'il trouve excellents. Il y met même une sorte de coquetterie et semble tout heureux de prouver à ses adversaires qu'il est homme de bonne foi et de bonne compagnie.

Aussi bien le stoïcisme, tel que l'enseignaient les fondateurs de l'École, Zénon, Chrysippe et Cléanthe, était une doctrine subtile, toute hérissée de raisonnements bizarres et de paradoxes propres à déconcerter et à écarter les profanes. Pour en faire une philosophie vraiment pratique, assimilable au génie romain, il importait de la simplifier, de la débarrasser des arguties, de l'humaniser dans toute la force du terme. C'est à quoi Sénèque excelle dans ces traités et surtout dans ses lettres. Les raffinements de la dialectique stoïcienne, il les possède à merveille, et il lui arrive, parfois, en une page curieusement obscure, de déployer sa virtuosité, mais il veut que ces exercices soient pour l'esprit une façon de gymnastique temporaire et non une occupation prolongée. La philosophie a des intérêts trop graves, trop pressants à administrer pour s'attarder à ces laborieuses prouesses de logicien. Elle doit fournir avant tout le pain de l'âme, fortifier l'homme contre les hasards, lui procurer cette sérénité intérieure qui est, suivant Sénèque, le plus grand

1. Du grec *eklegein*, choisir. Effort pour concilier les systèmes en choisissant les opinions qui paraissent les meilleures.

2. Stoïcisme signifie proprement la philosophie du Portique, parce que le fondateur de cette philosophie, Zénon, enseignait, à Athènes, sous un portique, *stoa*.

3. École de Platon, fondée dans les jardins d'Académus.

4. École d'Aristote, fondée dans une promenade d'Athènes appelée le *Lycée*.

des biens et même le seul digne d'être recherché pour lui-même.

Le but étant ainsi nettement fixé, ce qui préoccupe le plus Sénèque, ce sont les moyens d'y parvenir. Pour diriger l'homme, il importe de le bien connaître, de savoir quelles sont les forces qui le poussent ou l'attirent, à quelles tentations il est exposé et aussi quelles ressources offre sa nature intime. En d'autres termes, le moraliste doit être doublé d'un psychologue aigu, capable de voir juste et de voir loin. Or, aucun philosophe n'a, plus que Sénèque, heureusement associé et fondu ces deux aptitudes. Tout en sermonnant il observe, et ses préceptes sont en même temps des analyses. Et ce n'est pas seulement l'âme humaine en général qu'il étudie avec un soin méticuleux, c'est aussi la complexion particulière, les tendances, les manières de sentir propres de celui qu'il veut gagner à la philosophie. Sans doute, les maximes universelles, dont tout le monde peut faire son profit, abondent dans ses livres, mais il y joint des consultations individuelles ; il a des recettes pour les cas spéciaux : il sait comment on doit s'y prendre pour guérir telle maladie morale, et comment pour telle autre. Et si presque tous ses traités sont adressés à des personnages déterminés, ce n'est point par simple gracieuseté de l'auteur, qui veut attacher à son œuvre le nom d'un parent ou d'un ami, mais par préméditation et parce que l'ouvrage contient des exhortations rigoureusement adaptées à l'état d'âme de celui auquel et pour lequel il écrit. Sénèque est donc, dans le meilleur sens du mot, un « casuiste », et l'on a pu, avec beaucoup de justesse, le comparer à ces directeurs de conscience du christianisme, si experts dans l'art de sonder les plaies secrètes du cœur et d'appliquer à chacune d'elles le baume le plus convenable et le plus efficace[1].

1. Lire dans le beau livre de M. C. Martha, *les Moralistes sous l'empire romain*, le chapitre intitulé : « la Morale pratique dans les lettres de Sénèque ».

Nous n'avons pas à énumérer ici les préceptes pratiques de Sénèque, puisqu'on les trouvera dans les *Extraits* qui suivent, et présentés par l'auteur lui-même. Remarquons seulement que ce qui domine, ce qui revient presque à chaque page, c'est, d'une part, la nécessité sinon d'être pauvre, du moins de se tenir toujours prêt à abandonner les richesses : il faut les posséder sans être possédé par elles; et, d'autre part, la nécessité de se préparer à la mort ; ce dernier thème notamment fournit au philosophe des développements inépuisables et même quelque peu monotones. S'il insiste tant sur ces deux points, ce n'est pas uniquement parce que l'amour de la vie et l'amour de l'argent sont les deux passions les plus fortement enracinées dans le cœur de l'homme, c'est aussi et surtout parce qu'à cette époque, comme nous l'avons indiqué plus haut, il était indispensable de fortifier les âmes contre des calamités toujours imminentes. Par ce côté encore se révèle le caractère essentiellement pratique et pour ainsi dire « opportuniste » de l'enseignement de Sénèque.

Enfin ce qui fait peut-être le plus honneur à Sénèque, et ce qui lui donne une physionomie singulièrement noble dans le chœur des philosophes antiques, c'est la façon dont il a parlé des devoirs des maîtres à l'égard de leurs esclaves. Loin de protester contre l'esclavage, les plus illustres penseurs s'étaient surtout attachés à montrer combien l'homme libre diffère de l'esclave. Dans la cité idéale de Platon, il y a des esclaves publics et privés. Aristote définit l'esclave « un outil qui se sert d'un outil », et il démontre fort doctement la légitimité de l'esclavage. Avec le stoïcisme, qui relève la notion de la personne humaine, des sentiments nouveaux commencent à se faire jour. Si Sénèque ne va pas jusqu'à condamner ouvertement l'institution, il ose déclarer que devant la philosophie tous les hommes sont égaux et même qu'un bon esclave vaut mieux qu'un méchant maître : il prescrit, dès lors, non seulement de traiter les esclaves avec justice et douceur, mais de leur témoigner de l'affection et de ne

pas rougir de prendre parmi eux des confidents et des amis. Sous ce rapport Sénèque est un véritable précurseur[1], et l'on a pu croire qu'un souffle de charité chrétienne avait traversé l'âme du philosophe païen[2].

En résumé, la philosophie de Sénèque est une philosophie très pure, très élevée et très humaine. Elle montre admirablement comment l'homme peut vaincre la fortune et se vaincre lui-même, en opposant la volonté raisonnable aux coups du sort et aux passions. On trouvera seulement qu'elle prêche trop volontiers la résignation et l'effacement. Sans doute, à l'époque de Sénèque, il importait surtout de se raidir contre des maux inévitables et de puiser dans le sentiment de sa dignité intérieure la force de les supporter. Mais au-dessus de la philosophie de la résignation nous plaçons la philosophie de l'action et du progrès, qui ordonne la lutte courageuse et infatigable contre les iniquités politiques et sociales. La résignation ne doit être que le suprême refuge des vaincus; encore aucune défaite ne doit-elle être tenue pour définitive; une fois les forces réparées, il faut recommencer la bataille. A l'impassibilité du Stoïcien qui regarde dédaigneusement les folies et les crimes des maîtres du monde, nous préférons l'enthousiasme des vaillants qui ne se soumettent pas aux événements, mais qui cherchent à les dominer, qui opposent sans trêve le droit à la force, confiants dans la victoire finale de cette « justice immanente » dont a parlé un grand citoyen.

LA SINCÉRITÉ DE SÉNÈQUE

On a souvent reproché à Sénèque de n'avoir guère mis

1. Il l'est aussi par l'énergie avec laquelle il s'élève contre les combats de gladiateurs.

2. On a prétendu que Sénèque avait été en correspondance avec saint Paul et même qu'il avait reçu secrètement le baptême. Mais ce sont là des suppositions toutes gratuites.

sa conduite d'accord avec ses préceptes. Il fait, dit-on, l'éloge de la pauvreté, mais il vit dans l'opulence, il a des palais à Rome, de somptueuses maisons de campagne et toute une armée d'esclaves attentifs à ses moindres désirs! Dans ces conditions, quoi de plus commode que de prêcher le renoncement! Puis, ce censeur des défaillances morales, cet ami de la droiture et de la franchise, n'est-il pas en même temps le flatteur de l'affranchi Polybe, le ministre complaisant qui, pour conserver son crédit, se résigne au fratricide et va jusqu'à rédiger l'apologie officielle du parricide? Souple et rampant devant le pouvoir du jour, il insulte et raille le maître qu'il ne craint plus : il fait sa cour à Claude vivant et, après sa mort, le livre dans une parodie burlesque à la risée des Romains. Donc rhéteur habile et insinuant, artiste en phrases vertueuses, et artiste consommé, si l'on veut, mais homme de devoir et de probité, mais apôtre sincère de la vertu, assurément non!

Il y a bien dans ces griefs une part de vérité, et la vie de Sénèque offre, sans aucun doute, des contradictions et des faiblesses qui ne sauraient être excusées. Sénèque devait à lui-même, il devait à la doctrine stoïcienne de montrer plus de caractère. Nous croyons cependant que, pour se prononcer avec équité, certaines distinctions s'imposent.

Et d'abord, sur la question des richesses, Sénèque répond lui-même à ses détracteurs[1]. Non seulement, déclare-t-il en substance, les richesses ne sont pas interdites au sage, mais il faut souhaiter qu'elles viennent à lui, car il sait en faire un bon usage. L'essentiel est qu'il soit toujours prêt à s'en séparer. Par sa modération et sa tempérance, il prouvera qu'il ne s'asservit pas aux biens matériels. Or, rien ne nous autorise à croire que, sur ce point, Sénèque n'ait pas appliqué ses maximes. Nous savons, au contraire, que sa table était frugale, qu'il

1. Voir surtout le traité *de la Vie heureuse*, p. 84 et suiv.

ne mettait aucune ostentation ni dans ses vêtements, ni dans ses allures. Il lui arrivait de se rendre à la campagne dans une voiture grossière, traînée par des mules étiques, que conduisait un muletier sans chaussures. Il avoue même à Lucilius qu'il rougissait parfois de cet équipage. « Quand le hasard, écrit-il, me fait rencontrer une compagnie élégante, je rougis malgré moi. C'est une preuve que les vertus que je loue ne sont pas encore solidement établies dans mon âme, n'y ont pas encore pris racine. Qui rougit d'une voiture commune, se glorifiera d'une voiture magnifique. Je suis bien peu avancé : je n'ose encore laisser voir ma frugalité; je tiens encore aux opinions des passants! » Enfin on ne doit pas oublier qu'avant de prendre sa retraite il proposa à Néron de lui laisser tout ce qu'il en avait reçu, et ne conserva ses richesses que sur le vœu formel de l'empereur. Il est donc injuste de reprocher à Sénèque d'avoir accepté des libéralités qu'il lui était bien difficile de refuser, et rien dans sa conduite ne révèle une âme avide et bassement intéressée.

Quant à la facétie sur la mort de Claude, ce n'est pas, à coup sûr, une vengeance très courageuse, mais c'est une vengeance, et elle montre que Sénèque ne pratiquait pas pour son compte le pardon des injures. La plaisanterie en est, d'ailleurs, bien lourde et c'est un mauvais ouvrage plus encore peut-être qu'une mauvaise action.

Ce qui souille le plus la mémoire de Sénèque, c'est d'avoir gardé sa charge après l'empoisonnement de Britannicus et d'avoir dicté la lettre sur la mort d'Agrippine. Rien de plus légitime que l'horreur inspirée par cette conduite. On a beau se demander si, dans l'intérêt même de Rome et des citoyens honnêtes, il ne valait pas mieux que Sénèque ne fît pas un éclat et s'arrangeât pour conserver une influence qui pouvait encore mettre quelque obstacle à la frénésie criminelle de l'empereur, il y a des situations qu'un honnête homme n'accepte pas et des services qu'il refuse de rendre, quoi qu'il doive arriver.

Sénèque a donc manqué, dans ces circonstances, et de droiture et d'énergie.

Mais qu'en faut-il conclure, sinon que la pensée exprimée par la *Médée*, d'Ovide : « Je vois ce qui serait à faire, je l'approuve et je ne le fais pas! » s'applique à bien des hommes, à bien des philosophes et à Sénèque tout spécialement. Au surplus, nous avons sur ce point le propre aveu de Sénèque. « Ce n'est pas de moi que je parle, écrit-il, c'est de la vertu, et quand je fais le procès aux vices, je commence par les miens : quand je le pourrai, je vivrai comme je dois. Votre malignité, avec tout son fiel, ne me détournera pas de la vertu : le poison que vous répandez sur les autres et qui vous tue les premiers, ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir plutôt que celle que je tiens; d'adorer la vertu et de me traîner de loin sur ses traces. »

Voilà, semble-t-il, le langage le plus raisonnable, et pourquoi ne pas y souscrire? Sénèque est sincère quand il s'échauffe dans ses ouvrages pour tout ce qu'il trouve beau et grand; mais il n'a pas toujours montré autant de fermeté que ses maximes l'exigeaient; il a eu des défaillances; il a commis, soit par ambition, soit par une fâcheuse conception du rôle qu'il avait à jouer auprès du prince, des fautes graves que sa retraite finale et sa mort vaillante n'ont point suffisamment rachetées.

LE STYLE DE SÉNÈQUE

Quand on lit les ouvrages de Sénèque, on ressent une double impression, quelque peu contradictoire. La composition est lâche, presque décousue : souvent on cherche vainement un plan quelconque : les développements se suivent au hasard des associations d'idées : c'est plutôt une conversation sur un thème philosophique qu'un traité proprement dit. D'autres fois, l'auteur indique

bien, au début, une division, mais il semble ensuite l'oublier : des digressions de tous genres, historiques, anecdotiques ou simplement emphatiques, coupent le raisonnement : puis ce sont des répétitions fatigantes, où la variété du langage ne réussit pas à masquer la monotonie de la pensée : enfin, il arrive qu'une démonstration tourne court, sans que l'on sache au juste à quelle conclusion elle devait aboutir. A ce point de vue, on est porté à croire que Sénèque écrivait ou dictait très vite, sans souci de se reprendre et de se corriger.

Que si, au contraire, on examine un chapitre isolé, et que l'on en étudie le détail, on a la sensation d'un style curieusement ouvré, où presque chaque terme vise à l'effet et y atteint. Sénèque aime les alliances de mots imprévues, les coupes originales qui surprennent à la fois l'oreille et l'esprit. Sans doute, il ne recule pas toujours devant l'image banale, ce qu'on appelle le « cliché », mais il abonde aussi en métaphores ingénieuses, qui colorent et animent les abstractions.

Peut-être, en somme, n'y a-t-il là qu'une opposition apparente, et Sénèque néglige-t-il l'ordre général parce qu'il est trop occupé à ciseler ses phrases et à aiguiser ses pointes. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que Sénèque est, dans l'élocution, un merveilleux artiste. C'est de la rhétorique si l'on veut, et parfois de la rhétorique déclamatoire, mais une rhétorique savante et subtile, dont le ragoût devait faire les délices des raffinés de l'époque. Quintilien[1] lui-même, qui a contre Sénèque un évident parti-pris, est bien forcé de rendre hommage à sa virtuosité et de déclarer que ceux qui cherchaient à l'imiter lui étaient aussi inférieurs que Sénèque l'était lui-même aux purs classiques. Sans doute une partie de ces qualités brillantes s'évanouissent dans une traduction : quelques-unes cependant peuvent passer du latin

1. Le plus célèbre des rhéteurs latins, appartient à la génération immédiatement postérieure à celle de Sénèque.

au français, et nous espérons que la lecture de ces *Extraits* fera sentir le rare mérite de Sénèque écrivain[1].

1. Nous reproduisons dans nos *Extraits* la traduction de Lagrange, savant humaniste du siècle dernier (1738-1775). Nous nous sommes borné à rectifier un certain nombre de passages et à rajeunir quelques expressions.

Nous classons les ouvrages de Sénèque dans l'ordre chronologique.

I

CONSOLATION A MARCIA

Marcia était la fille d'un sénateur romain, Crémutius Cordus, qui avait écrit une *histoire des guerres civiles de Rome et du règne d'Auguste*, où il faisait l'éloge du parti républicain, déclarant que les meurtriers de César, Brutus et Cassius, avaient été les *derniers des Romains*. Sous Tibère, Crémutius Cordus s'attira, par ses propos hardis, l'inimitié du favori de l'empereur, Séjan : son livre fut dénoncé au Sénat. Il se déroba à une condamnation certaine en se laissant mourir de faim. Le Sénat ordonna que son histoire fût brûlée, mais sa fille Marcia en cacha un exemplaire qui permit, plus tard, une nouvelle publication de l'ouvrage.

Sénèque veut consoler Marcia de la perte d'un fils tendrement aimé. Il l'exhorte à imiter les exemples de courage et de résignation donnés, dans des circonstances semblables, par des personnages illustres. Il lui montre la fragilité de l'existence humaine, et que ce n'est pas un malheur de mourir jeune. Il termine par des considérations plus directes et plus personnelles : Marcia ne doit pas s'absorber dans un désespoir égoïste; son fils avait assez vécu pour orner son âme de vertus, et maintenant, délivré des chaînes corporelles, dans la société sainte des Scipion, des Caton, de tous les héros du devoir, il jouit d'une souveraine félicité. Sénèque suppose que du haut des voûtes célestes Crémutius Cordus lui-même adresse la parole à sa fille et lui commande d'apaiser sa douleur maternelle.

La consolation à Marcia est une des œuvres les mieux composées et les plus éloquentes de Sénèque : on y sent moins que dans la consolation à Helvia l'argumentation d'école. Sans doute le philosophe ne va pas jusqu'à s'attendrir, et il

n'a garde de négliger les parallèles, les oppositions et autres artifices de rhétorique, mais il évite l'amplification fastidieuse, les banalités solennelles. Son admiration pour Crémutius Cordus, son respect pour Marcia lui inspirent de très nobles accents. La fin surtout est d'un beau mouvement, d'une poésie grave et religieuse.

CONDUITES OPPOSÉES DE DEUX MÈRES EN DEUIL, OCTAVIE ET LIVIE (Chap. II).

Je vous mettrai sous les yeux deux exemples tirés de votre sexe, et du siècle où vous vivez : le premier sera d'une femme qui se laissa emporter par sa douleur; le second d'une autre femme qui, après la même infortune et une perte encore plus douloureuse, ne laissa pas prendre à son chagrin un long empire sur elle-même, et remit promptement son âme dans son assiette.

Octavie et Livie, l'une sœur, et l'autre femme d'Auguste, perdirent l'une et l'autre un fils à la fleur de l'âge, héritier présomptif de l'empereur. Celui d'Octavie était Marcellus, jeune prince sur qui Auguste, son beau-père et son oncle, commençait à se reposer des fatigues du gouvernement, guerrier intrépide, génie puissant, mais plus admirable encore par sa modération et sa frugalité, à l'âge qu'il avait et dans une si haute fortune, infatigable aux travaux, insensible aux voluptés, capable de soutenir tous les fardeaux dont son oncle aurait voulu le charger : en un mot, Auguste ne pouvait établir sur une base plus solide l'édifice de son pouvoir. Octavie ne cessa de pleurer et de gémir pendant tout le temps de sa vie : elle ne voulut entendre aucun discours qui eût l'air de la consolation ; elle ne souffrait pas même qu'on la détournât de sa douleur. Occupée de ce seul objet, concentrée uniquement dans ses pensées funèbres, elle

fut, tout le reste de sa vie, telle qu'elle s'était montrée au convoi de son fils, sans oser, je ne dis pas se relever, mais même se laisser soulever; elle eût cru perdre une seconde fois Marcellus, si elle eût cessé de pleurer : elle ne voulut avoir aucun portrait de ce cher fils; elle ne souffrit pas même qu'on le nommât en sa présence. Elle prit en aversion toutes les mères, furieuse en particulier contre Livie, dont le fils semblait avoir hérité du bonheur destiné au sien. Amie des ténèbres et de la solitude, sans égards pour son frère même, elle rejeta tous les poèmes composés en l'honneur de Marcellus[1], et les autres hommages que les lettres rendirent à sa mémoire : sourde à toute espèce de consolation, ennemie des cérémonies et des solennités, importunée même du trop grand éclat de la fortune de son frère, elle finit par s'ensevelir dans une retraite profonde. Quoiqu'elle eût encore des enfants et des petits-fils, elle ne quitta point l'habit de deuil, outrageant ainsi le reste de sa postérité, du vivant de laquelle elle croyait avoir tout perdu.

Livie avait perdu son fils Drusus : c'eût été un grand prince; c'était déjà un grand général. Il avait pénétré au fond de la Germanie; il avait planté les étendards de Rome dans des lieux où l'on savait à peine qu'il existât des Romains : il mourut dans cette expédition. Pendant sa maladie, les ennemis même avaient respecté ce grand homme, s'étaient tenus en paix, et n'avaient osé souhaiter un événement si avantageux pour eux. Sa mort, dont l'amour de la république avait été la cause, excita les regrets des citoyens, des provinces, de l'Italie entière :

1. Elle récompensa cependant Virgile, qui, dans le sixième chant de l'*Enéide* (V. 861-886), avait célébré Marcellus et déploré sa mort. Le poète avait lu ses vers en présence d'Auguste et d'Octavie. Tous deux fondirent en larmes et Octavie s'évanouit. Revenue à elle, elle fit compter à Virgile 10 000 sesterces (environ 2 000 francs) pour chacun de ces vers.

les villes municipales et les colonies s'empressèrent à lui rendre les devoirs funèbres, et ses funérailles furent conduites avec la pompe d'un triomphe jusque dans Rome : sa mère n'avait pas eu la consolation de recevoir ses derniers embrassements, de recueillir les dernières paroles de sa bouche défaillante. Après avoir suivi le convoi de son cher Drusus pendant un long espace de chemin, à travers les bûchers [1] sans nombre qui brûlaient dans toute l'Italie, et qui semblaient à chaque fois lui ravir de nouveau son fils, arrivée au lieu de la sépulture, elle déposa dans le même tombeau et sa douleur et celui qui en était l'objet ; elle montra la sensibilité d'une mère, et la fermeté de la femme d'un empereur. Elle ne cessa pas de célébrer le nom de son fils, de se représenter son image, en public et en particulier, de parler de lui, et d'en entendre parler avec plaisir, tandis qu'on ne pouvait rappeler le souvenir de Marcellus à Octavie sans renouveler ses larmes.

Choisissez celui de ces deux exemples qui vous paraît le plus louable. En suivant le premier, vous vous retrancherez du nombre des vivants, vous prendrez en aversion les enfants des autres, les vôtres et celui même que vous regrettez; votre rencontre sera de mauvais augure pour les mères ; vous rejetterez les plaisirs honnêtes et légitimes, comme peu convenables à votre état; la lumière vous deviendra odieuse ; vous accuserez votre vie de tarder trop à finir et à vous précipiter dans la tombe : enfin, ce qui serait une honte pour une âme telle que la vôtre, connue par de meilleurs côtés, vous prouveriez que vous ne voulez pas vivre, et que vous ne savez pas mourir.

En vous réglant au contraire sur le courage de Livie,

1. Élevés en l'honneur de Drusus.

vos souffrances en seront plus modérées et plus supportables; vous ne vous accablerez pas à force de tourments : quelle folie, en effet, de se punir de son infortune, et d'augmenter ses propres maux ! La même raison et la même modération que vous avez montrées pendant toute votre vie, vous les conserverez encore dans ces circonstances; la douleur elle-même doit avoir de la décence : en un mot, en songeant à votre fils, en parlant de lui, vous procurerez à cet aimable jeune homme le repos dont il est si digne; vous le rendrez vraiment heureux, quand son souvenir causera le même plaisir à sa mère, que sa vue lui donnait pendant sa vie.

FAIBLESSE DE L'HOMME

(Chap. XI).

Avez-vous donc oublié la condition humaine et la vôtre? Née mortelle, vous avez engendré des enfants mortels. De ce corps fragile, sujet à la corruption, assailli tant de fois par la maladie, avez-vous pensé qu'il dût sortir un être durable et éternel? Votre fils est mort : c'est-à-dire qu'il est arrivé au but vers lequel courent tous ceux que vous croyez plus heureux que lui; au but vers lequel marche, d'un pas inégal, cette foule innombrable que vous voyez plaider dans le barreau, prendre place aux spectacles, faire des vœux dans les temples. Et les objets de votre vénération, ainsi que ceux de votre mépris, ne seront un jour qu'une même cendre.

Voilà ce que veut indiquer ce précepte attribué à la Pythie[1], *connais-toi toi-même*. Qu'est-ce que l'homme? c'est le vase le plus frêle, le verre le plus fragile; c'est un

1. Du temple d'Apollon, à Delphes.

navire que la moindre vague fait échouer, une machine que le choc le plus léger démolit. Qu'est-ce que l'homme? un corps faible, nu, sans défense naturelle, dépendant du secours d'autrui, exposé à tous les outrages de la fortune, qui, après avoir bien exercé ses forces, devient la proie et la victime de la première bête féroce; c'est un composé d'organes délicats et corruptibles, dont les traits extérieurs offrent quelque agrément. Incapable de supporter le froid, le chaud, la fatigue; le repos et l'indolence l'énervent et l'amollissent : il craint jusqu'à ses propres aliments, dont la disette ou l'excès lui sont également funestes. Enfin, c'est l'animal de la garde la plus difficile, dont la vie est précaire et ne tient à rien, qu'une peur soudaine, un bruit fort et imprévu suffit pour terrasser. Et nous sommes surpris de la mort d'un homme, quand elle est indispensable pour tous! Faut-il donc un si grand effort pour le renverser?[1] une odeur, une saveur, la fatigue, l'insomnie, le boire et le manger même, sans lesquels il ne peut vivre, sont pour lui des causes de mort : il ne peut faire un pas sans être rappelé au sentiment de son infirmité : tous les climats ne lui conviennent pas; des causes nouvelles, le souffle d'un air auquel il n'est point fait, la moindre cause en un mot, suffit pour engendrer en lui la maladie et la corruption. Cependant ce chétif animal, dont l'entrée dans la vie s'annonce par des pleurs, combien ne fait-il pas de bruit? à quelles idées présomptueuses ne le porte pas l'oubli de sa condition? Ses projets sont illimités, éternels, s'étendent jusqu'à ses neveux, ses arrière-neveux; mais au milieu de ses vastes desseins, la mort vient le surprendre,

1. Comp. Pascal, Pensées (Ed. Havet, article I, 6). « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature.... Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. »

et ce qu'on appelle la vieillesse n'est que la révolution d'un petit nombre d'années.

IL NE FAUT REDOUTER NI LA MORT, NI CE QUI LA SUIT
(Chap. XIX-XX).

De quoi donc êtes-vous affligée, ô Marcia? est-ce de ce que votre fils est mort? ou de ce qu'il n'a pas vécu plus longtemps? Si c'est de ce qu'il est mort, vous auriez toujours dû vous affliger; parce que vous avez toujours su qu'il devait mourir[1]. Songez que les morts n'éprouvent aucune douleur; que ce qui nous rend les enfers si terribles est une pure fable; qu'on n'a pas à craindre après le trépas ni des ténèbres, ni des cachots, ni des fleuves de flammes ou d'oubli, ni des tribunaux, ni des accusations, ni de nouveaux tyrans, dans l'empire de la liberté. Ce sont des poètes qui nous ont joués par de vaines terreurs : la mort est l'affranchissement et le terme de toutes les douleurs; nos maux ne vont pas plus loin qu'elle : elle nous remettra dans le calme où nous reposions avant de naître. Si l'on déplore le sort des morts, on doit aussi déplorer le sort de ceux qui ne sont pas nés. La mort n'est ni un bien ni un mal. Pour être l'un ou l'autre, il faudrait qu'elle fût quelque chose. Ce qui n'est rien en soi-même, et ce qui réduit tout à rien, ne peut

1. Comp. Bossuet (Sermon sur la mort. Exorde). « C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme! Et celui qui le dit, c'est un homme; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée. »

nous faire éprouver aucun sort. Les biens et les maux demandent avant tout un sujet pour s'exercer. La fortune ne peut retenir un être renvoyé par la nature : l'on ne peut être malheureux, quand on n'est plus.

Votre fils a franchi les bornes prescrites à la servitude; il est rentré dans le sein d'une paix éternelle et profonde; il n'est plus tourmenté ni par la crainte de l'indigence, ni par le désir des richesses, ni par les aiguillons de la volupté qui mine les âmes, ni par l'envie qu'excite le bonheur des autres, ni par le poids du sien : ses chastes oreilles ne sont pas blessées par d'odieuses invectives : il n'a plus de malheurs publics ou domestiques à prévoir : indifférent sur l'avenir, il ne dépend pas d'événements qui ramènent de plus grandes incertitudes. En un mot, il habite un séjour, d'où l'on ne peut le chasser, où l'on ne peut l'effrayer.

Hélas! que l'homme connaît peu ses maux, s'il ne regarde pas la mort comme la plus belle invention de la nature! Soit qu'elle fixe pour jamais le bonheur, soit qu'elle repousse l'infortune, soit qu'elle termine la fatigue et la satiété du vieillard, soit qu'elle moissonne la jeunesse dans sa fleur, dans l'âge heureux de l'espérance, soit qu'elle empêche l'enfance de parcourir des degrés plus pénibles de la vie, elle est un terme pour tous, un remède pour plusieurs, le vœu de quelques-uns, et ne sert jamais plus utilement, que lorsqu'elle vient sans être appelée. Elle affranchit l'esclave malgré son maître; elle rompt les chaînes des prisonniers; elle tire de prison ceux qu'y retenait la tyrannie. Elle montre à l'exilé, dont les pensées et les regards sont toujours tournés vers sa patrie, qu'il importe peu dans quelle région il sera enseveli. Lorsque la fortune répartit injustement les biens, et soumet à un maître les hommes qui tous sont nés avec les mêmes droits, elle les rend tous égaux. C'est elle qui

est la véritable ennemie de toute autorité; c'est elle qui sauve l'homme de l'humiliation ; c'est elle qui ne reconnaît pas de maître; c'est elle enfin, ô Marcia, que votre père a désirée.

Oui, c'est par elle que la naissance n'est pas un supplice ; c'est par elle que je ne succombe pas aux menaces du sort, que je conserve mon âme intacte et maîtresse d'elle-même. J'ai un refuge dans mon naufrage : je vois des croix de plus d'une espèce, variées suivant le caprice des tyrans : les uns suspendent leurs victimes la tête en bas; les autres leur traversent le corps d'un pieu vertical; d'autres leur étendent les bras à une potence : je vois des cordes, je vois des fouets, je vois des instruments pour déchirer chaque membre, chaque articulation : mais je vois aussi la mort. Plus loin ce sont des ennemis cruels, des citoyens superbes : mais à côté d'eux je vois la mort. La servitude n'est plus à charge, quand on peut d'un seul pas s'élancer vers la liberté, si l'on est dégoûté de son maître.

MORT DE CRÉMUTIUS CORDUS

(Chap. XXII).

Rappelez-vous ce temps funeste où Séjan fit présent de la vie de votre père à Satrius Secundus, son client : il était irrité de quelques mots trop libres que Cordus avait laissé échapper, tels que celui-ci : *On ne place pas Séjan sur nos têtes; il y grimpe.* On avait décerné au favori une statue qui devait être placée dans le nouveau théâtre de Pompée, que l'empereur faisait rebâtir, après l'incendie du premier. Cordus s'écria que *c'était vraiment pour lors que le théâtre allait périr.* Qui n'eût crevé de dépit, en voyant un Séjan placé sur les cendres de Pompée? un soldat perfide consacré dans le monument du plus grand

des généraux? La statue est élevée avec son inscription. Déjà les chiens enragés que Séjan repaissait de sang humain pour les rendre attachés à lui seul et implacables à tout autre commencent à aboyer autour de Cordus, qui n'y était pas préparé. Qu'avait-il à faire? il lui fallait demander la vie à Séjan, ou la mort à sa propre fille : assuré de ne rien obtenir ni de l'un ni de l'autre, il résolut de tromper sa fille. Au sortir d'un bain, pour mieux l'abuser, il se retira dans sa chambre, sous prétexte d'y prendre un léger repas : après avoir congédié ses esclaves, il jeta par la fenêtre quelques aliments, afin de faire croire qu'il les avait consommés; il ne toucha pas au souper, comme ayant déjà mangé suffisamment. Le lendemain et le surlendemain, il en usa de même : au quatrième jour, sa faiblesse le décela. Pour lors vous pressant dans ses bras : « Ma chère fille, vous dit-il, voilà la seule chose que je t'aie cachée de ma vie; tu me vois dans la route de la mort, je suis presque à moitié chemin : ne me rappelle pas à la vie ; tu ne le dois, ni ne le peux ». Alors il fit fermer toutes les fenêtres, et s'ensevelit dans les ténèbres. La nouvelle de son dessein répandit une joie universelle : on s'applaudissait de voir une telle proie arrachée à la gueule de ces loups affamés. Les accusateurs, suivant les ordres de Séjan, se présentent au tribunal des consuls, se plaignent de la mort que Cordus veut se donner, de cette mort à laquelle ils le forçaient eux-mêmes de recourir : ils sentaient que leur victime leur échappait. C'était une grande question de savoir si la mort volontaire d'un accusé faisait perdre la récompense à ses accusateurs[1]. Pendant qu'on délibère, et que les accusateurs reviennent à la charge, Cordus s'était absous lui-même.

1. On accordait aux délateurs le huitième et même le quart des biens de leurs victimes.

EXHORTATIONS SUPPOSÉES DE CRÉMUTIUS CORDUS A SA FILLE (Chap. XXVI).

Supposez donc que du haut de la voûte céleste, votre père, ô Marcia, qui avait autant d'autorité sur votre esprit que vous en eûtes sur celui de votre fils, vous adresse ce discours, non sur le ton qu'il prit lorsqu'il déplora les guerres civiles, et proscrivit à jamais les auteurs des proscriptions, mais d'un ton proportionné à la hauteur qu'il habite. « Pourquoi ce long chagrin qui te consume, ô ma fille? Que je plains ton ignorance! quoi! tu juges malheureux un fils qui, dégoûté de la vie, s'est retiré dans le sein de ses aïeux! Tu ne connais donc pas les orages que la fortune excite sur la terre? tu ne sais pas qu'elle ne se montre facile et complaisante qu'envers ceux qui s'engagent le moins avec elle? Te nommerai-je les rois qui auraient été heureux, si la mort les eût plus tôt soustraits aux maux qui les menaçaient? les généraux romains à la grandeur desquels il ne manquerait rien, si on leur eût retranché quelques années? les hommes les plus célèbres qui ont péri sous le glaive militaire? Jette les yeux sur ton père et ton aïeul : celui-ci est tombé au pouvoir d'un assassin[1]; pour moi je n'ai pas souffert que personne disposât de mon sort : en me privant de nourriture, j'ai fait voir si ma conduite démentait mes discours. Pourquoi celui de notre famille qui meurt le plus heureux est-il celui qu'on pleure le plus longtemps? Nous vivons tous réunis, et nous voyons la nuit épaisse qui vous environne. Rien parmi vous de désirable, d'élevé, d'éclatant, comme vous le pensez; tout

1. Pendant les guerres civiles.

est bassesse, douleur, inquiétude; pas un rayon de la lumière qui nous environne. Te dirai-je que nous n'avons parmi nous ni armées qui s'entre-choquent, ni flottes qui se heurtent, ni parricides forgés ou conçus, ni tribunaux qui retentissent des clameurs de la chicane? Rien de caché parmi nous; nos âmes sont à découvert; nos cœurs se montrent à nu; notre vie est publique; nos regards embrassent tous les siècles et tous les événements. Je trouvais du plaisir à recueillir tous les faits d'un seul siècle[1], arrivés dans la dernière partie du monde[2], entre un petit nombre d'acteurs : ici, quelle multitude de siècles! quel tissu d'âges! quelle suite innombrable d'années s'offre à la fois à mes regards! Je vois les empires qui doivent naître, ceux qui doivent s'écrouler; je vois la chute des villes puissantes et les nouvelles incursions de la mer. En effet, si l'universalité de la mort peut te consoler de celle que tu pleures, apprends que rien ne restera dans l'état où il est : le temps détruira, emportera tout; il se jouera non seulement des hommes, la plus faible partie de l'empire de la fortune, mais des lieux, des régions, des plus grandes parties du monde; il fera disparaître des montagnes, et sortir ailleurs de nouvelles roches; il engloutira les mers, détournera les fleuves, rompra la communication entre les peuples, brisera les liens de la société du genre humain. Ailleurs, il abîmera des villes; il en ébranlera d'autres par des tremblements de terre; il élèvera de la fange du globe des vapeurs empoisonnées; il submergera par des inondations les habitations des hommes; il fera périr tous les animaux dans un déluge général, et par des feux dévorants, il consumera toutes les productions des mortels.

1. Allusion à son livre d'histoire.
2. Suivant les Stoïciens, la terre était la partie la plus basse et la plus reculée de l'univers.

Quand l'heure sera venue où le monde s'éteindra pour se renouveler, toute la nature succombera sous ses propres forces; les astres viendront heurter les astres; toute la matière s'embrasera, et les corps célestes, qui brillent aujourd'hui avec tant d'ordre, ne formeront plus qu'un vaste incendie. Nous-mêmes, âmes heureuses, habitantes du séjour éternel, quand Dieu jugera à propos de recommencer son ouvrage, au milieu de la ruine universelle, nous fournirons aussi une faible addition à la masse énorme des décombres, et nous retournerons à nos anciens éléments. Que ton fils est heureux, Marcia! il est déjà initié à ces mystères[1]. »

II

CONSOLATION A HELVIA

La mère de Sénèque, Helvia, femme de grand mérite, avait eu à subir, coup sur coup, les plus cruelles épreuves. En quelques mois elle avait perdu un oncle tendrement aimé, son mari et trois de ses petits-fils, dont l'un était le fils de Sénèque. Vingt jours après ce dernier deuil, le philosophe, compromis dans une intrigue de cour, au commencement du règne de Claude, fut envoyé en exil. Du fond de la Corse, il apprit combien sa mère souffrait de son éloignement et il lui écrivit cette *Consolation*, où il rassembla tous les arguments que la philosophie et la piété filiale pouvaient lui suggérer.

C'est une des œuvres les plus admirées de Sénèque. Elle contient, en effet, des idées fort élevées et, chose rare chez notre auteur, développées dans un bel ordre. Il est fâcheux seulement que le ton en soit quelque peu doctoral et empha-

1. Tout ce passage résume les doctrines stoïciennes sur la destinée du monde.

tique : même quand il cherche à réconforter sa mère, Sénèque ne parvient pas à se défaire complètement de ses habitudes de rhéteur.

QUEL QUE SOIT LE LIEU DE SON EXIL, LE SAGE PEUT Y VIVRE HEUREUX (Chap. IX).

Parcourons toutes les terres : il n'en est pas une dans l'enceinte du monde qui nous soit étrangère. De tous les lieux nos regards se dirigent également vers le ciel : partout le séjour des humains est également éloigné de celui des immortels. Pourvu donc que mes yeux ne soient pas privés de ce spectacle, dont ils ne peuvent se rassasier; pourvu que je puisse contempler le soleil et la lune, m'occuper des autres astres, suivre leur lever, leur coucher, leurs distances, rechercher les causes de leur accélération et de leur ralentissement, admirer ces milliers d'étoiles qui brillent pendant la nuit, dont les unes sont immobiles tandis que les autres s'écartent à une distance peu considérable, et roulent constamment dans la même orbite; d'autres s'élancent tout à coup, quelques autres paraissent tomber, éblouissent les yeux par une traînée de flammes, ou s'envolent rapidement avec un long sillon de lumière; pourvu, dis-je, que je vive au milieu de ces grands objets, que j'habite avec les dieux, autant qu'il est permis à un faible mortel, et que mon âme, avide du spectacle de sa véritable patrie, ne quitte pas le séjour des astres, que m'importe la fange que je foule à mes pieds?

Mais la terre où je suis ne produit pas d'arbres utiles ou d'agrément, n'est point arrosée par des fleuves profonds et navigables : trop peu fertile pour attirer les nations étrangères, elle ne suffit pas même à la nourri-

ture de ses habitants; on n'y tire point de pierres précieuses; on n'y trouve point de filons d'or ou d'argent. — Il n'y a qu'une âme rétrécie, pour qui les objets terrestres aient des charmes : élançons-nous vers ceux qui se montrent partout, qui brillent partout également; et songeons que ce sont ces vils objets, avec les erreurs et les préjugés qu'ils enfantent, qui nuisent à notre vrai bonheur. En allongeant ces portiques, en élevant ces tours, en élargissant ces rues, en creusant ces souterrains contre les chaleurs, en surchargeant d'une masse d'ornements le faîte de ces salles à manger, vous ne faites que vous interdire de plus en plus la vue du ciel. Le sort vous a jeté dans un pays où la demeure la plus large est une cabane. Je plains votre bassesse et votre pusillanimité, si vous ne vous consolez de ce malheur, qu'en songeant à la cabane[1] de Romulus. Dites plutôt : cet humble toit sert d'asile aux vertus ; il paraîtra plus beau que tous les temples, quand on y verra la justice, la continence, la prudence, la piété, l'art de remplir à propos ses devoirs, la science des choses divines et humaines. Jamais un lieu n'est trop étroit, quand il contient cette foule de grandes vertus : jamais un exil n'est déplorable, quand on s'y rend au milieu de ce cortège.

Brutus[2], dans son traité *de la vertu*, dit avoir vu Marcellus[3] en exil à Mitylène[4], aussi heureux que la nature humaine le comporte, et plus amoureux alors des beaux-arts qu'il ne l'avait jamais été. Aussi ajoute-t-il qu'en le quittant, il lui semblait que c'était lui-même qui allait en exil, et non pas Marcellus qui y restait. Ce grand

1. Sur le mont Palatin : c'était un lieu de dévotion et des prêtres étaient chargés de veiller à son entretien.
2. M. Brutus, un des meurtriers de César; se tua après avoir perdu, avec Cassius, la bataille de Philippes.
3. Orateur célèbre : fut consul en l'an 52 av. J.-C.
4. Capitale de l'île de Lesbos.

homme fut plus heureux d'avoir mérité par son exil les éloges de Brutus, que ceux de la république par son consulat. Quel exilé que celui dont on ne peut se séparer sans se croire exilé soi-même! et qui inspire de l'admiration à un personnage admiré de Caton[1] même! Brutus dit encore que C. César ne voulut point s'arrêter à Mitylène, de peur de voir un héros outragé. Les sénateurs, par leurs prières unanimes, obtinrent[2] son retour : à voir leur inquiétude et leur affliction, l'on eût dit qu'ils avaient tous en ce jour les sentiments de Brutus, qu'ils demandaient, non pour Marcellus, mais pour eux-mêmes, de n'être pas exilés en vivant loin de lui. Néanmoins, le plus beau jour pour Marcellus fut celui où Brutus ne put le quitter, ni César le voir. Ces deux témoignages étaient également glorieux; Brutus était affligé, et César honteux de revenir sans Marcellus.

CONSOLATIONS QUE LA MÈRE DE SÉNÈQUE TROUVERA DANS SA PROPRE FAMILLE (Chap. XVI, XVII).

Considérez mes frères : pouvez-vous, tant qu'ils vivront, vous plaindre de la fortune? tous les deux réjouiront votre tendresse par des vertus diverses. L'un[3] est parvenu aux dignités par ses talents, l'autre[4] les a méprisées par sagesse : jouissez de la considération de l'un, de la tranquillité de l'autre, de l'amour de tous les deux. L'un recherche les grandeurs pour vous faire honneur, l'autre embrasse le loisir pour se livrer à vous. La fortune a

1. Caton d'Utique, oncle et beau-père de Brutus.
2. Marcellus était alors à Athènes et se préparait à s'embarquer pour l'Italie, quand il fut assassiné.
3. Novatus, devenu, par adoption, Junius Gallion.
4. Méla, père du poète Lucain.

voulu que l'un vous servît d'appui, et l'autre de consolateur; vous êtes défendue par le crédit du premier, vous jouissez du repos du second : ils se disputeront de zèle auprès de vous; et la tendresse de deux fils suppléera à la perte d'un seul. Je puis hardiment vous le promettre; il ne vous manquera que le nombre. Considérez encore les petits-fils que vous tenez d'eux; le jeune Marcus[1], cet aimable enfant, contre la vue duquel aucune tristesse ne peut tenir, dont les caresses guériraient les blessures les plus profondes et les plus récentes. Quelles larmes sa gaieté n'arrêterait-elle pas? De quel front ses saillies n'effaceraient-elles pas les rides? Quelle gravité ne s'amuserait pas de ses jeux enfantins? Quelle mélancolie profonde ne serait tirée d'elle-même et fixée par ce babil qu'on ne se lasse point d'entendre? Fassent les dieux qu'il nous survive! Puisse la cruauté des destins se fatiguer et s'épuiser sur moi seul! Puissent tomber sur ma tête les coups qui menacent et la mère et l'aïeule! Que la foule de mes proches soit heureuse et florissante, je ne me plaindrai ni de mon sort ni de ma solitude : je ne demande qu'une seule grâce, d'être la victime expiatoire de ma famille.

Serrez bien dans vos bras cette Novatilla[2], qui va bientôt vous donner des arrière-petits-fils; Novatilla que j'avais adoptée, qui tenait à mon sort par des liens si étroits, qu'elle doit, après ma perte, se regarder comme orpheline, bien qu'il lui reste un père. Aimez-la pour vous, aimez-la encore pour moi. La fortune lui a ravi depuis peu sa mère : votre tendresse peut l'empêcher, sinon d'être

1. On s'est demandé si cet enfant n'était pas un fils que Sénèque aurait eu d'un premier mariage. Plus vraisemblablement il s'agit de son neveu Marcus Annæus Lucain, qui devait devenir un poète éminent.

2. Fille de son frère Novatus.

affligée de cette perte, au moins de la sentir. Veillez tantôt sur ses mœurs, tantôt sur sa beauté : les préceptes pénètrent plus avant quand ils sont imprimés dans l'âge tendre. Qu'elle s'accoutume à vos discours, qu'elle se règle sur vos leçons : elle vous devrait beaucoup, quand vous ne lui donneriez que l'exemple : ce devoir solennel vous servira de remède; une âme, dont la doûleur est prescrite par la nature, ne peut en être détournée que par la raison ou par quelque occupation honnête.

Parmi vos motifs de consolation, je compterais votre père, s'il n'était absent[1] : mais que votre chagrin vous apprenne ce que réclame son affection : vous sentirez qu'il est plus juste de vous conserver pour lui, que de vous sacrifier pour moi. Toutes les fois qu'une douleur immodérée s'emparera de vous, et vous fera la loi, songez à votre père. Sans doute par les petits-fils et les arrière-petits-fils que vous lui avez donnés, vous n'existez plus uniquement pour lui : mais le soin d'entourer de bonheur la fin de sa carrière est un devoir qui vous reste à remplir. Tant qu'il vit, ce serait un crime à vous de vous plaindre d'avoir trop vécu.

Je ne vous parlais pas de votre plus grande consolation, de votre sœur, de ce cœur fidèle dans lequel vous déposez toutes vos peines, de cette âme tendre qui a pour nous tous des sentiments dignes d'une mère. Vous avez mêlé vos soupirs aux siens, vous avez versé dans son sein vos premiers pleurs. Elle prend toutes vos afflictions : néanmoins, dans mon malheur, ce n'est pas seulement pour votre compte qu'elle est affligée, ce sont ses bras[2] qui m'ont apporté dans cette ville, ses soins maternels qui m'ont rétabli d'une longue maladie, son crédit qui

1. Il était alors à Cordoue, en Espagne.

2. Sénèque, amené tout enfant de Cordoue à Rome, avait fait le voyage dans les bras de sa tante.

m'a obtenu la questure. Elle qui n'avait jamais eu la hardiesse de parler aux grands, de faire la cour aux gens en place, a vaincu, par tendresse pour moi, sa modestie naturelle. Ni sa vie retirée, ni sa timidité vraiment agreste, si on la compare avec l'effronterie de tant de femmes, ni son amour pour le repos, ni ses mœurs paisibles et solitaires ne l'empêchèrent de devenir ambitieuse en ma faveur.

Voilà, ô ma mère, la consolation qui doit vous rappeler à la vie. Unissez-vous encore plus à elle ; serrez-la dans vos étroits embrassements. Les gens affligés fuient les personnes qui leur sont les plus chères, pour donner un libre cours à leur douleur : réfugiez-vous dans son sein, avec toutes vos pensées ; soit que vous vouliez persévérer dans votre état, ou y renoncer, vous trouverez chez elle ou la fin ou la compagne de votre affliction.

III

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME

Ce sont des conseils adressés par Sénèque à son parent et ami Sérénus[1], qui l'avait prié de diriger sa conduite et de lui donner la paix de l'âme, après laquelle il soupirait en vain.

Dans ce traité assez court, Sénèque recommande la modération et la prévoyance. Il faut essayer de se rendre utile à sa patrie et à l'humanité, proportionner sa tâche à ses forces, rechercher des amitiés honnêtes et solides, se préparer à tous les maux éventuels et surtout à la mort ; enfin il est expédient d'accorder à l'esprit certaines distractions pour réparer et fortifier ses énergies.

1. Ce Sérénus était préfet des gardes sous Néron. Il eut pour les vices de l'empereur des complaisances fâcheuses, et mourut d'une indigestion de champignons.

LE SAGE PEUT TOUJOURS SE RENDRE UTILE

(Chap. III).

Si la fortune l'emporte, et lui ôte la faculté d'agir, il ne fuira pas précipitamment et sans armes, cherchant quelque refuge, comme s'il existait un lieu où la fortune ne puisse le poursuivre; mais il se livrera aux affaires avec plus de réserve, et son discernement lui découvrira d'autres moyens de servir la patrie. Ne peut-il être guerrier? qu'il aspire à être magistrat. Est-il réduit à mener une vie privée? qu'il soit avocat. Lui impose-t-on silence? qu'il donne à ses concitoyens une assistance muette. L'entrée même du barreau est-elle dangereuse pour lui? qu'il soit, en particulier, en public, à table, bon hôte, ami fidèle, convive tempérant. Si les fonctions de citoyen lui sont interdites, qu'il remplisse celles d'homme.

Si la hauteur de notre philosophie, au lieu de nous renfermer dans les murs d'une seule ville, nous a ouvert le commerce du monde entier, et nous a donné l'univers pour patrie, c'est afin que notre vertu eût un champ plus vaste. Le tribunal est-il fermé pour vous? vous bannit-on de la tribune aux harangues et des assemblées? regardez derrière vous l'immensité des régions qui vous sont ouvertes, la foule des peuples qui sont prêts à vous recevoir. Quelque grande que soit la partie de la terre qu'on vous interdit, on vous en laisse une bien plus grande encore. Mais prenez garde que la faute ne vienne de vous. Vous ne voulez peut-être servir votre patrie qu'en qualité de consul, de prytane [1], de céryx [2], ou de

1. Magistrat athénien investi d'un pouvoir considérable.
2. Hérault du Sénat et du peuple, à Athènes.

suffète[1]. Vous ne voulez combattre pour elle qu'avec le titre de général ou de tribun. Quand même la fortune aurait placé les autres aux premiers rangs, en vous rejetant au dernier, vous devez, dans ce poste, la défendre par vos discours, par vos exhortations, par votre exemple et votre courage. Celui même dont les bras viennent d'être coupés dans le combat trouve encore le moyen de servir son parti, en se tenant ferme, et en animant les autres par ses cris. Vous en ferez autant, si la fortune vous écarte des premières places de l'État ; tenez-vous ferme, et secourez-le par vos cris : si l'on vous presse le gosier, restez encore debout, et secourez-le par votre silence.

Les peines d'un bon citoyen ne sont jamais perdues : ses discours, sa présence, son air, ses gestes, sa fermeté muette, sa démarche même, sont utiles. Il y a des remèdes, dont l'odeur seule est efficace, indépendamment de la saveur et du contact : de même la vertu, quoique éloignée, quoique cachée, répand au loin une heureuse influence ; soit qu'elle ait la liberté de s'étendre et d'user de ses droits ; soit qu'on ne lui laisse qu'un accès peu sûr, et qu'on la force de plier ses voiles ; oisive, muette, limitée, ou maîtresse de se produire au grand jour, en quelque état qu'elle soit, elle ne manque jamais d'être utile.

CONTRE LA BIBLIOMANIE

(Chap. IX).

La dépense même la plus honnête de toutes, celle qui a les études pour objet, ne me paraît raisonnable qu'autant qu'elle est modérée. A quoi bon ces milliers de

1. Magistrat carthaginois dont la dignité répondait à celle de consul chez les Romains.

livres, ces bibliothèques innombrables, dont le maître pourrait à peine lire les tables dans toute sa vie? Cette multitude est plutôt une charge qu'un secours pour celui qui veut s'instruire : il vaut mieux se livrer à peu d'auteurs, que de s'égarer dans le grand nombre. Quatre cent mille volumes ont été consumés à Alexandrie[1]? Je laisse vanter à d'autres ce monument superbe de la magnificence royale : que Tite-Live l'appelle le chef-d'œuvre du goût et des soins de la puissance souveraine. Ce n'était pas une affaire de goût et de soins : c'était le luxe de l'étude, et pas même de l'étude, on n'avait pas eu l'étude, mais l'ostentation en vue, en formant cette collection. Ainsi des ignorants, moins lettrés que des esclaves, ont des livres, non pour étudier, mais pour tapisser leur salle à manger.

Il est plus honnête, dites-vous, de dépenser mon argent en livres, que de l'employer pour acheter des vases de Corinthe et des tableaux. En tout l'excès est un vice. Le moyen de pardonner à un homme qui, après s'être fait construire à grands frais des armoires de cèdre et d'ivoire, après avoir rassemblé les ouvrages d'auteurs inconnus ou méprisés, bâille au milieu de ces milliers de volumes, et n'y trouve de beau que les titres et les couvertures! Vous rencontrerez chez les hommes les plus désœuvrés la collection complète des orateurs et des historiens, et des tablettes élevées jusqu'au faîte de la maison. Aujourd'hui, dans les bains mêmes et les thermes, on place une bibliothèque, comme un ornement nécessaire. Je pardonnerais ce délire, s'il venait d'un excès d'amour pour l'étude; mais on ne recherche avec tant de soins les ouvrages et les portraits des plus grands hommes, que pour en parer des murailles

1. A l'époque de la conquête de l'Égypte par Jules César.

DISTRACTIONS PERMISES

(Chap. xv).

Il ne faut pas tenir toujours l'esprit dans le même degré de tension, i faut le délasser quelquefois par des amusements. Socrate ne rougissait pas de jouer avec des enfants; Caton[1] trouvait dans le vin un soulagement aux fatigues des affaires publiques; Scipion[2], après tant de triomphes, ne dédaignait pas de mouvoir en cadence ses membres aguerris, non en affectant, comme c'est aujourd'hui la coutume, ces attitudes molles qui donnent à notre démarche un air efféminé, mais avec cette contenance mâle qui caractérisait la danse des anciens héros aux jours de fêtes, et qui ne leur eût fait aucun tort, quand ils auraient eu pour spectateurs les ennemis mêmes de la patrie. Il faut donner du relâche à l'esprit; il acquiert plus de ressort après avoir été détendu : on laisse reposer un champ fertile, parce qu'une fécondité non interrompue l'aurait bientôt épuisé. De même un travail continu éteint, à la longue, la chaleur de l'esprit : le repos et le délassement lui redonnent de nouvelles forces; au lieu que la continuité de l'étude émousse l'âme et la rend languissante.

Si les jeux et les amusements n'avaient pas un attrait naturel, on ne verrait pas les hommes y courir avec tant d'ardeur; néanmoins, l'abus en est dangereux : il ôte à l'esprit sa force et sa gravité. Le sommeil est nécessaire pour refaire le corps; mais s'il dure nuit et jour, il ne diffère plus de la mort. On peut détendre sans débiliter.

1. Caton d'Utique.
2. Scipion l'Africain

Les législateurs ont institué des jours de fêtes, afin que les hommes, rassemblés pour des divertissements publics, trouvassent des intervalles de délassements nécessaires à leurs travaux. Il y eut, comme je l'ai dit, de grands hommes, qui se donnaient tous les mois quelques jours de vacances ; d'autres qui partageaient chacune de leurs journées entre le repos et le travail. De ce nombre était Asinius Pollion, ce fameux orateur : aucune affaire ne pouvait le retenir au delà de la dixième heure[1] ; pour lors il ne se permettait pas même la lecture d'une lettre, de peur qu'elle ne lui fît naître de nouveaux soins : pendant les deux heures qui restaient, il se délassait des fatigues de toute la journée.

Quelques-uns se sont prescrit un intervalle de repos au milieu de la journée, remettant pour l'après-midi les affaires les moins importantes. Nos ancêtres eux-mêmes défendaient qu'on fît de nouveaux rapports au Sénat, passé la dixième heure. Les veilles sont aussi partagées entre les soldats, et ceux qui reviennent d'une expédition en sont exempts. L'esprit demande du ménagement ; le repos qu'on lui donne est une espèce d'aliment qui renouvelle ses forces.

Il est surtout essentiel de se promener dans des lieux découverts ; un air libre et abondant donne à l'esprit un nouveau ton. Les voyages, le changement de climats, un peu d'excès dans le boire et le manger renouvellent encore la vigueur de l'âme. Quelquefois même on peut aller jusqu'à l'ivresse[2], je ne dis pas celle qui appesantit l'homme, mais celle qui le réveille ; elle noie les cha-

1. Les Romains divisaient en douze heures le temps que le soleil restait au-dessus de l'horizon, et la nuit de même. Les heures avaient donc une longueur variable, suivant les saisons. L'heure de jour était de cinq quarts d'heure environ au solstice d'été et de trois quarts d'heure au solstice d'hiver.

2. Sénèque pousse l'indulgence bien loin !

grins, elle tire l'âme d'elle-même; elle est le remède de la tristesse, ainsi que de quelques maladies du corps. Si l'inventeur du vin a été appelé *Liber*[1], c'est moins à cause de la liberté qui règne dans les discours des buveurs, que parce qu'il délivre l'âme des chagrins, et la rend plus hardie et plus entreprenante. Mais le vin a des bornes, ainsi que la liberté. On croit que Solon et Arcésilas aimaient le vin; on a reproché l'ivresse à Caton, c'était plutôt honorer ce défaut que déshonorer Caton. Mais c'est un remède qu'il ne faut pas répéter trop souvent, de peur que l'âme ne contracte une mauvaise habitude, quoiqu'il faille quelquefois l'exciter à la joie et à la liberté, et écarter d'elle une affligeante sobriété.

S'il faut en croire un poète grec[2] : « Il est quelquefois agréable de perdre la raison ». Si l'on doit s'en rapporter à Platon : « Il frappe en vain à la porte des Muses, celui qui garde tout son sang-froid[3] ». Si l'on croit Aristote[4] : « Il n'est point de grand génie, qui n'ait son coin de folie ». L'âme ne peut parler un langage sublime, ni dépasser toutes les autres, à moins d'être fortement émue ; ce n'est qu'en dédaignant la terre, et en s'élevant par une inspiration sacrée au-dessus des mortels, qu'elle profère des accents divins : elle ne peut atteindre à la hauteur, à la sublimité, tant qu'elle reste en elle-même; il faut qu'elle s'écarte de la route battue, qu'elle s'élance, qu'elle s'emporte, qu'elle entraîne son guide, et le conduise en des lieux que seul il eût craint de franchir.

1. Mot latin qui signifie : libre; un des noms de Bacchus.
2. Anacréon (ode 31). Comp. Horace (*Odes*. Livre II, ode 7; livre III, ode 19 et livre IV, ode 12).
3. Dans le *Phèdre*.
4. Cette pensée d'Aristote ne se trouve dans aucun des ouvrages qui nous sont parvenus.

IV

DE LA COLÈRE

Le traité *de la Colère* fut composé peu de temps après la mort de Caligula. L'auteur avait encore présentes à la mémoire les extravagances barbares de cet empereur, sujet à des transports furieux.

L'ouvrage comprend trois livres, mais les divisions n'en sont guère rigoureuses. Les redites, les digressions y abondent. Après avoir décrit les signes extérieurs de la colère, Sénèque énumère les funestes effets de cette passion. A ses yeux, la colère n'est jamais légitime : on ne doit même pas s'irriter contre les méchants et les criminels. Il enseigne ensuite les moyens de vaincre ou de prévenir la colère. Il termine en montrant combien il est déraisonnable de s'emporter contre ses semblables, quand la vie est si brève et que la mort prochaine doit fatalement mettre fin à toutes les querelles.

DESCRIPTION DE LA COLÈRE : SES EFFETS PHYSIQUES

(Liv. I, chap. I).

Vous avez exigé, Novatus[1], que je vous indiquasse les moyens de réprimer la colère. Ce n'est pas sans raison que vous craignez cette passion, plus cruelle et plus forcenée que toutes les autres. En effet, les autres ont au moins une sorte de calme et de sang-froid; celle-ci est

1. Frère aîné de Sénèque. Il prit dans la suite le nom de Junius Gallion, ayant été adopté par un célèbre avocat de ce nom. Novatus jouissait de la dignité de sénateur et fut proconsul d'Achaïe.

entièrement fougueuse; c'est la crise du ressentiment : sourde à la voix de l'humanité, elle ne respire que le sang, le meurtre et le carnage : elle s'expose elle-même, pour nuire aux autres; elle se jette au milieu des traits, et poursuit sa vengeance, dût-elle y succomber. Aussi quelques sages l'ont définie *une folie passagère*[1]. En effet, elle ne se possède pas plus que la folie; elle oublie, comme elle, toute décence, et même les liens du sang : uniquement acharnée sur son objet, elle n'écoute ni raison ni conseils; elle s'emporte pour les moindres causes : incapable de discerner le juste et le vrai, elle ressemble à ces ruines qui se brisent sur ce qu'elles écrasent.

Pour être convaincu que l'homme dominé par la colère a perdu la raison, examinez son extérieur. Les marques de la folie sont un air audacieux et menaçant, un front nébuleux, des regards farouches, une démarche précipitée, des mains toujours en mouvement, un teint altéré, des soupirs fréquents et poussés avec effort. L'homme colère offre les mêmes symptômes; ses yeux sont enflammés, étincelants; son visage est rougi par l'effervescence intérieure du sang; ses lèvres sont tremblantes, ses dents se serrent, ses cheveux se dressent et se hérissent; sa respiration gênée ne s'échappe que par des sifflements; on entend craquer ses jointures; il gémit, il mugit; ses paroles mal articulées, ses discours entrecoupés, ses mains qui se frappent, ses pieds qui trépignent, tout son corps qui s'agite, ses menaces effrayantes, ses traits défigurés, son visage bouffi, quel affreux tableau! quel horrible spectacle! Oui, j'ose le dire, la colère est encore plus difforme qu'elle n'est détestable.

1. Le poète grec Philémon disait : « Nous sommes tous insensés orsque nous sommes en colère ». Le vieux poète latin Ennius léclarait que la colère était « le commencement de la folie » et lorace l'appelle « un délire de peu de durée ».

LA COLÈRE N'EST NI NÉCESSAIRE, NI UTILE DANS LES COMBATS (Liv. I, chap. XI).

On prétend que la colère est nécessaire dans les combats. Nulle part elle n'est moins nécessaire : c'est surtout à la guerre que l'impétuosité doit être, non pas fougueuse, mais réglée et soumise à des lois. Quelle cause a produit la défaite de tant de barbares si supérieurs à nous par les forces du corps et par la patience à supporter les travaux? c'est la colère, qui se détruit elle-même. L'adresse conserve les gladiateurs; la colère les expose aux coups : d'ailleurs, qu'est-il besoin de colère, quand la raison peut produire les mêmes effets?

Croyez-vous qu'un chasseur soit en colère contre le gibier? cependant il attend de pied ferme les bêtes féroces, ou il les poursuit dans leur fuite; c'est la raison seule qui le guide, sans le secours de la colère. Pourquoi tant de milliers de Cimbres et de Teutons, qui couvraient les sommets des Alpes, ont-ils été exterminés au point que la renommée seule, au défaut de courriers, porta dans leur pays la nouvelle de leur défaite? Ce fut parce que la colère leur tenait lieu de bravoure[1]. Cette passion quelquefois renverse et terrasse tout sur son passage; mais plus souvent elle tourne tous ses efforts contre elle-même. Quelle nation plus courageuse que les Germains? quel peuple plus furieux dans l'attaque, et plus amoureux des armes au milieu desquelles ils naissent et sont élevés? où trouver des corps plus endurcis à la fatigue? la plupart d'entre eux n'ont point de vêtements pour se couvrir, ni

1. C'est surtout à cause de leur ignorance de la discipline militaire que les Cimbres et les Teutons furent vaincus par Marius.

d'abri contre les intempéries continuelles d'un climat rigoureux; cependant les Gaulois, les Espagnols, même les soldats efféminés de l'Asie et de la Syrie les taillent en pièces, avant même que les légions se soient montrées[1]. La cause unique de leur défaite est la colère qui les transporte. A ces corps si robustes, à ces âmes qui ne connaissent ni les délices, ni le luxe, ni les richesses, donnez du sang-froid et de la discipline, alors nous serons forcés (pour ne rien dire de plus[2]) de recourir aux mœurs de l'ancienne Rome.

Comment Fabius[3] vint-il à bout de relever les forces abattues de notre empire? ce fut en différant, en temporisant, en traînant la guerre en longueur; moyens incompatibles avec la colère. C'en était fait de l'État qui touchait alors à sa ruine, si Fabius eût pris conseil de cette passion. Il se pénétra vivement de la situation de la république; il en calcula les forces : il vit qu'elle ne pouvait rien perdre sans se ruiner totalement; il imposa silence à la vengeance et au ressentiment : uniquement attentif à guetter un moment favorable, il commença par vaincre sa colère, avant de vaincre Annibal.

Et Scipion[4]? ne laissa-t-il pas et Annibal, et l'armée carthaginoise et tous les autres objets de sa colère, pour transporter la guerre en Afrique? sa lenteur ne l'exposa-t-elle pas même à des reproches de mollesse, de lâcheté de la part des malintentionnés? Et l'autre Scipion[5];

1. Ces soldats étrangers, que les Romains tiraient de toutes les provinces de l'empire, marchaient, d'ordinaire, devant les légions et commençaient la bataille. Souvent ils mirent en déroute les Germains.

2. Sénèque a comme le pressentiment des futures invasions des Barbares.

3. Surnommé le *Temporiseur*, sauva Rome d'Annibal.

4. Dit *le premier Africain.*

5. Scipion Émilien, dit *le second Africain.*

combien de temps ne passa-t-il pas autour de Numance[1] à dévorer son ressentiment particulier et celui de Rome, contre cette ville plus longue à réduire que Carthage? Le blocus et les lignes de circonvallation forcèrent enfin l'ennemi à tourner ses armes contre lui-même[2].

LES JUGES DOIVENT PUNIR LES COUPABLES MAIS SANS COLÈRE (Liv. I, chap. XVI).

Quoi! direz-vous, je ne me mettrai pas en colère contre un voleur? je ne m'emporterai pas contre un empoisonneur? Non; je ne me mets pas en colère quand je me fais tirer du sang; les châtiments ne sont à mes yeux que des remèdes. Vos égarements ne font encore que commencer; vos chutes ne sont pas graves, mais fréquentes : j'essaierai d'abord avec vous des réprimandes particulières, ensuite des reproches publics. Mais votre mal est trop invétéré[3] pour pouvoir être guéri par des discours : l'ignominie vous contiendra. Il vous faut un châtiment plus fort et plus sensible : vous serez exilé dans des lieux inconnus. Votre méchanceté endurcie demande des remèdes plus forts : on emploiera contre vous les chaînes et la prison. Mais votre âme est incurable, votre vie n'est qu'un tissu de crimes; ce ne sont plus des motifs (et l'on n'en manque jamais) qui vous déterminent à pécher; votre unique motif pour faire le mal est le plaisir de le faire; vous avez bu jusqu'à la lie la coupe de la méchanceté, et la corruption s'est tellement enracinée en vous qu'elle n'en peut plus sortir

1. Ancienne ville d'Espagne qui fit aux Romains une résistance héroïque.
2. Plutôt que de capituler, les habitants de Numance s'entre-tuèrent.
3. Sénèque passe successivement en revue les différents degrés de méchanceté.

sans vous; il y a longtemps, malheureux! que vous cherchez à périr : eh bien! je vous rendrai ce service; je vous déferai de la folie qui vous tourmente; après avoir fait le malheur des autres et le vôtre, vous obtiendrez de moi la mort, devenue le seul bien qui vous reste à espérer. Pourquoi m'emporterais-je dans le moment même où je vous rends service? Tuer un malheureux est quelquefois la plus grande marque de pitié qu'on puisse lui donner.

Si, consommé dans l'art de guérir, j'entrais dans un hôpital ou dans l'infirmerie d'un riche[1], je ne prescrirais pas le même remède pour toutes les différentes maladies. Je suis le médecin général de l'État; je vois dans un nombre infini d'âmes que j'ai à traiter des vices de différentes espèces; je cherche des remèdes convenables à chaque maladie : l'un sera guéri par la honte, l'autre par le bannissement; celui-ci par la douleur, celui-là par l'indigence; cet autre enfin par le fer. Lors donc qu'il faudra prendre la robe de juge[2], et assembler le peuple au son de la trompette[3], je m'avancerai vers le tribunal, non avec un air furieux et irrité, mais tranquille comme la loi; je prononcerai la formule solennelle plutôt avec douceur et gravité, qu'avec le ton de la colère; je ferai conduire le criminel au supplice sans fureur, mais avec sévérité; et quand je ferai trancher la tête à un coupable, coudre dans un sac un parricide, supplicier un soldat, monter sur la roche tarpéienne[4] un traître ou un ennemi public, je ne témoignerai

1. Il y avait à Rome des hôpitaux publics. — Les maisons des riches contenaient d'ordinaire une infirmerie où l'on faisait porter les esclaves malades.

2. Lorsque le préteur devait prononcer une sentence capitale, il se dépouillait de sa toge prétexte, et prenait une robe de deuil.

3. C'était au son de la trompette que l'on convoquait le peuple, lorsqu'on devait faire mourir un citoyen, afin qu'il fût témoin de ce triste spectacle et que le supplice du coupable pût servir d'exemple.

4. Roche à pic, d'où l'on précipitait les condamnés.

point d'emportement; j'aurai l'air et les sentiments d'un homme qui écrase un serpent ou un animal venimeux.

Il faut, dit-on, de la colère pour punir! Eh quoi? la loi se met-elle en colère contre des hommes qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a pas vus, qu'elle suppose ne devoir jamais exister. Il faut prendre les mêmes sentiments, et, comme elle, ne point s'emporter, mais décerner des peines.

SENTENCE INJUSTE RENDUE PAR UN GÉNÉRAL EN COLÈRE (Liv. I, chap. XVI).

Nous avons vu de notre temps Cn. Pison[1], homme irréprochable à bien des égards, mais esprit faux, qui prenait l'obstination pour de la fermeté. Dans un accès de colère, il fit conduire au supplice un soldat, pour être revenu du fourrage sans son camarade, comme coupable de la mort de ce dernier; il lui refusa même le temps qu'il demandait pour en faire la recherche : le condamné fut donc conduit hors du retranchement, et déjà il présentait la gorge, lorsque tout à coup parut le compagnon qu'on croyait tué. Alors le centurion chargé de présider au supplice ordonne à l'exécuteur de remettre son épée dans le fourreau, et ramène le condamné à Pison, voulant rendre au général son innocence, comme la fortune l'avait rendue au soldat. Les deux camarades sont reconduits, en s'embrassant l'un l'autre, au milieu des acclamations de tout le camp qui les accompagne. Pison monte en fureur sur son tribunal, et fait mener au supplice et le soldat qui n'avait pas tué son camarade, et le camarade qui n'avait pas été tué. Est-il rien de plus affreux! Parce qu'il découvre

1. Gouverneur de Syrie, sous le règne de Tibère.

l'innocence d'un homme, il en fait périr deux! il en ajoute même un troisième : il porta peine de mort contre le centurion qui lui avait ramené le condamné. On les conduisit tous trois dans le même lieu, pour expier par leur mort l'innocence de l'un d'entre eux. Que la colère est ingénieuse à trouver des motifs! Tu mourras, dit-il, toi, parce que tu as été condamné; toi, parce que tu as été cause de la condamnation de ton camarade; et toi, parce que tu n'as pas exécuté les ordres de ton général. De cette manière il trouva le moyen de faire trois coupables, parce qu'il n'en trouvait pas un.

IL NE FAUT PAS SE VENGER

(Liv. II, chap. XXXII, XXXIII, XXXIV).

La vengeance est contraire à l'humanité, quoique en apparence conforme à la justice; elle ne diffère de l'outrage que par l'ordre du temps; celui qui se venge n'a que l'avantage de mal faire d'une façon plus excusable.

Un homme, par mégarde, frappa Caton dans le bain; car qui l'eût fait à dessein[1]? et lui en fit ensuite ses excuses. « Je ne sache pas, dit Caton, que vous m'ayez frappé ». Il aima mieux nier qu'il eût reçu l'affront, que de s'en venger. Quoi! direz-vous, une telle audace n'attira aucun mal au coupable? au contraire, elle lui procura un grand bien, l'avantage de connaître Caton.

Les grandes âmes se mettent au-dessus des injures. La manière la plus forte de se venger, est de ne pas daigner le faire. Combien de gens, en se vengeant d'une injure légère, n'ont fait que la rendre plus marquée? L'homme noble et fier ressemble, pour ainsi dire, aux grands

1. Parce que nul n'aurait frappé à dessein un si grand homme.

chiens qui écoutent, sans s'émouvoir, les aboiements des petits. En se vengeant, direz-vous, on prévient le mépris : si la punition est un remède, il faut l'employer sans colère, comme étant utile plutôt qu'agréable ; mais souvent il vaut mieux dissimuler que se venger.

Supportez les injures des grands non seulement avec patience, mais même d'un air satisfait : s'ils croient vous avoir outragé, ils recommenceront. Le plus grand vice des hommes rendus insolents par une haute fortune, c'est de joindre la haine à l'offense[1]. On connaît le mot de ce courtisan qui avait vieilli au service des rois : quelqu'un lui demandait comment à la cour il était parvenu, contre l'ordinaire, à un âge aussi avancé. — « C'est, dit-il, en recevant des outrages, et en remerciant[2]. »

Souvent, bien loin de se venger des injures, il est à propos de ne les pas avouer. César Caligula avait fait mettre en prison le fils de Pastor, chevalier romain des plus distingués ; ce prince était choqué de la richesse de ses habits et de la recherche de sa parure. Les prières du père, pour obtenir la vie de son fils, firent que le tyran résolut son supplice, où il ordonna qu'il fût conduit sur-le-champ : cependant, pour ne pas pousser trop loin l'inhumanité envers le père, il l'invita à souper le même jour. Pastor s'y rendit, sans que rien parût sur son visage : César lui fit présenter une coupe ; c'était, pour ainsi dire, lui faire boire le sang de son fils : néanmoins l'infortuné eut le courage de se contenir. Le tyran lui envoya de plus des parfums et des couronnes, avec ordre d'observer s'il les accepterait ; il les prit. Ainsi le jour

1. Tacite va jusqu'à dire : « Le propre de l'homme est de haïr celui qu'il offense ». (Vie d'Agricola. ch. XLII.) La maxime de Sénèque, étant moins générale, semble plus juste.

2. Le duc d'Orléans, régent de France, disait qu'un parfait courtisan devait être « sans honneur et sans humeur ».

même où il venait de faire les funérailles de son fils, que dis-je? où il n'avait pas même eu cette consolation, il assista, lui centième, à la table de César : accablé de vieillesse, rongé de goutte, il se livrait à un excès de débauche, à peine tolérable à la naissance d'un fils, et cela sans laisser échapper une larme, sans permettre à la douleur de se montrer par aucun signe : il soupa, comme s'il eût obtenu la grâce de son fils. Vous me demandez le motif de cette conduite? il avait un autre fils. Priam ne fut-il pas obligé de dissimuler sa colère, et d'embrasser les genoux du roi de Larisse[1]? Il se vit réduit à presser de ses lèvres une main fatale, encore teinte du sang de son fils, à souper avec le meurtrier d'Hector; ce fut pourtant sans parfums et sans couronnes. Achille, à force de consolations, l'exhorta à prendre quelque nourriture, mais non pas à vider de larges coupes; il ne lui donna point de surveillant pour l'observer. Le Romain eût bravé le tyran, s'il n'eût craint que pour lui; mais la tendresse paternelle retint sa colère : il aurait au moins mérité qu'on lui permît, au sortir du festin, de recueillir les os de son fils[2]; il n'obtint pas même cette grâce. Le jeune tyran, d'un air doux et affable, provoquait, par des santés fréquentes, le malheureux vieillard à bannir tous ses chagrins; et cet infortuné garda toujours un visage serein, comme s'il avait oublié ce qui venait d'arriver. Si le bourreau eût été mécontent du convive, le second fils était perdu.

Il faut donc s'abstenir de la colère, soit à l'égard de ses égaux, soit à l'égard de ses supérieurs, soit à l'égard de

1. Sénèque rappelle ici la scène sublime de l'Iliade (liv. XXIV) où Priam supplie Achille de lui rendre le cadavre d'Hector. — Larisse était la capitale du royaume d'Achille.

2. Lorsque le cadavre était brûlé, les plus proches parents recueillaient les os et les déposaient dans une urne qu'on enterrait ensuite.

ses inférieurs. Avec ses égaux, la vengeance est incertaine ; avec ses supérieurs, c'est une folie ; avec ses inférieurs, c'est une bassesse. Il n'y a qu'un homme faible et malheureux, qui rende le mal pour le mal. Les rats et les fourmis mordent la main qui les approche : les animaux sans force se croient blessés dès qu'on les touche. Nous devons nous apaiser en songeant aux services que nous a rendus celui qui excite notre colère, et en compensant son offense par ses bienfaits.

CRUAUTÉS DE ROIS EN COLÈRE

(Liv. III, chap. XVI-XVII).

Presque tous les monarques ont regardé la colère comme un attribut de la royauté. Telle fut l'idée de ce Darius[1], qui, après l'expulsion du Mage, se vit maître de la Perse et de la plus grande partie de l'Orient : prêt à partir contre les Scythes, limitrophes de son empire, un vieillard de distinction, nommé Œbaze, le pria de lui laisser pour sa consolation un de ses trois fils, et d'emmener les deux autres avec lui : Darius promit plus qu'on ne lui demandait, et s'engagea à les rendre tous : comme il y aurait eu de la cruauté à les emmener tous trois, il les fit égorger tous les trois sous les yeux de leur père.

Xerxès[2] alla encore plus loin. Pythius, père de cinq fils, lui ayant demandé le congé d'un seul, obtint la permission de choisir celui qu'il voudrait garder : aussitôt celui sur qui son choix était tombé fut, par l'ordre du tyran, coupé en deux, et les moitiés placées des deux

1. Darius, fils d'Hystaspe, après avoir détruit la tyrannie des mages, devint roi de Perse, et fit une expédition contre les Scythes. C'est ce Darius qui fit la première guerre médique.

2. Roi de Perse, successeur de Darius, envahit la Grèce avec une immense armée qui fut presque entièrement détruite.

côtés de la route par où l'armée devait passer : ce fut la victime expiatoire de son armée. Ce tyran eut aussi le succès qu'il méritait ; vaincu, fugitif, ne voyant de toutes parts que les décombres de sa ruine, il marcha au milieu des cadavres des siens.

Voilà les excès de férocité où la colère porta des rois barbares, sans instruction, sans aucune teinture des lettres. Je vais maintenant vous citer un élève d'Aristote, Alexandre, qui, au milieu du repas, perça de sa propre main le plus cher de ses amis, son frère de lait, Clitus en un mot, parce qu'il n'était pas assez flatteur à son gré, parce qu'il avait trop de peine à passer de l'état libre de Macédonien à celui d'esclave persan. Pour Lysimaque[1], aussi son ami, il ne fit que l'exposer à un lion ; mais ce Lysimaque, échappé par un bonheur incroyable aux dents de cet animal féroce, instruit par sa propre expérience, en devint-il plus doux, quand il fut monté sur le trône? Il fit mutiler Télesphore de Rhodes, son ami, et aprés lui avoir coupé le nez et les oreilles, l'avoir entièrement défiguré, et privé, pour ainsi dire, de toute forme humaine, il le nourrit dans une cage, comme un animal rare et singulier dans son espèce. Ajoutez à ces tourments ceux de la faim, de la malpropreté, de ses propres ordures, au milieu desquelles on le laissait pourrir, les callosités qu'avaient contractées ses mains et ses genoux, dont il était obligé, ainsi à l'étroit, de se servir au lieu de ses pieds ; les ulcères dont le frottement des barreaux lui avait couvert le corps : son aspect n'était pas moins hideux qu'effrayant ; et devenu presque un monstre, il avait tout perdu, jusqu'au droit à la compassion : cependant, quoique, dans cette cage, il ne ressemblât plus à un homme, celui qui l'y retenait y ressemblait encore moins.

1. Un des généraux d'Alexandre, devint roi de Macédoine.

EXEMPLES DE MONARQUES QUI ONT SU SE DOMINER
(Liv. III, chap. XXII, XXIII, XXIV).

S'il faut se mettre sous les yeux de pareils exemples pour éviter de les suivre ; il faut au contraire se proposer d'imiter des traits de douceur et de modération, donnés par des hommes qui ne manquaient ni de raisons pour se mettre en colère, ni de pouvoir pour se venger. Quoi de plus facile pour Antigone[1] que de condamner au supplice deux sentinelles, qui, étant en faction à l'entrée de sa tente, faisaient ce qu'on fait avec le plus de plaisir, mais aussi avec le plus de danger, lorsqu'on est mécontent de son roi[2]. Antigone avait tout entendu, n'étant séparé d'eux que par une tapisserie, qu'il leva doucement en leur disant : « Éloignez-vous un peu, de peur que le roi ne vous entende ».

Le même prince, ayant entendu une nuit quelques-uns de ses soldats faire mille imprécations contre le roi, qui les faisait marcher par un chemin fangeux, d'où ils ne pouvaient se tirer, s'approcha de ceux qui étaient les plus embourbés, et les aida à se débarrasser, sans qu'ils sussent à qui ils en avaient obligation : « A présent, dit-il, maudissez, tant que vous voudrez, Antigone pour vous avoir conduit dans le bourbier, mais sachez gré à celui qui vous en a tirés ».

Ce même Antigone supportait avec autant de patience les outrages de ses ennemis que ceux de ses sujets. Des Grecs qu'il assiégeait dans un château, et à qui la force

1. Surnommé le *Cyclope*, un des généraux d'Alexandre : avait obtenu de ce prince le gouvernement de la Lydie et de la Phrygie : il devint dans la suite maître de la plus grande partie de l'Asie.
2. Ils médisaient du prince.

de la place inspirait du mépris pour l'ennemi, faisaient mille plaisanteries sur la difformité d'Antigone, se moquant tantôt de sa petite taille, tantôt de son nez écrasé. « Je suis bien aise, dit le prince, d'avoir un Silène[1] dans mon camp, cela est d'un bon augure. » Après avoir dompté par la faim ces diseurs de bons mots, la seule vengeance qu'il en tira fut d'incorporer dans ses troupes ceux qui furent en état de servir, et de faire vendre les autres : encore ajouta-t-il qu'il ne les aurait pas ainsi traités, si des gens qui parlaient si mal n'avaient eu besoin de maître.

Alexandre ne tenait son penchant à la colère, ni de son aïeul[2], ni même de son père. Philippe, entre autres bonnes qualités, avait celle de supporter les injures; qualité bien importante pour le maintien d'un empire. Démocharès, à qui l'intempérance de sa langue valut le surnom de *Parrhésiaste*[3], s'était rendu à sa cour avec d'autres députés d'Athènes; Philippe, après les avoir écoutés avec bonté, leur demanda comment il pouvait faire plaisir aux Athéniens : « C'est en te pendant », lui répondit Démocharès. Cette réponse brutale souleva tous les assistants : Philippe leur imposa silence, et congédia ce Thersite[4], sans lui faire aucun mal; puis, se tournant vers les autres députés, il leur dit : « Faites sentir aux Athéniens qu'il y a plus d'orgueil dans ceux qui tiennent de pareils discours, que dans ceux qui les écoutent sans se venger ».

On cite bien des actions et des mots d'Auguste, qui prouvent que la colère n'avait pas d'empire sur lui.

1. Demi-dieu, père nourricier de Bacchus, d'une laideur grotesque.
2. Amyntas III, roi de Macédoine.
3. Mot grec signifiant : qui a son franc parler.
4. Personnage de l'Iliade, grossièrement insolent.

L'historien Timagène[1] s'était égayé sur son compte, sur celui de sa femme, et de toute sa famille; et ses plaisanteries n'avaient pas été perdues : les mots hardis sont ceux qui circulent le plus promptement et sont les plus répétés. L'empereur l'avertit souvent d'être plus réservé dans ses discours : voyant qu'il continuait, il lui interdit son palais. Depuis cette disgrâce, Timagène passa le reste de sa vie chez Pollion[2]; toute la ville se l'arrachait; cet événement ne lui ferma aucune porte. Dans la suite, il lut et brûla publiquement ses livres d'histoire, et jeta en particulier dans le feu le journal de la vie d'Auguste. Il fut donc l'ennemi déclaré de l'empereur : et personne ne craignit son amitié, on ne l'évita pas comme un homme frappé de la foudre; il se trouva des gens qui tendirent les bras à un homme qui tombait de si haut. L'empereur, comme je l'ai dit, le souffrit patiemment, il ne se fâcha pas même du nouvel attentat relatif à son éloge et à son histoire; il n'en sut pas plus mauvais gré à l'hôte de son ennemi; il se contenta de dire à Pollion : « qu'il nourrissait un serpent »; il ne voulut pas même entendre ses excuses : « Jouissez-en, lui dit-il, mon cher Pollion, jouissez-en », et sur ce que Pollion lui disait, qu'au premier ordre de César, il lui défendrait sa porte : « Croyez-vous que je puisse vous y engager, dit-il, après vous avoir réconciliés? » En effet, Pollion avait été brouillé avec Timagène : son unique raison pour le reprendre, fut que César l'avait quitté.

Ainsi, toutes les fois qu'on vous offense, dites-vous à vous-même : Suis-je plus puissant que Philippe? on l'a pourtant outragé impunément. Ai-je plus de pouvoir dans

1. Grec d'origine, ce Timagène avait été esclave, cuisinier, porteur de chaises, historien et ami d'Auguste.

2. Philosophe, orateur, poète et historien, ami d'Auguste et protecteur de Virgile.

mon intérieur que le divin Auguste n'en avait sur le monde entier? il s'est pourtant contenté d'éloigner son détracteur; et je me croirais en droit de punir du fouet et des chaînes dans mon esclave un ton trop élevé, un air trop mutin, un murmure qui ne parvient pas jusqu'à moi? Qui suis-je donc, pour que ce soit un crime d'offenser mes oreilles? On a vu des ennemis pardonner à leurs ennemis, et je ne pardonnerais point à mon esclave sa paresse, sa négligence, son babil?

Un enfant a pour excuse son âge; une femme, son sexe; un étranger, son indépendance; un domestique, l'habitude de vivre avec nous. Est-ce la première fois qu'il nous offense? songeons combien de fois il nous a fait plaisir. Nous a-t-il déjà offensé bien des fois? souffrons encore ce que nous avons longtemps souffert. Est-il notre ami? il n'a pas voulu nous blesser. Est-ce notre ennemi? il a dû nous offenser. Ayons de la déférence pour un homme sage, de l'indulgence pour un fou. En un mot, quel que soit celui qui nous offense, disons-nous que l'homme le plus parfait commet bien des fautes; qu'il n'y a pas de circonspection qui ne se trouve quelquefois en défaut; qu'il n'y a point de tête si mûre, qui n'ait ses accès de chaleur; point d'homme assez sur ses gardes, qui n'offense quelquefois, même en voulant l'éviter.

IL FAUT ÉVITER LA COLÈRE ET DÉDAIGNER LES OFFENSES, EN SONGEANT A LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

(Liv. III, chap. XLII-XLIII).

Délivrons-nous donc de cette passion; purifions notre âme, extirpons entièrement des vices, dont les racines, quelque faibles qu'elles soient, ne manqueront pas de re-

pousser. Il ne s'agit pas de modérer la colère, mais de la bannir absolument. Comment régler une affection essentiellement dépravée? Mais on peut l'étouffer, il ne s'agit que de faire des efforts. Rien n'y contribuera plus que la méditation de la mort. Disons-nous intérieurement : Pourquoi nous déclarer les uns aux autres des haines, comme si nous devions vivre éternellement? pourquoi dissiper le temps si court de notre vie? pourquoi employer à tourmenter les autres des jours qu'on peut passer dans les plaisirs honnêtes? en avons-nous donc de trop? nous reste-t-il du temps à perdre? pourquoi nous élancer au combat? pourquoi nous susciter des guerres? pourquoi, oubliant notre faiblesse, nourrir de si longues inimitiés? pourquoi fragiles, tels que nous sommes, nous heurter contre les autres? Ces haines si implacables, dans un moment un accès de fièvre, ou toute autre maladie, nous forcera d'y renoncer : la mort va terminer le combat, en se mettant entre les combattants. Pourquoi troubler notre vie par ces dissensions continuelles? Le destin menace nos têtes; tous les jours que nous perdons n'en sont pas moins comptés, et le trépas s'approche de plus en plus. Ce temps que vous destinez à la mort d'autrui est peut-être voisin de la vôtre.

Recueillez plutôt tous les instants de votre vie; rendez-la tranquille pour vous et pour les autres; faites-vous aimer de votre vivant, et regretter après votre mort. Pourquoi vouloir ruiner cet homme qui vous traite avec trop de hauteur? pourquoi chercher à effrayer, par tout l'appareil de vos forces, cet autre qui aboie contre vous, parce que vil et méprisable lui-même, toute supériorité est un supplice pour lui? Pourquoi vous emporter contre votre esclave, votre maître, votre roi, votre client? attendez un moment, la mort vient, elle vous rendra tous égaux. Nous rions en voyant aux spectacles du matin, dans l'arène, le combat

d'un ours et d'un taureau attachés l'un à l'autre[1], qui après s'être bien tourmentés réciproquement, finissent par succomber tous deux sous celui qui les achève. Nous en faisons tout autant : nous provoquons un ennemi attaché avec nous, tandis que le vainqueur et le vaincu sont menacés, même au matin, d'une mort prochaine. Passons plutôt en paix le peu de temps qui nous reste; que la vue de notre cadavre ne fasse horreur à personne. Souvent les clameurs d'un incendie voisin ont apaisé des querelles : souvent l'arrivée d'une bête féroce a séparé le brigand et le voyageur. On n'a pas le temps de lutter contre les petits maux, quand une crainte plus forte se présente. A quoi servent ces combats et ces pièges? Que souhaitez-vous de plus à votre ennemi que la mort? eh bien! tenez-vous tranquille, il mourra sans vous : vous perdrez votre peine, en voulant faire ce qui ne peut pas manquer d'arriver.

« Mais, direz-vous, ce n'est pas par sa mort que je veux me venger, c'est par l'exil, par l'ignominie, par sa ruine. » — Je pardonnerais plutôt à un homme qui souhaite une blessure à son ennemi, qu'à celui qui lui souhaiterait un bouton, une pustule. Ce dernier serait petit, en même temps que méchant : mais soit que vous lui souhaitiez le dernier supplice, soit que vous vous borniez à une peine plus légère, combien de temps durera son châtiment, et votre jouissance féroce? Pendant que nous enlevons le souffle à notre ennemi, le nôtre s'évapore. Mais tant que nous vivons parmi des hommes, cultivons l'humanité, ne soyons redoutables ni dangereux pour personne; mettons-nous au-dessus

1. Cette coutume d'attacher des bêtes féroces rendait le combat moins meurtrier et par là même moins amusant pour le peuple, qui aimait à voir couler le sang. Les animaux ainsi liés ne pouvaient déployer toute leur force ni toute leur agilité. On finit donc par abandonner cet usage. Sénèque dit ailleurs (*De la Brièveté de la vie*, ch. XIII) que Sylla fut le premier qui fit combattre dans le cirque des lions en liberté.

des pertes, des injures, des outrages, des railleries ; supportons avec courage des inconvénients qui doivent durer si peu. Tandis que nous regardons, comme on dit, derrière nous, et que nous nous tournons, la mort se présente à nous.

V

DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

Dans ce traité, Sénèque veut démontrer que la vie n'est jamais trop courte, à condition de bien l'employer, en la consacrant aux études et aux méditations philosophiques.

Le livre est adressé à Paulinus, « préfet de l'Annone », c'est-à-dire chargé de diriger, à Rome, l'administration des blés. Ce Paulinus était sans doute le père ou le frère de Pauline, seconde femme de Sénèque. Le philosophe lui reproche de s'adonner trop exclusivement aux devoirs de son office : il l'exhorte à se soucier davantage des intérêts de son âme et à préférer à l'activité pratique du fonctionnaire les sublimes spéculations du sage.

Tout en admirant le tableau tracé par Sénèque des joies que procure la vie contemplative, il faut reconnaître que son dédain pour des occupations aussi utiles et honorables que celles de Paulinus n'est nullement justifié. Sur ce point la doctrine des Stoïciens semblait quelque peu incertaine ; tantôt ils recommandaient à leurs disciples de prendre part aux affaires publiques, tantôt ils les engageaient à s'en abstenir, à cause du trouble qu'elles risquent de provoquer dans l'âme. Ces hésitations se manifestent chez Sénèque lui-même et l'on peut opposer aux conseils adressés à Paulinus ceux que le philosophe donne à Sérénus dans le traité *de la Tranquillité de l'âme*.

PEINTURE DES OISIFS : COMBIEN ILS SONT, EN RÉALITÉ, ABSORBÉS PAR DES OCCUPATIONS FRIVOLES

(Chap. XI-XII).

Il est des personnes dont le loisir est affairé ; dans leur maison de campagne, dans leur lit, au sein de la retraite, quoique éloignés de tout le monde, ils sont incommodes pour eux-mêmes. La vie de bien des gens ne peut pas être appelée oisive, c'est une occupation fainéante.

Nommerez-vous oisif un curieux qui, avec un soin et une attention mêlés d'inquiétude, s'occupe à nettoyer, à polir des vases de métal de Corinthe[1] que la folie de quelques gens a rendus si précieux, et qui consume la plus grande partie de sa vie à examiner des lames de cuivre, chargées de vert-de-gris[2] ? ou celui qui va s'asseoir dans l'endroit où l'on frotte les athlètes[3] (car, par une étrange dépravation, nous adoptons des vices qui n'appartiennent point aux Romains) pour être spectateur des querelles et des débats des jeunes combattants ? ou celui qui s'amuse à assortir par compagnies, selon leur âge ou leur couleur, les champions habitués à vaincre, ou celui qui donne des repas aux meilleurs athlètes ? Jouissent-ils du repos, ceux qui passent des heures entières chez un barbier pour se faire arracher les poils qui ont pu croître pendant la nuit

1. L'airain de Corinthe était très recherché par les Anciens. On supposait qu'il avait été produit par l'incendie de cette ville, ornée jadis d'une infinité de statues d'or, d'argent et de cuivre qui, en se fondant, avaient formé un alliage précieux.

2. Le poëte Martial tourne en ridicule un de ces prétendus connaisseurs ; « Mon cher Polyclète, dit-il, il a condamné vos statues, parce qu'elles n'ont point à son nez l'odeur du cuivre de Corinthe. » (Livre IX, Epigr. 60, v. 11-12.)

3. Les athlètes avaient accoutumé de se faire oindre avec de l'huile seule, ou mêlée d'une certaine quantité de cire et de poussière. Cet usage venait de la Grèce.

précédente : pour prendre conseil sur l'arrangement de chaque cheveu, sur la façon de les faire revenir, ou de les ramener sur le front, afin de remplacer ceux qui leur manquent? Voyez comme ils se mettent en colère quand le barbier n'y a point apporté toute son attention, et s'est imaginé qu'il avait affaire à des hommes! Voyez comme ils entrent en fureur, lorsqu'on leur a coupé quelques cheveux des côtés, lorsque quelques-uns passent les autres, et ne forment pas la boucle! Est-il un de ces personnages qui n'aimât mieux voir la république en désordre, que sa coiffure? qui ne soit plus inquiet de sa frisure, que de sa santé? et qui ne préfère la réputation d'être l'homme le mieux coiffé à celle d'être le plus honnête? Jouissent-ils du repos, ces hommes perpétuellement occupés d'un peigne et d'un miroir? J'en dis autant de ceux qui passent leur temps à composer, à écouter, à apprendre des chansons, et à donner à leurs gosiers, destinés par la nature à rendre des sons simples et faciles, des inflexions d'une modulation langoureusement contournée? de ceux qui battent sans cesse de leurs doigts la mesure d'un air qu'ils ont dans la tête, ou qui même, lorsqu'on les consulte sur des affaires graves, et souvent sur des objets affligeants, laissent entendre leurs sourds fredonnements? Les gens de cette espèce ne sont pas oisifs, mais ils sont inutilement occupés. Certes, on ne peut regarder leurs festins comme des moments de repos, lorsqu'on voit avec quelle symétrie ils arrangent leur vaisselle ; quelle recherche ils mettent dans la parure de leurs vieux esclaves ; leurs inquiétudes sur la façon dont le cuisinier préparera un sanglier ; la promptitude avec laquelle de jeunes esclaves bien épilés font succéder les services au signal donné ; la délicatesse qu'ils exigent dans la manière de découper une volaille[1] ;

1. Comp. p. 172.

le soin avec lequel de malheureux valets sont obligés d'essuyer sur le pavé les traces de l'ivresse des convives. C'est pourtant par ces attentions qu'on acquiert la réputation d'un homme magnifique, et d'une délicatesse recherchée. Les vices de ces sortes de gens les accompagnent tellement dans tous les instants et les circonstances de leur vie, que leur vanité se montre même en mangeant et en buvant.

Vous ne mettrez pas non plus au nombre des gens oisifs ces efféminés que l'on porte de côté et d'autre dans des chaises et des litières ; qui ont des heures marquées auxquelles ils ne manqueraient pas de se faire promener, comme s'ils ne pouvaient jamais se passer de ces voitures ; qui ont besoin qu'on les avertisse du temps où ils doivent se lever, aller au bain, souper ; trop énervés pour savoir par eux-mêmes s'ils ont de l'appétit. J'ai ouï parler d'un de ces hommes délicats (si l'on peut nommer ainsi des gens qui ont désappris à vivre à la manière des hommes), qui ayant été tiré du bain sur les bras de ses esclaves, et placé sur un siège, leur demanda, *suis-je assis?* Croyez-vous que ce personnage, qui ne savait pas s'il était assis, pût mieux savoir s'il vivait, s'il voyait, s'il était en repos ? il est difficile de décider si l'on doit avoir plus de pitié de lui pour l'avoir ignoré, que pour avoir feint de n'en rien savoir. En effet, ces sortes de gens oublient réellement beaucoup de choses ; mais ils font semblant d'en oublier bien d'autres : certains vices leur plaisent, parce qu'ils les prennent pour des marques de félicité ; ils s'imaginent qu'il n'appartient qu'à des hommes de rien de savoir ce qu'ils font. Croyez donc après cela que nos mimes[1] vont trop loin, quand ils tournent le luxe en ridicule ; ils en disent beaucoup moins qu'ils n'en passent sous silence. Les vices, dans ce siècle ingénieux uniquement pour le

1. Auteurs et acteurs de farces en vers, d'un burlesque très osé.

vice, ont pris tant de formes diverses, et se sont multipliés à tel point, que l'on est en droit d'accuser nos mimes de négligence. Croirait-on en effet qu'il ait pu se trouver un homme tellement anéanti par la mollesse, qu'il se vît obligé de s'en rapporter à un autre pour savoir s'il était assis !

VI

DE LA CLÉMENCE

Le traité *de la Clémence*, écrit tout à fait au début du règne de Néron et adressé au prince, était destiné à confirmer et à préciser les leçons données, dans leurs entretiens antérieurs, par le philosophe à son impérial élève. Sénèque y fait, d'ailleurs, un magnifique éloge des vertus par lesquelles Néron s'est déjà concilié l'admiration et l'amour de Rome et de l'univers. Ce panégyrique doit-il être pris à la lettre, ou faut-il y voir surtout un effort de Sénèque pour obliger Néron à rester digne de sa première renommée, en maîtrisant des instincts qui ne pouvaient avoir échappé à la clairvoyance de son précepteur? Il nous semble que les deux interprétations se concilient parfaitement. Sénèque avait à cœur de féliciter Néron de ce qu'il avait fait jusque-là, mais, n'étant pas sans appréhensions pour l'avenir, il voulait, en quelque sorte, lier l'empereur par le souvenir de sa conduite passée.

Voici comment Sénèque indique son plan : « Je diviserai mon sujet en trois parties : la première ne sera qu'une introduction[1], la seconde exposera la nature et les propriétés de la clémence; car comme il y a des vices qui prennent le masque des vertus, on ne peut distinguer celles-ci qu'en notant les caractères propres à les différencier : la troisième prescrira les moyens de parvenir à cette vertu, de s'y affermir et de la faire vraiment sienne par l'usage. » Malheureusement

1. Sénèque y loue la clémence et montre combien cette vertu est nécessaire à ceux qui gouvernent les peuples.

plus de la moitié de l'ouvrage est perdue : nous ne possédons que la première partie et le commencement de la seconde. On doit d'autant plus regretter cette mutilation que, dans ce traité, l'élévation des pensées et des sentiments est moins qu'ailleurs gâtée par la subtilité de l'expression et la recherche des effets.

ÉLOGE DE NÉRON

(Liv. I, chap. I).

Je vais traiter de la clémence, ô Néron César, c'est-à-dire remplir la fonction d'un miroir, vous présenter votre propre image, et vous pénétrer de la joie la plus pure. Quoique le véritable fruit des bonnes actions soit de les avoir faites, quoique la vertu ne trouve point hors d'elle-même de récompense digne d'elle, néanmoins il y a du plaisir à contempler, à parcourir une bonne conscience, et à jeter ensuite la vue sur cette multitude immense, discordante, séditieuse, aveugle, prête à s'élancer à la perte des autres et à la sienne ; il est agréable de pouvoir se dire : « Seul de tous les mortels, j'ai eu le bonheur de plaire, j'ai été choisi pour représenter les dieux sur la terre : arbitre absolu de la vie et de la mort des nations, le sort et l'état de chaque individu est remis dans mes mains : c'est par ma bouche que la fortune déclare ce qu'elle veut accorder à chaque homme ; c'est de mes réponses que les peuples et les villes reçoivent les motifs de leur joie. Nulle partie du monde n'est florissante, que par ma faveur et ma volonté. Ces milliers de glaives que la paix retient dans le fourreau, d'un clin d'œil je les en ferai sortir. C'est moi qui décide quelles nations doivent être anéanties ou transportées ailleurs, affranchies ou réduites en servitude ; quels souverains doivent être faits esclaves ; quels fronts doivent être ceints du bandeau royal ; quelles villes doivent être détruites, quelles cités

s'élever sur leurs débris. Malgré cette puissance suprême, on ne peut pas me reprocher un seul supplice injuste : je ne me suis laissé emporter ni par la colère, ni par la fougue de la jeunesse, ni par la témérité et l'obstination des hommes, qui fait perdre patience aux âmes les plus tranquilles, ni par l'ambition cruelle, et pourtant si commune aux maîtres du monde, de montrer leur pouvoir par la terreur. Chez moi, le glaive est enfermé, ou plutôt, captif dans le fourreau. Je suis avare du sang même le plus vil[1] ; et quand on n'aurait pas d'autre recommandation, le titre d'homme en est une suffisante auprès de moi[2]. A ma cour la sévérité se cache, et la clémence se montre à découvert : je m'observe, comme si je devais compte de ma conduite aux lois, que j'ai tirées des ténèbres pour les exposer au grand jour. Je suis touché de la jeunesse de l'un, de l'âge avancé de l'autre ; je fais grâce à la grandeur de celui-ci, à la faiblesse de celui-là ; et si je ne trouve pas d'autre motif de commisération, je pardonne pour me faire plaisir à moi-même. Si les dieux immortels me demandent compte aujourd'hui du genre humain qu'ils m'ont confié, je suis prêt à le leur rendre. »

Vous pouvez assurer hautement, ô César, que de toutes les choses confiées à vos soins, vous n'en avez fait perdre aucune à la république, soit par fraude, soit par violence. Vous avez aspiré à une gloire bien rare, et que n'a jamais obtenue aucun prince, à la gloire d'être irréprochable. Vos efforts ne sont point perdus ; votre bonté singulière n'a pas rencontré des appréciateurs ingrats ou injustes,

1. Comp. Racine. *Britannicus* (acte IV, sc. III). Burrhus dit à Néron :

Le sang le plus abject vous était précieux.

2. Comp. Térence. *Heautontimoroumenos* (le bourreau de soi-même), acte I, sc. I. « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne me paraît étranger. » V. p. 191.

vos bienfaits sont suivis de la reconnaissance. Jamais homme n'a été aussi cher à un homme, que vous l'êtes au peuple romain, dont vous faites et ferez longtemps le bonheur. Mais vous vous êtes imposé un grand fardeau : on ne parle plus aujourd'hui du divin Auguste, ni des premiers temps de Tibère César ; on ne vous cherche plus de modèle hors de vous-même. Votre première année est l'avant-goût du règne qu'on exige de vous. La tâche serait difficile, si votre bonté n'était pas naturelle, mais empruntée pour un temps ; car on ne peut longtemps porter un masque : la fausseté se décèle promptement ; au lieu que les vertus réelles, et plongeant, pour ainsi dire, leur racine dans la substance même de l'être, font tous les jours de nouveaux progrès. Quel moment décisif pour le peuple romain, que celui où l'on ignorait encore de quel côté se détermineraient vos grands talents ! Aujourd'hui le bonheur public est fixé ; il n'est plus à craindre que vous tombiez tout à coup dans l'oubli de vous-même. L'excès du bonheur rend l'homme avide ; les désirs ne sont jamais assez réglés, pour cesser au moment de la jouissance ; les vœux vont toujours en avant, et l'acquisition d'un bonheur inattendu ne produit que les plus folles espérances : néanmoins, vous avez tiré de vos sujets l'aveu qu'ils sont heureux, et qu'il ne manque rien à leur bonheur, que de durer toujours. Cet aveu, le plus tardif des aveux que fasse l'homme, leur est arraché par mille avantages dont ils jouissent : une sécurité profonde, une abondance générale, une équité qui met à couvert de toute injustice. Tous les yeux contemplent cette heureuse forme de gouvernement, à laquelle il ne manque, pour être souverainement libre, que le pouvoir de se détruire. Mais ce qui frappe le plus tous les cœurs, c'est l'admiration de cette clémence que vous faites également éprouver aux petits et aux grands. Le sentiment ou l'attente des

autres avantages est proportionné à la condition de chaque citoyen ; votre clémence offre à tout le monde le même espoir : on a beau se fier sur son innocence ; on aime à voir devant ses yeux la clémence, prête à montrer de l'indulgence aux erreurs humaines.

EXEMPLE DE CLÉMENCE : AUGUSTE ET CINNA[1]
(Chap. IX).

Le divin Auguste fut un prince rempli de douceur, à le prendre du commencement de son règne : lorsque la république était la proie de plusieurs maîtres, il se servit du glaive comme un autre. A l'âge où vous êtes, à peine sorti de sa dix-huitième année, il avait déjà plongé le poignard dans le sein de ses amis, il avait attenté à la vie du consul Antoine, dont il avait été le collègue dans le temps des proscriptions. A l'âge de plus de quarante ans[2], pendant son séjour dans la Gaule, on vint lui annoncer que L. Cinna, jeune insensé, avait tramé un complot contre lui : on lui désigna le lieu, l'heure, la manière dont se devait faire l'attaque : un des complices avait tout déclaré. Auguste, résolu de se venger, convoqua son conseil. Il passa une nuit agité, en songeant qu'il allait condamner un jeune homme de la première qualité, dans tout le reste irréprochable, et petit-fils du grand Pompée. D'un autre côté, quel scrupule pouvait-il se faire de punir un homme seul, lui qui, dans un souper, avait dicté à Antoine l'édit de la proscription ? Il gémissait, et de temps en temps prononçait des discours qui se

1. C'est de ce passage que Corneille a tiré la tragédie de *Cinna*. Rapprocher surtout du texte de Sénèque les scènes III et IV de l'acte IV, I et III de l'acte V. Nous nous bornerons à reproduire dans ces notes les vers que Corneille a presque littéralement traduits.

2. L'historien grec Dion Cassius place la scène à Rome et non en Gaule : d'après lui Auguste aurait eu alors plus de soixante ans.

contredisaient. « Quoi ! je laisserais aller en assurance mon assassin, tandis que je suis moi-même dans les alarmes ? Quoi ! cette tête échappée aux horreurs des guerres civiles, à tant de combats sur terre et sur mer, au moment où la paix règne dans le monde entier, on pourra impunément, je ne dis pas la trancher, mais l'immoler ; car c'est pendant un sacrifice qu'on avait résolu de me frapper. » Puis, après quelque intervalle de silence, il s'emportait d'une voix plus forte contre lui-même que contre Cinna. « Pourquoi vis-tu, dit-il, si ta perte intéresse tant de gens ? Quoi ! toujours des supplices ! toujours du sang[1] ! ma tête est le but de tous les traits de la jeune noblesse[2]. Eh ! la vie n'est pas d'un si grand prix, s'il faut tant égorger pour la sauver. »

Enfin Livie, sa femme, l'interrompit, en lui disant : « Daignez-vous écouter les conseils d'une femme[3] ? faites comme les médecins, qui, lorsque les remèdes ordinaires ne réussissent pas, en emploient de contraires. Jusqu'ici vous n'avez rien gagné par la sévérité : Salvidiénus a été suivi de Lépidus ; Lépidus de Muræna ; Muræna de Cæpion, et Cæpion d'Egnatius[4], sans parler des autres dont la

1. *Cinna*, acte IV, sc. III.

Mais quoi ! toujours du sang, et toujours des supplices

2. *Cinna*, acte IV, sc. III.

Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse.

3. *Cinna*, acte IV, sc. IV.

Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme?

4. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit ;
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide ;
Salvidien à bas a soulevé Lépide,
Murène a succédé, Cépion l'a suivi ;
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace.

témérité fait rougir ; essayez maintenant de la clémence : pardonnez à Cinna ; il est convaincu, il ne peut plus vous nuire ; il peut être utile à votre réputation[1]. »

Charmé d'avoir trouvé un défenseur de ses propres sentiments dans sa femme, Auguste lui rendit grâces, envoya un contre-ordre à son conseil, et ne manda que Cinna tout seul. Après avoir fait retirer tous ceux qui se trouvaient dans sa chambre, et fait avancer un second siège pour le coupable : « J'exige de vous avant tout, dit-il, de ne pas m'interrompre, de ne pas couper mon discours par vos exclamations : vous aurez ensuite le loisir de parler[2]. Je vous trouvai, Cinna, dans le camp de mes adversaires[3] ; vous n'étiez pas devenu, vous étiez né mon ennemi[4] ; je vous ai sauvé, je vous ai rendu tout votre patrimoine[5]. Aujourd'hui vous êtes assez riche, assez fortuné pour faire envier aux vainqueurs le sort d'un vaincu[6]. Vous demandâtes le sacerdoce, en concurrence avec un grand

1. *Cinna*, acte IV, sc. IV.

> Essayez sur Cinna ce que peut la clémence;
> Faites son châtiment de sa confusion;
> Cherchez le plus utile en cette occasion.....
> Son pardon peut servir à votre renommée.

2. *Cinna*. acte V, sc. I.

> Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
> D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.....
> Tu pourras me répondre après tout à loisir.

3. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

> Au milieu de leur camp tu reçus la naissance.

4. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

> Tu fus mon ennemi même avant que de naître.

5. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

> Je te restituai d'abord ton patrimoine.

6. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

> De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
> Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.

nombre de compétiteurs, dont les pères avaient servi sous moi ; je vous ai préféré[1]. Après tant de services, vous avez voulu m'assassiner[2] ! »

A ces mots, Cinna s'étant écrié qu'il était bien éloigné d'une telle démence[3] : « Vous ne tenez pas votre parole, Cinna, lui dit Auguste ; vous étiez convenu de ne pas m'interrompre[4]. Je disais donc que vous avez tout préparé pour m'assassiner : » il indiqua le lieu, les complices, le jour, l'ordre de l'attaque, le meurtrier chargé de porter le coup ; et voyant que le coupable avait les yeux baissés, et qu'il était réduit au silence par les remords plutôt que par le respect pour la convention à laquelle il s'était soumis[5] ; « Quel est votre but ? lui dit-il, est-ce de régner ? Je plains le peuple romain, si vous n'avez d'autre obstacle que moi[6] ! Mais vous êtes incapable de défendre vos intérêts domestiques : dernièrement, dans un jugement privé, vous succombâtes sous le crédit d'un affranchi. Il n'y a donc que César, contre qui vous trouviez des ressources faciles ?

1. *Cinna*, acte V, sc. I.

Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs.

2. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

3. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

Moi, seigneur, moi que j'eusse une âme si traîtresse !

4. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

. ... Tu tiens mal ta promesse.

5. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

Tu te tais maintenant et gardes le silence
Plus par confusion que par obéissance.

6. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

Quel était donc ton but ? d'y régner (*dans ton pays*) à ma place ?
D'un étrange malheur son destin le menace
Si pour monter au trône et lui donner la loi
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi.

Encore, si j'étais le seul obstacle à vos espérances ! Mais les Paul Émile, les Fabius Maximus, les Cossus, les Servilius seront-ils d'humeur à supporter votre empire ? Et cette foule de nobles, qui ne portent pas de vains noms, mais qui contribuent eux-mêmes à décorer les portraits de leurs ancêtres[1] ? » Je ne répéterai pas le discours entier d'Auguste, il occuperait la plus grande partie de ce volume : en effet le prince parla plus de deux heures, cherchant à faire durer le plus qu'il put ce genre de supplice, le seul auquel il voulait se borner. Il finit par ces mots : « Je vous donne, Cinna, la vie une seconde fois. J'ai pardonné à un ennemi, je pardonne aujourd'hui à un assassin, à un parricide : à commencer de ce jour soyons amis. Combattons de loyauté ; moi, en vous donnant la vie ; vous, en me la devant[2]. »

Plus tard l'empereur lui offrit de lui-même le consulat[3], en lui faisant un reproche de n'avoir pas osé le demander ; il éprouva de sa part un attachement et une amitié inviolables ; il fut son unique héritier. Depuis cet événement, nul ne forma plus de complot contre l'empereur.

1. *Cinna*, acte V, sc. I.

> Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie,
> Mais oses-tu penser que les Serviliens,
> Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens
> Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
> Des héros de leur sang sont les vives images,
> Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
> Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?

2. *Cinna*, acte V, sc. III.

> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
> Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie ;
> Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
> Je te la donne encor comme à mon assassin.
> Commençons un combat qui montre par l'issue
> Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.

3. *Cinna*, *ibid.*, *ibid.*

> Reçois le consulat pour la prochaine année.

VII

DE LA VIE HEUREUSE

En quoi consiste le bonheur? — Dans la vertu, disaient les Stoïciens. — Dans le plaisir, soutenaient les Épicuriens, mais seulement dans le plaisir honnête, celui qui accompagne la vertu.

Sénèque s'efforce d'établir la supériorité de la définition stoïcienne. Il reconnaît que l'enseignement d'Épicure n'est pas, au fond, immoral, car la volupté que ce philosophe recommande est une volupté tempérée, presque austère, qui suppose de nombreuses privations et peut se concilier avec la vie la plus exemplaire, comme fut celle d'Épicure lui-même. Mais Sénèque montre les inconvénients des formules épicuriennes. Dire que le souverain bien est le plaisir, c'est fournir une excuse commode aux gens qui s'adonnent aux jouissances grossières. Ceux-ci, au lieu de rougir de leurs vices, prétendent qu'ils sont philosophes et se conforment aux préceptes d'Épicure. Il faut donc éviter toute équivoque dans les principes et déclarer hautement qu'il n'y a point de bonheur véritable en dehors de la vertu.

Après cette discussion générale, Sénèque répond à ses ennemis qui lui reprochaient de vivre dans l'opulence et de ne point mettre d'accord ses mœurs et ses doctrines. Il proclame qu'il n'est pas un sage, mais qu'il tâche à le devenir. Que l'on juge ses théories et non sa conduite! Aussi bien, pourquoi le sage ne serait-il pas riche? N'est-il pas seul capable de faire un bon usage des richesses? Mais, à l'encontre du vulgaire, le sage possède les richesses sans être possédé par elles. Si la fortune l'abandonne, il ne se sentira pas diminué et n'en sera pas moins heureux.

Ce traité, écrit par Sénèque dans les premières années du règne de Néron, est adressé à son frère Gallion[1].

1 Voy. p. 48, note 1.

DÉFINITION DE LA VIE HEUREUSE, D'APRÈS LES PHILOSOPHES STOICIENS

(Chap. III-IV).

Commençons par un principe généralement reçu des Stoïciens : c'est qu'il faut suivre la nature, ne point s'écarter de sa route, se former sur ses lois et ses modèles. Voilà la vraie sagesse. Le bonheur est donc conforme à la nature. Il consiste d'abord dans la santé parfaite et inaltérable de l'âme : ses autres éléments sont le courage et la force, la magnanimité, la patience, la résignation aux événements. Le soin du corps et de ce qui le concerne n'en est point exclu, mais il ne doit pas dégénérer en inquiétude. On peut se procurer les commodités de la vie, mais sans en être épris; on peut user des présents de la fortune, mais sans en être l'esclave. Vous concevez, sans qu'il soit besoin de le dire, que de là résultent une paix et une liberté perpétuelles, qui débarrassent des objets qui peuvent nous séduire ou nous effrayer : alors, à ces voluptés chétives et fragiles, dont la jouissance même est nuisible, succède une joie constante, inaltérable, ensuite la paix et la concorde de l'âme, et la force unie à la douceur : la cruauté naît toujours de la faiblesse.

On peut encore donner d'autres définitions du bonheur, en changeant les termes, sans toucher au fond. On peut étendre ou resserrer la même armée; avancer les ailes, en enfonçant le centre de bataille; ou placer tout le front sur une ligne droite, sans diminuer par ces dispositions la force ou le courage des troupes : on peut pareillement donner à la définition du souverain bien, ou une précision plus scrupuleuse, ou plus de détails et de développements. Ce sera donc la même chose si je dis : le souverain bien

est le partage d'une âme qui brave la fortune, et ne se plaît que dans la vertu; ou d'une âme invincible, fortifiée par l'expérience, tranquille dans l'action, douée d'humanité, occupée du bien de ses semblables. On peut encore dire : l'homme heureux est celui qui ne connaît d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice; que les événements ne peuvent ni enorgueillir ni abattre; qui ne connaît pas de plus grand bien, que celui qu'il est le maître de se procurer; et pour qui le mépris des voluptés est la volupté suprême. Vous pouvez, en vous donnant carrière, présenter la même définition sous telle autre face que vous voudrez, sans en changer la nature[1]. Qui nous empêche de faire consister le bonheur dans la possession d'une âme libre, élevée, ferme, intrépide, à l'abri des craintes et des désirs, pour qui l'honnête soit le seul bien, et la honte le seul mal; qui regarde comme vile cette foule d'autres objets incapables d'ajouter ou de retrancher rien au bonheur, et qui peuvent venir ou s'en aller, sans que le souverain bien souffre d'accroissement ou de diminution? Avec ces principes, il faut nécessairement jouir d'une sérénité continuelle, d'une joie interne profondément inhérente, puisqu'elle vient de l'âme même, qui ne désire rien de plus que ce qu'elle trouve chez elle. De tels avantages ne dédommagent-ils pas de quelques mouvements faibles, puérils, momentanés de notre frêle machine? Dès qu'on est inaccessible à la volupté, on l'est à la douleur.

1. Ces diverses définitions se rencontraient dans les livres des philosophes. Sénèque veut montrer qu'au fond elles expriment toutes la même idée.

DANGERS DE LA DOCTRINE D'ÉPICURE ; IL NE FAUT PAS MÊLER LE PLAISIR ET LA VERTU

(Chap. XII-XIII).

Qu'on cesse donc de vouloir allier deux choses incompatibles, de combiner ainsi le vice avec la vertu, et par cet accord chimérique de flatter les penchants des hommes les plus corrompus. Celui-ci, enfoncé dans les plaisirs, toujours plongé dans l'ivresse, et se soutenant à peine, croit avoir de la vertu, parce qu'il jouit de la volupté : il entend dire qu'elles sont inséparables; et, bien loin de cacher ses vices, il en fait parade, et leur donne le nom de sagesse[1]. Ce n'est point Épicure qui les sollicite à la débauche; mais, adonnés au vice, ils viennent le cacher dans le sein de la philosophie, ils s'empressent d'aller où ils entendent louer la volupté. Ils ne savent pas combien la volupté d'Épicure[2] est sobre et tempérante (car je lui rends cette justice), ils accourent au nom seul, ne cherchant qu'une apologie, un voile pour leurs dérèglements : ils perdent ainsi le seul bien qui leur restait dans leurs maux, la honte de mal faire. Ils parviennent à louer ce dont ils rougissaient, et à se glorifier de leurs désordres. On ne peut plus se relever, dans l'âge même de la vigueur, quand le vice est ainsi paré d'un titre honnête.

Ce qui rend cette apologie de la volupté si pernicieuse, c'est que l'honnêteté des préceptes est cachée[3]; l'on ne voit

1. Car les Épicuriens disent que la sagesse consiste à rechercher la volupté.

2. Celle que le philosophe recherche et qu'il recommande à ses disciples de rechercher.

3. Pour connaître ces préceptes, il faut avoir reçu une véritable initiation. Le vulgaire ne voit que l'enseigne de l'école épicurienne : « Le plaisir est le souverain bien. »

que ce qu'ils ont de séduisant. Pour moi je pense, et j'ose le dire, contre l'opinion de nos Stoïciens, que la morale d'Épicure est saine, droite, et même austère pour qui l'approfondit : la volupté est renfermée dans les bornes les plus étroites. La loi que nous imposons à la vertu, il la prescrit à sa volupté : il veut qu'elle soit subordonnée à la nature, et ce qui suffit à la nature paraît bien mince à la débauche. Ceux donc qui placent le bonheur dans une molle oisiveté ne cherchent qu'une autorité respectable pour justifier leurs vices. Attirés par un nom séduisant, ils se rendent les sectateurs, non de la volupté qu'on leur prêche, mais de celle qu'ils ont eux-mêmes apportée; et quand ils sont une fois persuadés que leurs vices sont conformes aux préceptes d'Épicure, ils s'y livrent hardiment, ils ne se cachent plus, ils marchent à visage découvert.

Je ne dis donc pas, comme la plupart des Stoïciens, que la secte d'Épicure est l'école de la débauche : je dis qu'elle est décriée, sans l'avoir mérité. Et comment s'en assurer, quand on n'a pas approfondi sa morale? Les premières apparences donnent lieu à ces mauvais bruits, et font concevoir des espérances criminelles. C'est un héros déguisé en femme. Choisissez donc un titre honnête; annoncez-vous par une étiquette qui d'elle-même excite l'âme à repousser les vices propres à l'énerver. C'est donner lieu d'espérer un heureux naturel, que de se proposer la vertu pour but. En recherchant la volupté, vous passerez pour un homme amolli, sans vigueur, efféminé, prêt à se jeter dans tous les excès, s'il ne survient un guide qui vous fasse distinguer parmi les voluptés celles qui se bornent aux besoins naturels, de celles qui ne connaissent ni frein ni limites, et qui sont d'autant plus insatiables qu'on les rassasie davantage. Voulez-vous marcher en sûreté? que la vertu passe la première.

L'excès de la volupté est nuisible : ne craignez pas d'excès dans la vertu, elle est sa mesure pour elle-même. Ce qui s'affaisse sous sa propre grandeur n'est pas un bien[1].

RÉPONSE DE SÉNÈQUE A SES DÉTRACTEURS : LES PHILOSOPHES ENSEIGNENT COMMENT IL FAUT VIVRE, SANS AVOIR LA PRÉTENTION DE DONNER LEUR VIE EN EXEMPLE (Chap. XVII-XVIII).

Si quelqu'un des détracteurs de la philosophie vient me dire, suivant la coutume : Pourquoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours[2]? pourquoi ce ton soumis avec vos supérieurs[3]? pourquoi regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire, et sa perte comme un malheur? Pourquoi ces larmes, quand on vous annonce la mort de votre femme, ou de votre ami? D'où vient cet intérêt que vous prenez à votre réputation ; ces impressions que vous font les traits de la satire? Pourquoi vos terres sont-elles plus cultivées que ne l'exigent vos besoins naturels? Pourquoi vos repas ne sont-ils pas conformes à vos préceptes? Pourquoi ces meubles éclatants, ces vins plus vieux que vous-même, ces projets innombrables, ces arbres qui ne produisent que de l'ombre[4]? Pourquoi votre femme porte-t-elle à ses oreilles la fortune d'une maison opulente? Pourquoi vos esclaves sont-ils ornés des étoffes

1. Donc la volupté n'est pas un bien.

2. C'était le principal grief des ennemis de Sénèque. Ils lui reprochaient de ne pas mettre sa vie d'accord avec ses principes. Voy. *Introduction*, p. 17.

3. Tout en déclarant qu'il ne faut flatter personne, le philosophe cherche à se concilier les bonnes grâces de ses supérieurs.

4. Tels que les lauriers, les platanes, les cyprès. Comp. Pline (*Histoire naturelle*, l. XII, ch. I) : « Comment ne pas s'étonner que l'on fasse venir des climats éloignés, et, pour ainsi dire, d'un autre monde, des arbres dont toute l'utilité se borne à nous prêter leur ombre? »

les plus précieuses? Pourquoi le service est-il un art chez vous? Pourquoi l'argenterie n'est-elle pas placée au hasard, mais artistement arrangée sur votre table? Pourquoi ces maîtres dans l'art de découper?

Ajoutez, si vous voulez : pourquoi ces possessions au delà des mers; ces biens que vous ne connaissez pas vous-même? Il est également honteux et de ne pas connaître vos esclaves, si vous en avez peu, et d'en avoir tant que votre mémoire n'y puisse suffire. — Je vous aiderai moi-même dans vos reproches, et je vous en suggérerai auxquels vous ne pensez pas; mais je me borne à vous répondre pour le présent : Je ne suis pas encore un sage; et même, pour laisser toujours quelque aliment à votre satire, je ne le serai jamais. Je ne me propose pas d'égaler les plus vertueux, mais de surpasser les méchants. Il me suffit de retrancher chaque jour quelque chose de mes défauts, et de faire la guerre à mes erreurs. Je n'ai point recouvré la santé, je ne la recouvrerai même jamais; je cherche plutôt des palliatifs que des remèdes pour ma goutte; content si les accès en sont moins fréquents et moins douloureux. Mais si je me compare à vous, que vos jambes ne peuvent soutenir, je suis un coureur[1].

Ce n'est pas pour moi que je réponds ainsi; hélas! je suis encore plongé trop avant dans la fange des vices; mais je réponds pour quelqu'un qui a déjà fait des progrès. — Vous parlez d'une façon, et vous vivez d'une autre! — Âmes perverses, ennemies de tout bien, apprenez que ces reproches ont été faits aux Platon, aux Épicure, aux Zénon! ces grands hommes enseignaient comment il fallait vivre, et non comment ils vivaient. Ce n'est pas de moi que je parle, c'est de la vertu : et lorsque je fais le

1. On voit aisément le sens de la métaphore : le philosophe n'est pas parfait, mais il se perfectionne et il est déjà bien supérieur à ceux qui l'attaquent.

procès aux vices, je commence par les miens; quand je le pourrai, je vivrai comme je dois. Votre malignité, avec tout son fiel, ne me détournera pas de la vertu : le poison que vous répandez sur les autres, et qui vous tue les premiers, ne m'empêchera pas de continuer à louer la conduite qu'il faut tenir, plutôt que celle que je tiens; d'adorer la vertu, et de me traîner de loin sur ses traces. Attendrai-je qu'il y ait quelque chose d'inviolable pour une malignité qui n'a pas même respecté Rutilius et Caton[1]? Peut-on ne pas paraître trop riche à des gens qui n'ont pas trouvé que Démétrius le Cynique fût assez pauvre? cet homme intrépide, luttant sans cesse contre tous les besoins de la nature, plus pauvre que tous les autres Cyniques, parce qu'en s'interdisant la possession, il s'interdisait encore la demande[2]; eh bien! voilà l'homme qu'on ne trouve pas assez indigent! Cependant s'il y avait quelque reproche à lui faire, ce serait d'avoir plutôt fait profession de pauvreté que de vertu.

VIII

DES BIENFAITS

De tous les ouvrages philosophiques de Sénèque, le traité *des Bienfaits* est le plus étendu. Non seulement l'auteur y développe avec ampleur ses idées personnelles sur la façon de comprendre et de pratiquer la bienfaisance, mais, en outre, il y expose et apprécie les théories d'un grand nombre de

1. Illustres Romains, d'une grande sévérité de mœurs; l'un et l'autre s'attirèrent de vives inimitiés.

2. Tandis que les autres Cyniques demandaient parfois les objets dispensables à la vie.

philosophes, surtout des Stoïciens, prodiguant les comparaisons, les exemples historiques et les anecdotes instructives.

C'est, d'ailleurs, une série d'études ou de causeries sur le thème général des bienfaits plutôt qu'une dissertation logiquement construite. L'ouvrage est divisé en sept livres, mais, sauf dans les trois premiers, il est difficile d'apercevoir un plan régulier. Sénèque passe d'une question à une autre au hasard de transitions souvent artificielles et parfois sans aucune transition. A côté de réflexions pleines de gravité et d'un vif intérêt pratique, on rencontre des subtilités où s'amuse la finesse du dialecticien. L'auteur le reconnaît, du reste, avec bonne grâce : « Il y a, dit-il au commencement du sixième livre, des questions uniquement propres à exercer l'esprit et totalement indifférentes pour la conduite de la vie ; il y en a d'autres dont l'examen est agréable, et dont la solution est utile. Je vous en offrirai de toutes les espèces. »

L'idée principale, sur laquelle Sénèque revient avec une complaisance un peu fatigante, c'est qu'il faut obliger les gens, non pour s'assurer leur reconnaissance et en obtenir plus tard des services équivalents, mais simplement pour obliger, parce que c'est un devoir, et parce qu'en faisant du bien à autrui on se fait encore plus de bien à soi-même. Par là le bienfaiteur se rapproche de la divinité, qui ne cesse de prodiguer aux hommes des dons inestimables, sans se rebuter devant l'ingratitude des impies. L'auteur s'attache également à montrer que le prix du bienfait dépend beaucoup moins de la valeur intrinsèque et matérielle de la chose donnée que de l'intention de celui qui donne : la bienfaisance est surtout affaire de cœur et de volonté ; on peut donc la pratiquer dans toutes les conditions.

A la lumière de ces principes, Sénèque examine et résout une foule de problèmes pratiques. Dans les trois premiers livres il tranche les questions suivantes : Que faut-il donner? Comment faut-il donner? Que doit faire l'obligé? Il explique pourquoi, dans certaines circonstances, les maîtres sont tenus de témoigner de la reconnaissance à leurs esclaves. C'est là une des parties les plus intéressantes et les plus originales de l'ouvrage, où nous voyons combien la philosophie stoïcienne avait élevé, épuré et adouci l'âme antique. On

trouve encore de nobles enseignements et des exemples suggestifs dans les derniers livres, mais l'auteur nous lasse par de fréquentes redites, et les vétilles de casuistique qu'il discute gravement, à grand renfort d'analyses et de citations empruntées aux docteurs stoïciens, n'ont plus pour nous un bien vif intérêt.

On ne sait pas avec certitude à quelle époque fut composé le traité *des Bienfaits*. A coup sûr, ce n'est point une œuvre de jeunesse. Il est probable que Sénèque l'écrivit dans la période où son ascendant sur l'esprit de Néron commençait à décliner. Le nom de l'empereur n'y est nulle part prononcé, mais, à deux reprises, le philosophe signale l'importance des services rendus par les précepteurs à leurs élèves et l'ingratitude dont ils sont parfois payés : peut-être faut-il voir là une allusion à sa situation personnelle vis-à-vis du prince.

Suivant son habitude, c'est à un ami que Sénèque offre ses réflexions. Il s'adresse à un certain Æbutius Liberalis, qui possédait une grande fortune et en faisait un noble usage. Ce Liberalis était sans doute citoyen de la ville de Lyon, car dans la lettre 91 à Lucilius nous lisons le passage suivant : « Liberalis, notre ami commun, est affligé de la nouvelle de l'incendie fatal qui a consumé la colonie de Lyon. Cet événement est fait pour toucher tout homme sensible, et, à plus forte raison, un citoyen attaché, comme il l'est, à sa patrie. »

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES BIENFAITS; COMMENT IL FAUT OBLIGER

(Liv. I, chap. 1)

Parmi cette foule d'erreurs dans lesquelles nous jettent l'imprudence et la légèreté de notre conduite, je n'en connais pas, vertueux Liberalis, de plus fâcheuse que l'ignorance où nous sommes sur la manière de répandre et de recevoir les bienfaits : en conséquence, des services mal rendus sont mal reconnus. Il n'est plus temps de se plaindre, quand on n'en a pas recueilli le fruit; ils

étaient perdus, dès l'instant même du placement. Il est donc naturel que de tant de vices odieux, il n'y en ait pas de plus commun que l'ingratitude. J'en découvre plusieurs causes : la première, c'est que nous ne choisissons pas des objets dignes de nos bienfaits. Avant de prêter, on s'informe avec soin de la fortune et des biens de l'emprunteur; on ne risque point de semer dans une terre stérile ou épuisée : mais pour les bienfaits, nul discernement; on ne les place pas, on les jette à l'aventure.

Il n'est pas aisé de décider s'il y a plus de honte à nier, ou à redemander un bienfait. D'un côté, c'est une espèce de créance, de laquelle on ne doit retirer que ce que le débiteur veut payer de son plein gré : de l'autre, la banqueroute est d'autant plus criminelle, qu'il ne faut pas de fonds pour se libérer; la seule envie de le faire suffit : c'est en effet rendre un bienfait, que de le reconnaître.

Mais si la faute vient de ceux à qui la gratitude ne coûterait qu'un aveu, elle vient aussi de nous-mêmes. Si nous trouvons beaucoup d'ingrats, nous en faisons encore plus. Les uns sont ou trop exigeants, ou fatigants par leurs reproches ; les autres, par inconstance, se repentent, un moment après, du bien qu'ils ont pu faire; d'autres, par humeur, font un crime de la moindre occasion où on leur manque. Ainsi nous étouffons la reconnaissance, non seulement après le service rendu, mais même en le rendant. Qui de nous se contente d'une simple demande, ou d'une seule? qui de nous, au moindre soupçon de cette demande, n'a pas ridé le front, détourné le visage, prétexté des occupations, et, par des conversations prolongées, par des propos répétés à dessein, n'a pas fait perdre l'occasion de demander, n'a pas éludé avec art l'empressement du besoin? Enfin serré de trop près, ou l'on diffère, c'est-à-dire qu'on n'a pas le courage de refuser, ou bien l'on promet de mauvaise grâce, en fronçant le sour-

cil, en ménageant ses paroles, en les tirant avec peine l'une après l'autre. Peut-on être reconnaissant d'un bienfait plutôt extorqué qu'accordé? d'un bienfait que vous avez laissé tomber du haut de votre orgueil, ou jeté avec colère, ou lâché par fatigue, pour vous délivrer d'un importun? N'attendez pas de retour d'un homme que vous avez lassé par vos délais, ou tourmenté par l'attente. Un bienfait est senti comme il est accordé. Il ne faut donc pas donner à la légère, car nous ne croyons devoir qu'à nous-même le bien qu'on nous fait sans discernement; il ne faut pas non plus donner avec lenteur, car l'intention faisant le principal mérite du bienfait, obliger tard, c'est avoir intérieurement refusé longtemps. Il ne faut pas surtout que le bienfait soit accompagné d'outrage : l'empreinte des injures est plus profonde que celle des services; ceux-ci s'effacent bientôt, tandis que la mémoire conserve fidèlement les premières. Que peut-on attendre d'un homme qu'on offense, en l'obligeant? c'est assez reconnaître un pareil bienfait, que de le pardonner.

Que la foule des ingrats ne rebute pas notre bienfaisance : d'abord c'est nous-mêmes, comme je l'ai dit, qui les multiplions. La bonté féconde et nécessaire[1] des dieux immortels est-elle donc arrêtée par le grand nombre des impies et des sacrilèges? Ces dieux suivent le penchant de leur nature; ils comblent de biens l'univers entier, sans en excepter les détracteurs mêmes de leurs dons[2].

1. Car les dieux ne peuvent pas, en raison de leur essence même, ne pas répandre les bienfaits. On retrouve cette pensée dans plusieurs ouvrages de Sénèque. Comp. notamment la lettre 95, à Lucilius, p. 189.

2. Comp. *Le Franc de Pompignan* (ode sur la mort de J.-B. Rousseau).

Le Nil a vu sur ses rivages
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Crime impuissant! fureurs bizarres

Imitons leur conduite, autant que le comporte la faiblesse humaine ; donnons, mais ne plaçons point nos bienfaits à usure. On mérite d'être trompé, quand on songe à gagner en donnant. — Mais votre bienfait vous a mal réussi? — Eh! combien de fois nos femmes et nos enfants n'ont-ils pas trompé nos espérances? cela n'empêche pas qu'on ne se marie, et qu'on n'élève des enfants. L'homme s'opiniâtre tellement contre l'expérience, qu'il reprend les armes aussitôt après sa défaite, et se remet en mer après le naufrage. Combien la persévérance n'est-elle pas plus convenable, en matière de bienfaits! Ne plus en faire éprouver, parce qu'ils ne sont pas rentrés, c'est les avoir répandus pour qu'ils revinssent, c'est justifier les ingrats; puisqu'enfin il ne leur est honteux de ne pas s'acquitter, que parce qu'il leur est permis de ne pas le faire. Combien de gens indignes du jour? et pourtant le jour paraît. Combien d'ingrats qui se plaignent d'être nés? et pourtant la nature produit de nouvelles générations, et laisse au monde ceux qui aimeraient mieux n'avoir pas existé. C'est le propre d'une âme grande et vertueuse d'envisager moins le fruit des bienfaits, que les bienfaits mêmes, et de chercher encore un homme de bien, à la suite d'une foule de méchants. Qu'aurait donc de si beau la bienfaisance, si jamais on n'était trompé? La vertu consiste à répandre des bienfaits qui ne reviendront pas, mais dont l'homme bienfaisant et généreux recueille le fruit au moment même. L'ingratitude doit si peu nous décourager de faire le bien, que, si l'on m'ôtait l'espoir de trouver un homme reconnaissant, j'aimerais mieux ne pas recouvrer mes bienfaits, que de n'en pas faire éprouver. En

Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

effet, ne pas faire du bien, c'est devancer l'ingratitude : et pour vous dire ma pensée, on pèche plus gravement en manquant de reconnaissance ; mais on pèche plus promptement en refusant de faire du bien.

LE BIENFAIT CONSISTE DANS L'INTENTION, NON DANS LA CHOSE DONNÉE (Liv. I, chap. VI-VII-VIII).

Qu'est-ce qu'un bienfait ? c'est un acte de bienveillance, qui procure de la joie à celui qui en est l'objet et à celui qui l'accomplit : c'est un acte volontaire et spontané. Ce n'est donc pas à la chose faite ou donnée, mais à l'intention, qu'il faut avoir égard, puisque le bienfait ne consiste pas dans le don ou dans l'action, mais dans la disposition de celui qui fait ou donne. La preuve de cette différence, c'est que le bienfait est toujours un bien, au lieu que la chose faite ou donnée n'est ni un bien, ni un mal[1]. C'est l'âme qui augmente le prix des moindres choses, qui ennoblit les plus viles, qui dégrade les plus grandes et les plus estimées. Quant aux objets de nos désirs, ils ne sont, en eux-mêmes, ni bons, ni mauvais : leur caractère est encore fixé par l'âme qui règle tout, et qui donne la forme aux choses. Le bienfait n'est donc pas l'argent qu'on vous compte, le présent qu'on vous remet : de même que le culte des dieux ne consiste pas dans les victimes les plus grasses et les plus ornées d'or, mais dans la droiture et la piété de leurs adorateurs. L'homme de bien est religieux, quand même il n'offrirait que de la farine et des gâteaux : le méchant est un impie, malgré les flots de sang[2] dont il baigne les autels.

1. Aux yeux du philosophe stoïcien, seule la vertu est un bien, et la vertu réside dans l'âme : les choses extérieures, par elles-mêmes, ne sont ni des biens, ni des maux ; elles sont « indifférentes ».
2. Des victimes qu'il offre aux dieux.

Si les bienfaits consistaient dans les choses, et non dans les dispositions favorables, ils croîtraient en proportion de la chose donnée, ce qui n'est pas. Nous sommes quelquefois plus obligés à l'homme qui nous a donné peu, mais noblement; dont l'âme est aussi grande que la fortune des rois; dont le service est modique, mais rendu de bon cœur; qui oublie sa pauvreté, pour s'occuper de la mienne; qui a, non seulement la volonté, mais même la passion de m'obliger; qui croit avoir reçu le bienfait qu'il m'a donné; qui donne comme s'il était assuré de recevoir, et qui reçoit comme s'il n'avait pas donné; qui a prévenu, saisi et cherché l'occasion d'être utile. Au contraire les bienfaits, quoique considérables, soit réellement, soit en apparence, deviennent désagréables quand il faut les arracher, ou lorsqu'ils tombent des mains de celui dont on les obtient[1] : on aime mieux une main qui s'ouvre facilement, que celle qui donne largement. Il a fait peu pour moi, mais il ne pouvait faire plus. Cet autre a donné beaucoup, mais il a balancé, il a différé, il a gémi en donnant, il a donné avec faste, il a divulgué son bienfait; il n'a pas voulu plaire à celui qu'il obligeait : ce n'est pas à moi qu'il a donné, c'est à sa vanité.

Les disciples de Socrate lui offraient des présents proportionnés aux facultés de chacun d'entre eux. Son disciple Eschine[2] étant pauvre, lui dit : « Je n'ai rien qui soit digne de vous être offert, et ce n'est que par là que je sens ma pauvreté; je vous donne donc le seul bien que je possède, c'est moi-même : ce présent, tel qu'il est, je vous prie de ne pas le dédaigner, et de songer que les autres, en vous donnant beaucoup, s'en sont encore beaucoup plus réservé. » — « Et pourquoi, lui dit Socrate, votre présent ne serait-il pas considérable, à moins que vous ne vous

1. Sans que celui-ci ait l'air de s'en apercevoir.
2. Un de ceux qui conservèrent le plus fidèlement sa doctrine.

estimiez bien peu? J'aurai soin de vous rendre à vous-même meilleur que je ne vous ai reçu. » Eschine l'emporta par ce présent, et sur Alcibiade, dont la libéralité égalait les richesses, et sur la munificence des jeunes gens les plus opulents.

COMMENT IL FAUT RECEVOIR ET TÉMOIGNER SA GRATITUDE (Liv. II, chap. XXII-XXIII-XXIV-XXV).

Quand nous aurons cru pouvoir accepter, faisons-le avec gaieté ; témoignons-en notre satisfaction ; montrons-la à notre bienfaiteur, afin qu'il recueille sur-le-champ le fruit de son bienfait. Si la vue d'un ami heureux est un motif légitime de joie, il l'est encore bien plus quand on s'en voit l'auteur. Montrons-nous sensibles au bienfait, par l'effusion de nos sentiments, non seulement devant lui, mais en toute occasion. Accepter un bienfait avec plaisir, c'est faire le premier paiement de l'intérêt.

Il y a des gens qui ne consentent à recevoir qu'en secret : ils ne veulent ni témoin, ni confident des obligations qu'ils contractent. Rien de plus condamnable que de pareils sentiments. Si le bienfaiteur ne doit divulguer son bienfait qu'autant que sa publicité fera plaisir à celui qu'il oblige, celui qui reçoit doit au contraire convoquer la foule. On est maître de ne pas accepter ce qu'on rougit de devoir. Il en est d'autres qui vous remercient à la dérobée, dans un coin, en confidence : ce n'est pas là de la pudeur, c'est une espèce de déni de justice. Je regarde comme un ingrat tout homme qui ne rend grâces qu'en tête-à-tête. En affaires, il y a des gens qui ne veulent pas donner d'authenticité à leurs engagements, ni appeler de notaire, ni faire signer de témoins, ni apposer leur cachet. Voilà ce que font ceux qui prennent tant de

mesures pour cacher les bienfaits qu'ils ont reçus. Ils craignent de les montrer, afin de faire croire qu'ils sont parvenus par leur propre mérite, plutôt que par le secours des autres : on les voit moins assidus près de ceux à qui ils sont redevables de la vie, ou de l'honneur : pour ne pas avoir l'air de clients, ils deviennent ingrats.

D'autres médisent de ceux qui leur ont fait le plus de bien. Il est plus sûr de les offenser que de les obliger : ils ont recours à la haine, comme à la preuve qu'ils ne doivent rien[1]. Cependant notre première attention doit être de conserver fortement le souvenir des bienfaits, de le renouveler même de temps en temps; parce qu'on ne peut s'acquitter, si l'on ne se souvient; et que se souvenir, c'est déjà s'acquitter. Ne vous montrez pas trop difficile en recevant; mais, d'un autre côté, ne soyez ni bas, ni rampant. Celui qui reçoit sans paraître y faire attention, dans le moment où le bienfait a toutes les grâces de la nouveauté, que fera-t-il lorsque cette première jouissance sera émoussée? Un autre accepte à contre-cœur, comme s'il vous disait : « Je n'ai pas besoin de votre présent; mais, puisque vous le voulez absolument, il faut céder. » Celui-ci, par sa froideur dédaigneuse, laisse douter au bienfaiteur si l'on a senti le bien qu'il a voulu faire. Celui-là desserre à peine les lèvres, et par là montre plus son ingratitude que s'il fût resté muet. On doit proportionner les actions de grâces à la grandeur du service; on peut ajouter : « Vous avez obligé plus de monde que vous ne pensez. » Il n'y a personne qui n'aime à voir son bienfait étendre au loin ses rameaux. « Vous ignorez tout ce que vous avez fait pour moi; mais apprenez que vous avez plus fait que vous ne croyez. » Le caractère de la

1. Tacite observe de même que les bienfaits inspirent de la reconnaissance, tant qu'on croit pouvoir s'acquitter, mais qu'on hait quand on se sent insolvable. (*Annales*, livre IV, ch. XVIII.)

reconnaissance est d'aggraver sur soi la charge du bienfait. « Je ne pourrai jamais m'acquitter; mais au moins je ne cesserai de publier que je suis dans l'impossibilité de m'acquitter envers vous. »

Jamais Furnius[1] ne fit mieux sa cour à Auguste, et ne le disposa plus favorablement pour lui, que par un mot qu'il lui dit après avoir obtenu la grâce de son père, qui avait suivi le parti d'Antoine : « Vous n'avez qu'un tort envers moi, ô César! c'est de m'avoir mis dans le cas de vivre et de mourir ingrat. » Quelle reconnaissance, que celle qui n'est jamais contente d'elle-même, qui ne peut se promettre d'égaler un jour le bienfait! C'est par des discours de cette nature qu'il faut produire sa sensibilité, la faire éclater, la mettre dans tout son jour. A défaut de paroles, lorsque nous sommes affectés comme il convient, nos sentiments se peindront sur notre visage. Celui qui doit de la reconnaissance pense à s'acquitter au moment même où il a reçu : Chrysippe[2] le compare à un combattant, prêt à disputer le prix de la course, qui attend, en deçà de la barrière, le moment de s'élancer au signal donné. En effet, il lui faut bien des efforts et de la célérité pour atteindre le bienfaiteur qui le devance.

INJUSTICE DES REPROCHES ADRESSÉS AUX DIEUX

(Liv. II, chap. xxix).

Voyez avec quelle injustice les bienfaits des dieux sont appréciés, même par quelques hommes qui font profession de sagesse. Ils se plaignent de ce que nous n'avons pas la taille des éléphants, la vélocité des cerfs, la légèreté des oiseaux, la fougue des taureaux; de ce que la peau des

1. Fut consul sous Auguste
2. Philosophe stoïcien.

bêtes féroces est plus solide que la nôtre, le poil des daims plus beau, celui des ours plus fourni, celui des castors plus doux; de ce que les chiens l'emportent sur nous par la sagacité de leur odorat, l'aigle par sa vue perçante, le corbeau par sa longue vie, la plupart des animaux par la facilité à nager. Ne voit-on pas qu'il y a des qualités incompatibles dans le même sujet, telles que la vitesse et la force : on fait un crime à la nature de n'avoir pas réuni dans l'homme des avantages qui se détruiraient les uns les autres. On accuse les dieux de négliger le genre humain, parce qu'ils ne nous ont pas donné une santé inaltérable, un courage invincible, la connaissance de l'avenir. Peu sans faut même qu'on ne pousse l'impudence jusqu'à prendre la nature en aversion, parce que nous sommes inférieurs aux dieux, et que nous ne marchons pas leurs égaux. Eh! ne vaudrait-il pas mieux porter sa vue sur les bienfaits innombrables de la Providence; lui rendre grâces de nous avoir assigné la seconde place dans ce merveilleux domicile; de nous avoir établis rois de la terre? L'on ose nous comparer à des animaux, dont nous sommes les maîtres! La nature ne nous a refusé que ce qu'elle n'a pu nous donner. Cela posé, qui que tu sois, appréciateur injuste de la condition humaine, considère combien de présents nous a faits notre père commun! combien d'animaux plus forts que nous sont soumis à notre joug! combien d'animaux plus légers nous atteignons dans leur course! Ne vois-tu pas que tout ce qui est mortel obéit à nos lois? combien d'avantages n'avons-nous pas reçus! combien d'arts! notre âme enfin, à laquelle tous les lieux sont accessibles, au moment même où elle prend son essor[1], cette âme plus rapide que les astres, dont elle devance de plusieurs

1. Nous pouvons par la pensée nous représenter toutes choses et en un instant parcourir mentalement l'univers.

siècles les révolutions futures[1] ! Considère enfin toutes ces moissons, tous ces trésors, tous ces biens accumulés : parcours le monde, tu n'y trouveras rien que tu aimasses mieux être, à tout prendre ; tu seras obligé de choisir dans chaque espèce les qualités que tu voudrais posséder[2] : alors, pénétré des bienfaits de la nature, tu ne pourras méconnaître sa prédilection pour toi. Oui, nous avons été et nous sommes les êtres les plus favorisés des dieux ; ils nous ont accordé le plus grand honneur qu'ils pouvaient, la première place après eux. Nous avons beaucoup reçu, nous n'en comportions pas davantage.

BIENFAISANCE DES ESCLAVES ENVERS LEURS MAITRES

(Liv. III, chap. XXII à XXVIII).

Un esclave, suivant la définition de Chrysippe[3], est un mercenaire perpétuel. De même donc qu'un mercenaire devient bienfaiteur, quand il fait plus que l'ouvrage pour lequel il s'est loué, de même un esclave qui, par attachement pour son maître, passe les bornes de sa condition, qui forme une entreprise généreuse et capable de faire honneur à un homme plus heureusement né, qui surpasse même les espérances de son maître, un tel esclave est vraiment un bienfaiteur domestique. Nous nous emportons contre nos esclaves, quand ils font moins que ce qu'ils doivent ; vous paraît-il juste de ne pas leur savoir gré, quand ils font davantage? Dans quel cas les actions des esclaves ne sont-elles pas des bienfaits? C'est quand on peut dire : eh bien! s'il ne l'eût pas voulu, je l'y aurais

1. En les prévoyant.
2. Mais aucune ne possède, comme l'espèce humaine, un ensemble de qualités excellentes.
3. Philosophe stoïcien.

bien forcé. Mais quand il a fait ce qu'il était libre de ne pas vouloir, il faut le louer de sa bonne volonté. Ce sont deux choses contraires que les bienfaits et les injures. Un esclave peut faire du bien à son maître, s'il peut en recevoir une injure : or, il y a un juge[1] commis pour connaître des injures des maîtres envers leurs esclaves, pour réprimer leur cruauté, leur brutalité, leur avarice dans la prestation des aliments nécessaires. Quoi, dira-t-on, un maître recevoir un bienfait de son esclave? C'est un homme qui en reçoit un d'un autre homme : enfin l'esclave a fait ce qui dépendait de lui; il a fait du bien à son maître : il ne tient qu'à vous de ne pas recevoir d'un esclave; mais où est l'homme assez grand, pour que la fortune ne le mette pas dans le cas d'avoir besoin même des plus petits[2]? Je vais vous rapporter des traits de bienfaisance de différente espèce, et même de nature totalement opposée : ici c'est un esclave qui donne la vie à son maître; là c'en est un qui lui donne la mort; celui-ci le sauve, lorsqu'il était prêt à périr, et, si c'est trop peu, en périssant lui-même; celui-là aide son maître à mourir; un autre lui donne le change.

Claudius Quadrigarius[3] rapporte, dans le dix-huitième livre de ses *Annales*, qu'au siège de Grumentum[4], lorsque les habitants se trouvèrent réduits aux dernières extrémités, deux esclaves passèrent du côté des ennemis, dont ils furent bien accueillis. La ville étant prise, pendant que le vainqueur parcourait toutes les rues, ces esclaves prirent les devants, et par des chemins qu'ils connaissaient, se

1. Le préfet de la ville connaissait, à Rome, des plaintes des esclaves contre leurs maîtres.
2. Comp. La Fontaine. *Fables*, II, XI :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

3. Historien dont les ouvrages se sont perdus.
4. Ville d'Italie, située dans la Lucanie.



rendirent à la maison où ils avaient servi. Ils en tirèrent leur maîtresse qu'ils firent marcher devant eux, et répondirent aux questions qu'on leur faisait, que c'était leur maîtresse, une femme cruelle, qu'ils menaient au supplice. Après l'avoir conduite hors de la ville, ils la cachèrent avec le plus grand soin, jusqu'à ce que la fureur de l'ennemi fût apaisée. Quand le soldat, rassasié de meurtre, eût repris les mœurs romaines[1], les esclaves reprirent aussi leur premier état, et se remirent dans l'esclavage de leur maîtresse, qui affranchit aussitôt l'un et l'autre. Elle ne fut pas humiliée de devoir la vie à des malheureux sur qui elle avait eu le droit de vie et de mort : elle dut même en être d'autant plus flattée, que, sauvée d'une autre manière, ce n'eût été qu'un acte de bonté ordinaire; au lieu qu'elle acquit par là de la célébrité, et devint pour deux villes[2] un beau sujet d'entretien, et un exemple remarquable. Au milieu de la confusion d'une ville prise d'assaut, dans un temps où chacun ne pensait qu'à sa propre sûreté, elle fut abandonnée de tous, excepté de deux transfuges. Mais, afin de montrer les sentiments qui leur avaient inspiré la première désertion, ils quittèrent le vainqueur pour leur maîtresse captive, en consentant même à passer pour des parricides[3]. En effet, ce qu'il y a de plus noble dans leur bienfait, c'est que pour sauver la vie à leur maîtresse, ils laissèrent croire qu'ils la lui avaient ôtée. Soyez sûr que ce n'est pas un sentiment servile, qui fait acheter une bonne action en se faisant passer pour criminel.

C. Vettius, préteur des Marses[4], était conduit prisonnier

1. C'est-à-dire dignes du peuple romain, en épargnant les vaincus.
2. Grumentum et Rome.
3. On appelait parricides, dans l'antiquité, non seulement ceux qui tuaient leur père ou leur mère, mais aussi ceux qui tuaient leur roi, leur maître ou leur bienfaiteur.
4. Peuple de l'ancienne Italie centrale.

à Rome; un de ses esclaves tira l'épée du soldat qui le conduisait, et commença par tuer son maître : ensuite il dit : « Voilà mon maître affranchi, il est temps que je songe à moi », et se perça d'un seul coup. Citez-moi quelqu'un qui ait plus noblement sauvé son maître.

Domitius[1] était assiégé par César à Corfinium[2] : il ordonna à son médecin, qui était un de ses esclaves, de lui apporter du poison ; voyant qu'il hésitait : « Pourquoi différer, dit-il, comme si tu étais le maître? c'est les armes à la main que je te demande la mort. » L'esclave promit d'obéir, et lui donna un breuvage innocent, qui l'assoupit. Ensuite il alla trouver son fils : « Gardez-moi, lui dit-il, jusqu'à ce que l'événement vous apprenne si j'ai empoisonné votre père. » Domitius vécut et reçut la vie de César ; mais c'était son esclave qui la lui avait donnée le premier.

Dans la guerre civile, un esclave, après avoir caché son maître, qui était du nombre des proscrits, s'orna de ses anneaux, se revêtit de ses habits, et se présenta aux émissaires, leur disant qu'il ne demandait point de grâce, qu'ils pouvaient exécuter leurs ordres : ensuite il présenta la gorge. Quelle vertu de mourir pour son maître, dans un temps où le comble de la fidélité était de ne pas le livrer à la mort ; de se montrer compatissant malgré la cruauté générale ; fidèle malgré l'infidélité universelle ; et quand la trahison était encouragée par les plus grandes récompenses, de ne pas désirer d'autre prix de son attachement, que la mort !

Je n'omettrai pas non plus les exemples de notre siècle. Sous l'empire de Tibère, rien de plus fréquent et de plus général, que la fureur des délations, plus funeste mille fois à la ville pendant la paix, que toutes les guerres civiles

1. Un des généraux du parti de Pompée.

2. Ancienne ville d'Italie, au pied de l'Apennin, du côté de l'Adriatique.

ensemble. On épiait les discours de l'ivresse, on profitait des aveux naïfs de la gaieté ; il n'y avait plus de sûreté ; le moindre prétexte suffisait à la barbarie : le sort même des accusés n'excitait plus la curiosité, parce qu'il était toujours le même. Paulus, ancien préteur, assistait à un festin, ayant à son doigt le portrait de César, sur une pierre gravée. Il y aurait de la petitesse à chercher un détour, pour dire qu'il alla à la garde-robe. Maron, fameux délateur de ce temps-là, le suivit des yeux : mais l'esclave de Paulus le tira du piège où l'ivresse l'allait faire tomber, en lui ôtant son anneau ; et pendant que Maron prenait les convives à témoin que le portrait de l'empereur avait été porté dans un lieu obscène[1], et dressait déjà sa dénonciation, l'esclave montra l'anneau dans sa main : si quelqu'un peut encore donner à l'un le nom d'esclave, il pourra donner celui de convive à l'autre[2].

Peut-on douter, après tant d'exemples, qu'un maître ne reçoive quelquefois des bienfaits de son esclave ? Pourquoi sera-ce la personne qui avilira l'action, et non l'action qui ennoblira la personne ? Nous sommes tous formés des mêmes principes, tous descendus d'une origine commune. On n'est plus noble qu'un autre que quand on a plus de vertus et de talents. Tous ces hommes dont les vestibules sont ornés de portraits, d'une longue suite de noms, de longues généalogies, ont plutôt de l'illustration que de la noblesse. Nous n'avons qu'un seul père, c'est le monde : voilà l'origine commune à laquelle il faut remonter par des degrés plus ou moins brillants. Ne vous en laissez pas imposer par ces gens, qui, dans le catalogue de leurs ancêtres, mettent un dieu partout où il leur manque un nom illustre. Ne méprisez pas un homme, pour n'avoir autour

1. Ce qui était un crime de lèse-majesté.

2. C'est-à-dire qu'il ne s'était pas plus conduit en esclave, que le délateur en véritable convive.

de lui que des noms vulgaires et peu favorisés de la fortune. Soit que vous ne voyiez avant vous, dans votre généalogie, que des affranchis, ou des esclaves, ou des étrangers, n'en ayez pas moins de fierté; franchissez d'un saut hardi cet intervalle humiliant; vous trouverez au bout la vraie noblesse[1].

LA VERTU DOIT ÊTRE DÉSINTÉRESSÉE

(Liv. IV, chap. I).

Il se trouve des gens qui ne font cas de l'honnêteté que par intérêt, pour qui la vertu n'a plus de charmes, quand elle est gratuite. Cependant elle perd toute sa grandeur, dès qu'elle devient vénale. Quoi de plus honteux que de calculer jusqu'à quelle somme on sera vertueux! La vertu n'invite point l'homme par l'appât du gain; elle ne le détourne pas par la crainte de la perte; elle ne séduit personne par l'espoir et les promesses : au contraire, elle exige et des sacrifices et des tributs volontaires. C'est en foulant aux pieds son propre intérêt qu'il faut marcher vers elle, partout où elle nous appelle, partout où elle nous envoie, sans égard pour sa fortune, sans ménagement même pour sa propre vie, sans jamais refuser d'obéir. — Que gagnerai-je à être reconnaissant? — Vous gagnerez de l'être. La vertu ne s'engage à rien qui lui soit étranger; s'il survient quelque avantage, regardez-le comme un accessoire. La récompense des actions honnêtes se trouve dans ces actions mêmes[2]. Si la vertu est désirable par elle-même, et si la bienfaisance est une vertu, la nature étant la même,

1. Car, comme l'a dit Sénèque, notre père commun, c'est le monde qui est divin.

2. Ces nobles pensées se trouvent résumées dans la vieille devise française : « *Fais ce que dois, advienne que pourra* ».

le sort ne peut différer[1]. Or, nous avons prouvé souvent et suffisamment que la vertu est désirable par elle-même.

DE LA BIENFAISANCE DIVINE

(Liv. IV, chap. IV, V, VI, VII, VIII).

Suivant les Épicuriens, Dieu n'accorde pas de bienfaits. Plongé dans une entière sécurité, indifférent au sort des hommes et à la marche du monde, il s'occupe de toute autre chose ou (ce qui constitue le suprême bonheur, d'après Épicure) il demeure dans une inaction totale, également insensible et aux hommages et aux outrages[2].

Ceux qui raisonnent ainsi n'entendent donc pas les voix suppliantes des mortels, ni cette multitude de vœux publics et particuliers, adressés aux dieux, de toutes parts, les mains étendues vers le ciel. Comment les hommes se seraient-ils accordés dans ce délire universel, d'invoquer des divinités sourdes, des dieux impuissants, s'ils n'avaient éprouvé de leur part des bienfaits, tantôt offerts spontanément, tantôt accordés à nos prières, toujours grands, toujours opportuns, toujours dissipant par leur intervention l'effet de quelque menace terrible? Où est l'être si malheureux, si abandonné, si maltraité par le destin, et tellement né pour l'infortune, qu'il ne se soit jamais ressenti de cette munificence des dieux? Considérez ces hommes chagrins qui ne cessent de gémir de leur sort; vous verrez qu'ils ne sont pas eux-mêmes totalement

1. C'est-à-dire que la bienfaisance est désirable par elle-même.

2. Selon Épicure, les dieux vivent dans les *intermondes* (espaces situés entre les mondes), sans se préoccuper des choses humaines, au sein d'une sérénité absolue. Ils passent leur existence immortelle dans des banquets, savourant l'ambroisie et s'entretenant de vérités sublimes.

exclus des bienfaits du ciel; qu'il n'y a pas de maison dans laquelle ne coule au moins quelque filet de cette source féconde. Est-ce donc peu que tous les biens également partagés entre tous les hommes, à leur naissance? Sans parler de ceux qui sont répartis plus inégalement pendant la vie, la nature nous donne-t-elle peu, en se donnant elle-même à nous?

Dieu, dites-vous, n'accorde pas de bienfaits? Et d'où vous viennent donc ces biens que vous possédez, que vous donnez, que vous refusez, que vous gardez, que vous ravissez[1]? D'où viennent ces sensations innombrables qui flattent vos yeux, vos oreilles, votre âme? tous ces objets qui servent même à votre luxe? En effet, non seulement la nature a pourvu à nos besoins; sa tendresse a songé même à nos plaisirs. Regardez tous ces arbres dont les fruits sont si variés; tous ces légumes salutaires, tous ces aliments divers répartis sur l'année entière avec tant de profusion, que la terre fournit même à l'homme, sans travail, des aliments fortuits; ces animaux de toute espèce, dont les uns habitent l'élément sec et solide, dont les autres naissent au sein des eaux, les autres volent dans les plaines de l'air : il n'est pas une partie de la nature qui ne nous paye quelque tribut. Et ces fleuves dont les contours agréables environnent nos plaines; dont le cours immense et navigable ouvre une route au commerce; dont quelques-uns dans des temps périodiques s'accroissent miraculeusement, et arrosent pendant l'été des terrains arides, sous un ciel brûlant[2]; et les eaux minérales; et ces sources d'eaux chaudes qui jaillissent sur les rivages mêmes de la mer.

Si l'on vous avait donné quelques arpents, vous croiriez

1. Car tous les objets, quels qu'ils soient, font partie de la nature ils sont donc, comme la nature elle-même, des œuvres divines.
2. Comme le Nil. V. p. 158 et suiv.

avoir reçu un bienfait : et vous refusez ce nom au don de la terre entière! Si l'on vous avait fait présent d'une somme d'argent, si l'on avait rempli votre coffre, qui vous paraît bien grand, vous vous croiriez obligé : la nature a enfoui tant de métaux; elle a fait jaillir tant de fleuves qui déposent leur or sur le sable qu'ils roulent; elle a produit en tous lieux des mines profondes d'argent, de cuivre, de fer; elle vous avertit même par des signes disposés à la surface de la terre[1], des trésors enfermés dans son sein : et vous ne vous croyez pas redevables envers la nature! Si l'on vous donnait une maison décorée d'un peu de marbre, d'un plafond où l'on vît briller l'or et les couleurs, vous ne regarderiez pas ce présent comme médiocre : eh bien! la nature vous a construit un domicile immense, où vous n'avez à craindre ni incendie ni écroulement; où vous ne voyez pas des couches légères, plus minces que la lame de fer[2] qui les divise, mais des masses entières de la pierre la plus précieuse, mais des carrières inépuisables de cette matière variée, dont vous admirez de chétifs morceaux; mais un plafond dont la décoration se renouvelle le jour et la nuit[3]; et vous ne croyez pas avoir reçu un présent! Malgré le cas que vous faites de ce que vous possédez, telle est votre ingratitude, que vous ne vous croyez redevable à personne. D'où vous vient cet air que vous respirez? cette lumière qui vous aide à régler et à ordonner tous les actes de votre vie? ce sang dont le cours entretient en vous la chaleur vitale[4]? ces saveurs exquises qui provoquent votre palais au delà

1. Tels que la couleur du sol, sa composition et toutes les autres circonstances qu'étudient ceux qui s'occupent de la découverte et de l'exploitation des mines.

2. La lame de la scie.

3. Le jour, le soleil; la nuit, la lune et les étoiles.

4. Ce passage semble indiquer que les Anciens avaient quelque idée de la circulation du sang.

même de la satiété? ces stimulants qui réveillent la volupté déjà fatiguée? ce repos enfin dans lequel vos jours se flétrissent? Si vous êtes reconnaissant, ne direz-vous pas :

« C'est un Dieu qui nous a fait ces loisirs; car pour moi, il sera toujours un Dieu : l'autel qui lui est consacré, souvent un tendre agneau sorti de mes bergeries l'arrosera de son sang. C'est lui qui a permis à mes génisses d'errer en liberté, comme tu le vois, et à moi-même de jouer sur mon agreste chalumeau les airs que je voudrais[1]. »

Oui, c'est un Dieu auquel nous sommes redevables, non pas de quelques génisses, mais de toutes les bêtes de somme répandues sur le globe entier; c'est un Dieu qui fournit la pâture aux troupeaux errants de toutes parts; c'est un Dieu qui substitue les pâturages de l'été aux provisions de l'hiver : il ne nous a pas seulement enseigné à chanter sur un chalumeau des airs agrestes et grossiers, dont la mélodie n'est pourtant pas dépourvue de charmes; mais il a inventé cette foule d'arts, cette diversité de voix, ces sons modifiés, soit par notre souffle, soit par un air étranger. En effet, ces inventions ne nous appartiennent pas plus que notre croissance et les différentes révolutions de nos corps dans des temps marqués; telles que la chute des dents de l'enfance, le léger duvet qui croît aux approches de l'adolescence, aux premiers pas de l'homme vers un âge plus robuste; enfin cette dernière dent qui annonce la fin de la jeunesse. Nous apportons en naissant les germes de tous les arts, comme de tous les âges : Dieu est le maître habile qui tire les génies de leur obscurité.

1. Dans ce passage de la première églogue (vers 6-10), cité par Sénèque, Virgile, sous le nom de Tityre, exprime sa reconnaissance envers le triumvir Octave, devenu plus tard Auguste, qui l'avait empêché d'être dépossédé de son patrimoine, au moment où l'on partageait les terres aux vétérans.

C'est à la nature, dites-vous, que je suis redevable de tous ces biens. Ne voyez-vous pas qu'en parlant ainsi, vous ne faites que changer le nom de Dieu? La nature est-elle donc autre chose que Dieu lui-même, que l'intelligence divine, répandue dans l'univers entier et ses diverses parties [1]? Vous pouvez même si vous le voulez, donner d'autres noms à ce puissant auteur de l'univers : vous pouvez l'appeler le grand Jupiter, le Tonnant, le Stateur [2], non parce qu'il arrêta, suivant les historiens, à la prière de Romulus, l'armée fugitive des Romains [3], mais parce que sa bienfaisance maintient l'ordre dans la nature : vous pouvez encore lui donner avec raison le nom de destin ; le destin n'est que l'enchaînement compliqué des causes, et Dieu est la première des causes, celle d'où dépendent toutes les autres : vous pouvez en un mot lui donner tous les noms que vous voudrez, pourvu qu'ils désignent quelques-unes des propriétés, quelques-uns des effets des corps célestes. Tous les bienfaits qu'il nous prodigue, forment autant de titres qu'on peut lui donner.....

Vous ne gagnez donc rien, mortel ingrat, à vous dire redevable envers la nature, et non pas envers Dieu. La nature n'existe pas sans Dieu, ni Dieu sans la nature : l'un et l'autre ne font qu'un ; leurs fonctions sont les

1. Comp. Virgile, *Énéide*, livre VI, vers 724-727 : « D'abord, le ciel et la terre, et les plaines liquides, le disque brillant du soleil et de la lune, astres enfants du Titan, sont animés d'un souffle de vie qui circule en eux ; et une âme répandue dans tous ses membres met en mouvement la masse de l'univers, et se mêle à ce grand corps. De cette âme du monde, toutes les créatures tirent leur existence, les hommes, les animaux, et la gent ailée, et les monstres que la mer porte en son sein, sous la surface brillante de ses ondes. »

2. *Stator*, surnom de Jupiter, mot latin qui signifie : celui qui arrête.

3. Fuyant devant les Sabins.

mêmes. Si vous aviez emprunté de l'argent à Sénèque, vous vous diriez le débiteur d'Annæus ou de Lucius ; ce serait changer de nom et non de créancier, soit que vous preniez ou le nom, ou le prénom, ou le surnom[1], c'est toujours le même homme. Ainsi les mots de *nature*, de *destin*, de *fortune*, ne sont que des noms divers du même Dieu, différentes faces de la même puissance. La justice, la probité, la prudence, la force, la frugalité, ne sont de même que des attributs différents de la même âme ; en louant une de ces vertus, c'est l'âme que vous louez.

L'AME VERTUEUSE EST INVINCIBLE

(Liv. V, chap. III).

A la course, celui qui atteint la borne le premier surpasse ses concurrents en vitesse, mais non pas en volonté[2]. Le lutteur trois fois terrassé perd la palme, mais il ne la donne pas. Les Lacédémoniens ont défendu le ceste et le pancrace[3], parce que, dans ces luttes, la victoire dépend de l'aveu du vaincu. Ils ont regardé comme honteux que leurs citoyens fussent vaincus, et ils leur interdirent des combats où la victoire n'est décidée ni par un juge, ni par l'événement même, mais par une renonciation formelle, une concession humiliante. Ce déshonneur, dont ils ont voulu garantir leurs concitoyens, l'homme de bien en est préservé par la pureté de ses intentions. Jamais il n'est

1. Les Romains avaient généralement trois noms : le *prénom*, désignant l'individu (Caïus, Lucius, Marcus, etc.), le *nom*, désignant la *gens* à laquelle cet individu appartenait (Tullius, Servilius, Cornélius, etc.), et le *surnom*, désignant la famille ou division de la *gens* (Scipion, Caton, César, etc.). Ainsi : Sénèque avait pour prénom *Lucius*, pour nom *Annæus*, et pour surnom *Seneca*.

2. Car tous ont la volonté de mériter le prix.

3. Combats de force et d'adresse.

vaincu, parce que son âme reste invincible dans la défaite même. Aussi l'on ne dit pas que les trois cents Fabius aient été vaincus, mais qu'ils ont été tués[1]. Régulus a été fait prisonnier, et non vaincu par les Carthaginois[2]. Il en est de même de tous ceux dont l'âme ne s'est point affaissée sous le poids de la mauvaise fortune.

Disons la même chose des bienfaits, on n'est pas vaincu pour en avoir reçu de plus grands, en plus grand nombre, plus souvent. Peut-être les bienfaits de l'un l'emporteront sur ceux de l'autre, si l'on veut calculer; mais en comparant le bienfaiteur et celui qu'il oblige, en ne considérant que les dispositions du cœur, la palme n'appartient ni à l'un ni à l'autre. Ainsi quelquefois entre deux gladiateurs, dont l'un est couvert de plaies, et l'autre blessé légèrement, la victoire demeure indécise, quoique le premier paraisse avoir eu le dessous.

COMMENT UN MÉDECIN, UN PROFESSEUR PEUVENT DÉPASSER LE DEVOIR PROFESSIONNEL ET MÉRITER UNE GRATITUDE SPÉCIALE (Liv. VI, chap. XVI-XVII).

Pourquoi donc ne suis-je pas quitte envers le médecin et le précepteur après leur avoir payé leurs honoraires, et leur dois-je quelque chose de plus? C'est que de médecin et de précepteur ils deviennent des amis, et nous obligent moins par leur art qu'ils nous vendent, que par leur attachement et leur bonne volonté. Si donc le médecin ne fait

1. La famille des Fabius, composée de 306 membres, se chargea de combattre seule, avec ses clients, le peuple des Véiens et pendant deux ans tint l'ennemi en échec. Surprise enfin dans une embuscade, elle y périt tout entière. Un enfant resté à Q. Fabius Vibulanus empêcha seul sa complète extinction.

2. Consul romain. Après avoir remporté, en Afrique, plusieurs victoires sur les Carthaginois, il fut battu et fait prisonnier. On connaît son dévouement héroïque et sa fidélité à la foi jurée.

que me tâter le pouls, me mettre sur la liste de ses visites, me prescrire un régime, sans aucune marque d'affection particulière, je ne lui dois rien de plus, parce qu'il ne m'est pas venu voir comme ami, mais comme malade. Je ne dois non plus aucune vénération à mon précepteur, s'il n'a fait que me compter au nombre de ses disciples, s'il ne m'a pas cru digne de ses soins particuliers, s'il n'a jamais fixé sur moi son attention, si j'ai plutôt ramassé que reçu de lui la science qu'il laissait tomber pour tout le monde. Pourquoi donc sommes-nous redevables à l'un et à l'autre? Ce n'est point par la raison que ce qu'ils nous ont vendu valait plus que nous ne l'avons payé, mais parce qu'ils nous ont obligés personnellement.

L'un a fait plus qu'on n'avait droit d'exiger d'un médecin; il a craint pour moi plus que pour sa réputation; il ne s'est pas contenté d'indiquer les remèdes, il les a lui-même appliqués; il a montré l'inquiétude d'un bon parent; il est venu dans tous les moments critiques; nulle fonction ne lui a paru onéreuse ou dégoûtante; mes gémissements ont troublé sa sécurité; malgré la foule de ceux qui l'appelaient, j'ai été le principal objet de ses soins, il n'a donné aux autres que le temps que lui laissait mon état : alors ce n'est pas au médecin, c'est à l'ami que je suis redevable. L'autre a supporté la fatigue et l'ennui de l'enseignement; outre les leçons publiques, il ne m'a pas épargné les instructions particulières; ses bons avis ont développé mes dispositions; ses louanges m'ont inspiré du courage; ses avertissements ont dissipé ma paresse; il a tiré comme par la main mon esprit lent et tardif; il ne m'a pas versé la science goutte à goutte, dans la vue de se rendre plus longtemps nécessaire; il aurait voulu pouvoir me l'infuser toute à la fois. Je serais un ingrat, si je ne le mettais au nombre de mes amis les plus chers.

ON REND SERVICE AUX PRINCES EN LEUR DISANT LA VÉRITÉ. — DISCOURS DE DÉMARATE A XERXÈS

(Liv. VI, chap. XXXI).

Lorsque Xerxès déclara la guerre à la Grèce, son âme gonflée d'orgueil, et incapable d'apprécier la faiblesse de ses ressources, fut encore excitée par la multitude des flatteurs. L'un disait que l'ennemi ne tiendrait pas contre le bruit de cette guerre, et tournerait le dos à la première nouvelle de son arrivée : l'autre prétendait que la Grèce serait non seulement vaincue, mais encore écrasée par cette masse de combattants ; que la seule crainte devait être de ne trouver que des villes désertes, de vastes solitudes, où la fuite de l'ennemi ne permît pas même aux envahisseurs d'essayer leurs forces : un troisième lui assurait que la nature suffirait à peine pour cette armée innombrable, que la mer n'était pas assez grande pour ses vaisseaux, ni les camps pour ses soldats, ni les plaines pour le développement de sa cavalerie, ni l'air pour tant de flèches lancées à la fois. Au milieu de ces flatteries qui augmentaient encore la folle vanité de Xerxès, le seul Démarate[1], Lacédémonien, osa dire que cette multitude confuse, cette masse pesante dont le prince était si fier, n'était à craindre que pour son chef ; que ces troupes avaient plus de poids que de force ; qu'une trop grande armée était indisciplinable, et qu'une armée sans discipline ne pouvait longtemps subsister, « A la première montagne, ajouta-t-il, les Lacédémoniens vous fourniront l'occasion d'éprouver leur courage : toutes ces nations seront arrêtées par trois cents hommes, ils resteront immobiles

1. Roi de Sparte qui, obligé de quitter sa patrie, s'était réfugié à la cour de Xerxès.

dans leur poste, ils s'obstineront à défendre les défilés confiés à leur valeur, leur corps sera un mur impénétrable; l'Asie entière ne pourra les déplacer. Cet appareil menaçant, cette invasion terrible de presque tout le genre humain, quelques soldats en soutiendront le choc. Quand la nature, par le bouleversement de ses lois[1], vous aura transporté dans la Grèce, vous calculerez vos pertes futures, sur le prix que vous aura coûté le passage des Thermopyles; vous sentirez qu'on peut vous mettre en fuite, quand vous aurez vu qu'on peut vous arrêter. Les ennemis vous laisseront d'abord passer, comme un torrent dont la première irruption cause de l'effroi : bientôt ils se rassembleront de toutes parts, et vous accableront de vos propres forces. On a raison de dire que cette multitude est trop considérable pour le pays que vous voulez conquérir; c'est un désavantage de plus. Vous serez vaincu par la Grèce, parce qu'elle ne pourra vous contenir; vous ne pourrez y faire usage de toutes vos forces : d'ailleurs vous serez privé de la ressource la plus nécessaire; vous ne pourrez ni remédier aux premiers revers de la fortune, ni soutenir vos lignes ébranlées, ni rallier vos soldats mis en désordre; vous serez vaincu longtemps avant de vous en douter. Au reste, ne croyez pas vos troupes invincibles, parce que leur général en ignore lui-même le nombre. Rien de si grand qui ne puisse périr : et quand il n'y aurait pas d'autre cause de destruction, la grandeur même en est une suffisante. »

La prédiction de Démarate fut accomplie. Ce prince, qui bravait et les dieux et les hommes, qui surmontait les obstacles, fut arrêté par trois cents Spartiates[2] : ses débris répandus dans la Grèce entière lui apprirent la

1. Allusion aux deux ponts jetés sur l'Hellespont et au percement du mont Athos.

2. Commandés par Léonidas.

différence entre une foule et une armée. Plus confus que touché de sa perte, il remercia Démarate d'avoir seul osé lui dire la vérité, et lui permit de demander ce qu'il voudrait. Il demanda la permission d'entrer à Sardes, capitale de l'Asie, monté sur un char, ayant la tiare droite sur la tête; c'était la prérogative des rois[1].

IL FAUT CONTINUER A OBLIGER LES INGRATS : EXEMPLE DONNÉ PAR LES DIEUX

(Liv. VII, chap. XXXI-XXXII).

Il est bien plus sage de conserver toujours avec l'ingrat l'apparence de l'amitié, ou même l'amitié, s'il revient à la vertu. La persévérance dans la bonté triomphe des méchants. Où est l'homme assez insensible, assez ennemi de toute vertu, pour ne pas chérir à la longue une bienfaisance qui résiste même à l'outrage? L'impunité de l'ingratitude devient une obligation de plus. Mais ne perdez point de vue le modèle que vous devez suivre. — On n'a pas reconnu mes services; que ferai-je? — Ce que font les dieux, auteurs de tous les biens, qui commencent par nous accorder des bienfaits à notre insu, et qui continuent, malgré notre ingratitude : quelques hommes les taxent de négligence, d'autres d'injustice; un autre les bannit hors de ses mondes, leur interdit la lumière du jour, les

1. Les généraux devaient la mettre un peu de côté sur leur tête. Peut-être Racine s'est-il souvenu de ce passage quand il fait dire à Aman dans *Esther* (acte II, scène V) :

> Vous voulez d'un sujet reconnaître le zèle :
> L'honneur seul peut flatter un esprit généreux :
> Je voudrais donc, seigneur, que ce mortel heureux,
> De la pourpre aujourd'hui paré comme vous-même,
> Et portant sur le front le sacré diadème,
> Sur un de vos coursiers pompeusement orné,
> aux yeux de vos sujets dans Suse fût mené.. .

condamne à l'inertie et au désœuvrement[1] : le soleil qui partage le temps en heures de repos et de travail, qui nous sauve de la confusion d'une nuit éternelle, qui règle l'année par son cours, qui conserve les corps, qui fait germer les semences et mûrir les fruits, quelques philosophes le regardent comme un rocher[2], comme un amas fortuit de flammes[3], comme tout autre chose qu'un dieu. Néanmoins, semblables à des pères tendres qui sourient en voyant la colère de leurs enfants, les dieux ne cessent d'entasser leurs bienfaits sur ceux mêmes qui en méconnaissent les auteurs; ils répartissent également leurs dons sur les peuples et les nations : doués de la seule puissance de faire du bien, ils versent à propos les pluies sur la terre, ils agitent la mer par le souffle des vents, ils indiquent le temps par le cours des astres, ils adoucissent la rigueur des hivers et des étés par les haleines des zéphyrs, ils contemplent d'un œil serein et propice les égarements des mortels infortunés. Imitons-les : faisons du bien, quoique nous en ayons souvent fait en vain : obligeons d'autres hommes, obligeons ceux mêmes qui ont étouffé nos bienfaits[4]. L'écroulement d'une maison n'empêche pas d'en bâtir une autre : quand la flamme a consumé nos demeures, nous jetons de nouvelles fondations sur le terrain encore échauffé : des villes plusieurs fois englouties sont rebâties sur le même emplacement. Tant l'homme a de peine à perdre toute espérance! Une inertie générale régnerait sur la terre et les eaux, si les mauvais succès n'étaient suivis de nouvelles tentatives.

1. Voy. p. 104.
2. Théorie du philosophe grec Anaxagore.
3. Théorie de plusieurs philosophes grecs, entre autres Xénophane et Épicure.
4. En perdant le peu que nous leur avons donné.

Il est ingrat. — Eh bien ! ce n'est pas à moi à qui il fait tort, c'est à lui-même. J'ai joui de mon bienfait en le faisant ; son ingratitude, au lieu de me décourager, sera un nouvel aiguillon pour moi : je veux regagner sur d'autres bienfaits ce que j'ai perdu sur celui-ci ; je lui en ferai sentir de nouveaux à lui-même : semblable à un bon laboureur, à force de soin, et de culture, je surmonterai la stérilité du terrain.... La grandeur d'âme ne consiste pas à donner et à perdre, mais à perdre et à donner.

IX

DE LA CONSTANCE DU SAGE

Dans ce traité, Sénèque veut établir que le sage est à l'abri de toutes les offenses, qu'elles se manifestent par des voies de fait et des dommages matériels ou des affronts et des paroles injurieuses. Car la sagesse, et surtout la sagesse stoïcienne, implique une insensibilité absolue. Le vrai philosophe est entièrement détaché des choses extérieures ; il met toute sa félicité dans la vertu et la vertu ne dépend que de la volonté. Il reste donc parfaitement heureux, quoi qu'il arrive. Pour être atteint par les calamités ou par les outrages, il faut les sentir, or le sage ne les *sent pas* : même les coups et les blessures ne font souffrir que son corps, sans troubler la sérénité de son âme. Il suit de là que les offenses dirigées contre le sage ne nuisent qu'à ceux qui les commettent : elles sont, d'ailleurs, punies tôt ou tard, ainsi que le prouvent divers exemples rapportés par Sénèque.

L'ouvrage est adressé, comme le traité *de la Tranquillité de l'âme*, à Annæus Sérénus[1] ; il fut probablement composé vers la même époque que le traité *des Bienfaits*.

1. Voy. p. 41.

EXEMPLE D'INSENSIBILITÉ DONNÉ PAR LE PHILOSOPHE STILPON (Chap. v-vi).

Démétrius, surnommé Poliorcète[1], ayant pris la ville de Mégare, demanda au philosophe Stilpon s'il n'avait rien perdu. « Rien du tout, répondit-il, je porte tous mes biens avec moi. » Cependant son patrimoine avait été pillé, l'ennemi avait enlevé ses filles, sa patrie était tombée au pouvoir d'un nouveau maître, et il se voyait interrogé par un roi entouré d'une armée victorieuse. Mais le philosophe lui ravit son triomphe; malgré la prise de sa ville, il lui montra qu'il ne se tenait point pour vaincu, et qu'il n'avait même souffert aucun dommage; il possédait en effet les vrais biens sur lesquels on ne peut mettre la main : quant à ceux qui avaient été dissipés et pillés, il ne les regardait pas comme siens, mais comme étrangers à lui, et soumis aux caprices de la fortune; c'est pourquoi il ne s'y était point attaché, comme s'ils lui eussent appartenu; il sentait que la possession des choses extérieures est incertaine et sujette à nous échapper. Un voleur, un calomniateur, un voisin puissant, ou quelques-uns de ces riches qui exercent l'empire que donne une vieillesse sans enfants sur ceux dont la cupidité dévore déjà leur héritage, auraient-ils donc pu faire injure à un homme, à qui la guerre et un ennemi habile dans l'art de prendre et de détruire des villes, n'avaient pu rien ôter? Au milieu des épées étincelantes de toutes parts, au milieu du tumulte des soldats occupés du pillage, au milieu de la flamme et du sang, et du désastre d'une ville saccagée, au milieu du fracas causé

1. Fils d'Antigone, un des successeurs d'Alexandre. *Poliorcète*, mot grec signifiant « preneur de villes ».

par la chute des temples qui s'écroulaient sur leurs dieux, un seul homme jouissait de la paix.

Soyez donc persuadé, Sérénus, que cet homme si parfait, qui s'est rempli des vertus divines et humaines, n'a rien à perdre, ses biens sont entourés de remparts indestructibles. Ne leur comparez ni les murs de Babylone, dans lesquels Alexandre a pénétré, ni les remparts de Carthage ou de Numance, dont un même bras[1] s'est rendu maître; ni le Capitole et sa citadelle, sur laquelle on voit encore des traces des ennemis. Les défenses qui mettent le sage à couvert ne sont point exposées à la flamme ou aux incursions; elles n'offrent aucun passage, elles sont inattaquables, elles s'élèvent jusqu'aux dieux.

POURQUOI LE SAGE PEUT DÉDAIGNER TOUS LES AFFRONTS (Chap. XIII).

Voit-on un médecin se mettre en colère contre un frénétique? s'offense-t-il des propos que lui tient un malade, à qui, dans l'ardeur de la fièvre, il interdit l'usage de l'eau froide? Le sage est, pour tous les hommes, dans la même disposition que le médecin pour ses malades; lorsqu'ils ont besoin de remèdes, il ne dédaigne pas d'examiner les plaies les plus dégoûtantes, les déjections, les différentes sécrétions : il ne craint pas d'essuyer leurs transports furieux. Le sage sait que tous ces graves personnages, qui marchent couverts de pourpre, et dont le visage annonce la santé, sont malsains : il les regarde comme des malades intempérants; conséquemment il ne s'irrite pas, lorsque dans leurs accès ils osent maltraiter celui qui veut les guérir : la même droiture de sens, qui

1. Scipion Émilien, *le second Africain.*

lui inspire le mépris de leurs dignités, le rend indifférent et insensible à tout ce qu'ils font de malhonnête. Comme il ne serait pas flatté des honneurs que lui rendrait un mendiant, il ne regardera pas comme un affront, si un homme de la lie du peuple refusait de lui rendre le salut. Il ne s'enorgueillira pas de l'estime des riches, parce qu'il sait qu'ils ne diffèrent des pauvres, qu'en ce qu'ils sont plus à plaindre qu'eux. Peu de chose suffit aux uns, tandis que les désirs et les besoins des riches sont sans bornes. Le sage ne sera pas touché si le roi des Mèdes, si Attale, roi d'Asie, passent fièrement auprès de lui, sans s'apercevoir de son salut : il sait que la condition de ces rois n'est pas plus digne d'envie que celle de ceux qui, dans une maison remplie d'un grand nombre d'esclaves, sont chargés du soin de contenir les malades et les insensés. Est-ce que je me chagrinerais, si l'un de ces marchands qui trafiquent auprès du temple de Castor[1], qui vendent et achètent de méchants valets, dont les boutiques sont remplies d'une troupe d'esclaves pervers, ne me saluait pas par mon nom? Non, sans doute : que peut avoir de bon celui qui n'a rien que de mauvais sous ses ordres? Ainsi le sage ne fait pas plus d'attention à la politesse ou à l'impolitesse d'un tel homme, qu'à celle d'un roi. Vous avez, lui dira-t-il, à vos ordres les Parthes, les Mèdes, les Bactriens, mais vous êtes forcé de les contenir par la crainte; ils ne vous laissent pas le loisir de détendre votre arc[2]; ce sont des âmes vénales, qui cherchent à changer de maître.

Le sage ne sera donc ému des insultes de personne; quoique les hommes diffèrent, ils deviennent égaux à ses yeux par l'égalité de leur folie. S'il s'était rabaissé au point d'être sensible à une injure ou à un

1. Sur le Forum.
2. Car le roi est toujours obligé de se tenir sur la défensive.

affront, il ne serait jamais en sûreté. Or, la sécurité est un bien propre au sage : pour se venger d'un outrage, il ne consentira pas à faire honneur à celui dont il l'a reçu : en effet, il faut nécessairement que l'on fasse cas de l'estime de celui dont le mépris chagrine.

X

DU LOISIR DU SAGE

Sous ce titre, il nous est parvenu un fragment assez étendu. Est-ce un traité distinct ou le complément de quelque autre ouvrage de Sénèque? Sans entrer dans les discussions qui se sont engagées à ce propos, contentons-nous de remarquer que les idées développées par Sénèque sont fort analogues à celles du traité *de la Brièveté de la vie*. L'auteur s'attache, en effet, à montrer les avantages de la vie contemplative. D'après lui, les hommes qui se livrent aux méditations philosophiques rendent au moins autant de services que ceux qui s'occupent des affaires publiques.

LES DEUX RÉPUBLIQUES

(Chap. xxxi).

Représentons-nous que nous sommes citoyens de deux États : l'un immense, et qui mérite vraiment le nom de république[1], qui renferme les dieux et les hommes, et ne connaît point d'autres bornes que celles qui sont prescrites à la carrière du soleil : et l'autre, auquel nous a

1. En latin république signifie la chose publique, c'est-à-dire commune à tous.

attachés le hasard de la naissance ; ce sera la république d'Athènes, ou celle de Carthage, ou quelque autre État qui comprenne, non pas le genre humain, mais une société particulière. Il y a des hommes qui servent en même temps ces deux républiques, la grande et la petite : d'autres ne servent que la petite, et quelques-uns se bornent à la grande. On peut servir cette grande république dans la retraite ; peut-être même n'est-ce que dans la retraite qu'on peut la bien servir.

LES PHILOSOPHES RENDENT PLUS DE SERVICES QUE LES HOMMES CHARGÉS D'UN EMPLOI PUBLIC

(Chap. XXXII).

J'ose affirmer que Zénon et Chrysippe[1] ont plus fait que s'ils eussent conduit des armées, occupé des emplois, promulgué des lois : car ils en ont promulgué, non pour un État particulier, mais pour tout le genre humain. Regardez-vous comme indigne de l'homme de bien un loisir consacré à former les siècles à venir, à haranguer non pas un petit nombre de citoyens, mais les hommes de toutes les nations présentes et futures?

Enfin je vous demande si Cléanthe, Chrysippe et Zénon ont vécu conformément à leurs préceptes. Vous répondrez, sans doute, que leur conduite était réglée par leur doctrine : cependant aucun d'eux n'a pris part aux affaires. Ils n'avaient, direz-vous, ni la fortune, ni la considération requise pour occuper les grandes places : cependant ils n'ont pas mené une vie oisive ; ils ont trouvé le moyen de rendre leur loisir plus utile aux hommes que les mouvements et la sueur des autres.

1. Premiers maîtres de la doctrine stoïcienne : Zénon fut le fondateur de la secte.

Ainsi ils ont beaucoup fait, quoiqu'ils n'aient pas joué de rôle dans les affaires publiques.

XI

DE LA PROVIDENCE

OU

POURQUOI LES GENS DE BIEN SONT-ILS SUJETS A L'INFORTUNE S'IL EXISTE UNE PROVIDENCE ?

Le sous-titre limite très nettement le sujet traité par Sénèque dans cet opuscule. Ce n'est pas une étude complète et approfondie de la question philosophique de la Providence, mais l'examen de ce point spécial : s'il existe une Providence, comment expliquer les souffrances des hommes vertueux? L'idée de justice n'exige-t-elle pas que les plus honnêtes soient les plus heureux?

Cette difficulté, qui a vivement préoccupé les penseurs de tous les temps, Sénèque la résout suivant les principes de la doctrine stoïcienne. La douleur n'est pas un mal véritable, mais une épreuve, sans laquelle les natures d'élite ne révéleraient pas leur supériorité. C'est dans la lutte contre toutes les infortunes qu'éclate la beauté morale de l'âme. Or le bonheur consiste uniquement dans le sentiment de la perfection intérieure ; donc l'honnête homme ne peut pas ne pas être heureux, et il l'est d'autant plus qu'il a à soutenir de plus rudes assauts. Il reste, d'ailleurs, toujours maître de sa destinée, puisqu'il a toujours la faculté de se tuer. L'ouvrage se termine par une éloquente prosopopée où Dieu lui-même explique qu'on ne doit accuser ni sa justice ni sa bonté, car en rendant possible la vertu, il donne au sage le seul vrai bien, et en rendant facile le suicide, il lui donne la vraie liberté.

Le traité *de la Providence* est adressé à Lucilius Junior, gouverneur de Sicile, le même que Sénèque a immortalisé par ses *Lettres à Lucilius*.

COMMENT L'HOMME DE BIEN LUTTE CONTRE LE MALHEUR ; EXEMPLE DE CATON (Chap. II).

Pourquoi, dira-t-on, tant de maux arrivent-ils aux gens de bien? Je réponds qu'il n'y a pas de maux pour les gens de bien ; les contraires ne peuvent s'allier. Tous ces fleuves, toutes ces pluies qui tombent d'en haut, toutes ces eaux minérales qui se rendent à la mer n'en dénaturent pas la saveur, ne peuvent même l'altérer : ainsi le choc de l'adversité n'ébranle pas l'homme courageux; il reste ferme, il donne aux événements la teinte de son âme; plus puissant que tous les objets extérieurs, il n'y est pas insensible, mais il en triomphe : d'ailleurs le calme et la tranquillité dont il jouit lui permettent de s'affermir contre leurs coups, l'adversité n'est pour lui qu'un exercice. Quel est l'homme, ami de la vertu, qui ne désire un travail honnête, qui ne vole à ses devoirs, même à travers les périls, et pour qui l'oisiveté ne soit un vrai supplice? Nous voyons les athlètes, pour entretenir leurs forces, combattre les adversaires les plus robustes, demander à ceux avec lesquels ils se préparent à la lutte d'employer contre eux toute leur vigueur; ils se laissent frapper, meurtrir, et s'ils ne trouvent personne qui les égale, ils tiennent tête à plusieurs à la fois. Le courage se flétrit, quand il manque d'adversaire; sa grandeur, sa force, son énergie ne se montrent que dans l'épreuve de la douleur.

Telle est la conduite de l'homme de bien : il ne craint pas le malheur et la peine; il ne murmure pas contre le destin, mais il prend son parti sur les événements, et les tourne à son profit : ce n'est pas le mal, mais la manière de le supporter, qui l'occupe. Voyez quelle différence entre l'amour des pères et des mères pour leurs enfants.

Les premiers les arrachent impitoyablement au sommeil pour les appliquer de bon matin à l'étude; ils ne les laissent pas même oisifs les jours fériés, ils aiment à les voir en sueur, et quelquefois en larmes. La mère, au contraire, les réchauffe dans son sein; elle veut qu'ils se reposent à l'ombre, qu'ils ne pleurent jamais, qu'on ne les chagrine pas, qu'on écarte d'eux la fatigue. Dieu a pour l'homme de bien les sentiments d'un père, une affection mâle et vigoureuse. Qu'il s'exerce, dit-il, à la douleur et aux pertes; c'est ainsi qu'il acquerra la véritable force. Les animaux qu'on engraisse dans l'oisiveté languissent et succombent non seulement à la fatigue, mais au mouvement même et à leur propre poids. Un bonheur soutenu ne résiste à aucune attaque : mais l'habitude de lutter avec le malheur rend l'homme insensible et invulnérable; s'il est renversé, il combat à genoux.

Vous êtes surpris que Dieu, qui aime les gens de bien, qui veut les élever au faîte de la perfection, leur laisse ici-bas la fortune pour s'exercer? et moi je ne suis pas étonné qu'il lui prenne parfois l'envie de contempler les grands hommes aux prises avec l'adversité. C'est quelquefois un plaisir pour nous de voir un jeune homme intrépide attendre la lance en arrêt une bête féroce, et soutenir sans effroi l'irruption d'un lion; le plaisir est d'autant plus grand, que le combattant est d'un rang[1] plus illustre.

Mais ces épreuves puériles, incapables de fixer les regards de la divinité, sont propres tout au plus à amuser la frivolité humaine. Voulez-vous un spectacle qui mérite les regards de Dieu, quelque occupé qu'il soit à régir l'univers? Voici deux athlètes dignes de Dieu même : un homme de courage aux prises avec la mauvaise fortune,

1. Les affranchis, les hommes libres, les chevaliers et même les jeunes gens des plus nobles familles descendaient quelquefois dans l'arène.

surtout quand il est l'agresseur. Non, je ne vois rien de plus beau ici-bas, rien de plus fait pour attirer l'attention de Jupiter, que Caton, après plusieurs défaites de son parti, debout au milieu des ruines de la république. « Que l'empire, dit-il, soit soumis à un seul homme; que la terre soit gardée par des légions, et la mer par des flottes; que le soldat de César assiège nos portes, Caton sait par où sortir : mon bras suffit pour m'ouvrir la route de la liberté[1]. Ce fer, que n'a point encore souillé le sang romain, va se signaler enfin par un exploit glorieux; s'il n'a pu rendre à Rome sa liberté, il saura la rendre à Caton. Exécute, ô mon âme! un projet depuis longtemps médité : dérobe-toi à l'instabilité des événements. Déjà Pétréius et Juba se sont donné réciproquement la mort[2]; ils sont étendus sur la poussière percés de leurs coups mutuels : rare et noble accord de leur destinée! mais qui serait encore au-dessous du grand caractère de Caton. Il lui serait aussi honteux de demander à quelqu'un la mort, que la vie. »

Je n'en doute nullement, les dieux furent pénétrés de la joie la plus pure, lorsque ce grand homme, cet enthousiaste sublime de la liberté, veillait à la sûreté des siens, disposait tout pour leur fuite; lorsqu'il se livrait à l'étude, la nuit même qui précéda sa mort; lorsqu'il plongeait le fer dans sa poitrine sacrée; lorsqu'il s'arrachait ses propres entrailles, et tirait avec ses mains son âme vénérable que

1. Par le suicide.

2. Juba, roi de Numidie, embrassa le parti de Pompée contre César. — Pétréius, général romain, partisan de Pompée. Tous deux se tuèrent après la défaite. Le récit de leur mort varie suivant les historiens. Les uns racontent qu'ils se frappèrent réciproquement, après un banquet; c'est la version adoptée par Sénèque; d'autres soutiennent que Juba perça Pétréius de son épée et qu'ensuite il se fit donner le coup fatal par un de ses esclaves; enfin certains prétendent que ce double suicide fut postérieur à celui de Caton.

le fer eût souillée. Voilà, sans doute, pourquoi le coup fut insuffisant et mal assuré : ce n'était pas assez pour les dieux de n'avoir vu qu'une fois Caton; ils redemandèrent son courage[1] pour en faire un nouvel essai, et afin qu'il se fît voir encore dans une épreuve plus difficile. En effet, il faut moins de courage pour aller à la mort, que pour y retourner. Quel ne dut pas être le contentement des dieux, en voyant leur élève s'échapper vers eux, par une si belle route? C'est une véritable apothéose, qu'une mort admirée par ceux mêmes qu'elle épouvante[2].

L'ADVERSITÉ EST UNE FAVEUR POUR LA VERTU

(Chap. IV-V).

Les dieux ne laissent tomber la prospérité que sur les âmes communes et viles. L'avantage de vaincre les calamités et les terreurs des mortels est réservé pour le grand

1. Comme on redemande au théâtre un morceau particulièrement applaudi.

2. Voici comment Plutarque raconte cette mort : « Quand il se retira dans sa chambre, il embrassa son fils et chacun de ses amis en particulier. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme (le *Phédon*) et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet et n'y voyant pas son épée suspendue (car son fils l'avait fait enlever pendant le souper), il appela un de ses esclaves et lui demanda qui lui avait ôté son épée. Il appela ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix très haut il la leur demanda; il donna même un si furieux coup de poing sur le visage de l'un d'eux que sa main en fut tout ensanglantée, et il s'écria avec beaucoup d'emportement que son fils et ses esclaves voulaient le livrer sans armes entre les mains de son ennemi (César).... On lui envoya son épée par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, examina si elle était en bon état et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé : « Je suis main- « tenant mon maître », dit-il, et, ayant mis l'arme auprès de lui, il reprit le livre de Platon qu'il relut, dit-on, deux fois tout entier. Après cette lecture il s'endormit d'un sommeil profond. Vers minuit,

homme. Jouir d'un bonheur continuel, couler ses jours sans aucun revers, c'est ne pas connaître la seconde moitié de la nature. Vous êtes un grand homme; mais comment le saurai-je, si la fortune ne vous a pas mis à portée de montrer votre vertu? Vous êtes descendu dans la carrière olympique; mais vous étiez seul : vous avez remporté la couronne, mais non pas la victoire. Je ne vous félicite pas de votre courage, mais de l'honneur qu'on vous a décerné, comme si vous aviez obtenu le consulat ou la préture.

On peut en dire autant de l'homme de bien, lorsque l'adversité ne lui a point procuré les seules occasions où le courage de l'âme puisse se déployer : je vous trouve malheureux de ne l'avoir jamais été : vous avez passé votre vie sans adversaire : on ne saura pas ce que vous auriez pu faire; vous ne le saurez pas vous-même : l'on a besoin d'expérience pour se connaître soi-même; l'on n'est instruit de ses forces qu'en les mettant à l'épreuve. Aussi l'on a

il appela deux de ses affranchis, Cléanthe, son médecin, et Butas, celui qu'il employait le plus dans les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port, pour s'assurer si tout le monde était embarqué et pour venir lui en dire des nouvelles. Il présenta ensuite au médecin sa main qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, et lui dit d'y mettre un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après Butas revint et lui rapporta que tous ceux qu'il avait renvoyés avaient mis à la voile.... Dès que Butas fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine; mais l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite; en luttant contre la mort, il tomba de son lit et renversa une table. Au bruit qu'elle fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra dans sa chambre avec ses amis. Ils le virent tout baigné de sang; la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps; il vivait encore et les regardait fixement. Son médecin arriva, qui essaya de coudre la plaie. Caton, revenu de son évanouissement, commençait à reprendre ses sens, lorsque, repoussant le médecin, il arracha l'appareil qu'on lui avait mis sur les entrailles et rouvrit la plaie; il expira sur-le-champ. » (*Vies des Romains illustres*, éd. Lemercier. Collection Lantoine, p. 163-164.)

vu des hommes s'offrir d'eux-mêmes à l'adversité, qui semblait les oublier; ils ont par là fourni à leur vertu le moyen de sortir de l'obscurité. Le grand homme soupire après les traverses, comme le soldat courageux après la guerre. Sous l'empire de C. César, j'ai entendu un mirmillon[1] se plaindre de la rareté des jeux. « Que de beaux jours perdus! » s'écriait-il avec douleur.

Le courage est avide de périls; il songe à son but et nullement aux dangers de la route, d'autant plus que ces dangers mêmes font partie de sa gloire. Les guerriers s'honorent de leurs blessures; ils regardent avec joie leur sang couler, à la suite d'une bataille : on admire surtout les blessés, quoique les autres aient aussi bien fait leur devoir.

Je le répète donc, c'est pour l'intérêt de ceux qu'il veut élever à la vertu, que Dieu leur envoie des occasions de montrer du courage et de la fermeté; ce qui ne peut se faire sans quelque adversité. Le bon pilote se révèle dans la tempête, et le soldat sur le champ de bataille. Comment puis-je connaître votre courage contre la pauvreté, si vous nagez dans l'abondance? votre confiance contre l'ignominie, l'infamie, la haine du peuple, si vous vieillissez au milieu des applaudissements, si vous jouissez de la faveur la mieux établie, de l'estime générale de vos concitoyens? comment juger de quelle âme vous supporteriez la perte de vos enfants si vous les avez tous vivants, sous vos yeux? Je vous ai entendu donner des consolations à d'autres, mais j'aurais voulu vous voir vous consoler vous-même, vous interdire la douleur. Ne redoutez donc pas ces aiguillions dont les dieux se servent pour

1. Sorte de gladiateur, ainsi nommé du poisson qui surmontait son casque. Le mirmillon combattait toujours le rétiaire, qui portait un filet dont il cherchait à envelopper son adversaire pour l'égorger ensuite avec un trident.

réveiller votre courage : l'adversité est l'épreuve de la vertu.

Les véritables malheureux sont ceux qu'un bonheur excessif tient engourdis; ils ressemblent aux navigateurs que le calme arrête au milieu d'une mer immobile : le moindre accident est tout nouveau pour eux; l'adversité leur est plus sensible, parce qu'ils n'en ont pas l'expérience, de même que le joug est plus insupportable aux animaux sauvages. Un nouveau soldat pâlit à l'idée d'une blessure : un vétéran voit avec intrépidité son sang couler, parce qu'il sait que souvent il n'a vaincu qu'à ce prix.

Ainsi Dieu se plaît à endurcir et exercer ceux qui lui sont agréables[1] : ceux au contraire qu'il semble traiter avec plus de douceur et de ménagement sont faits pour plier sous les maux qui leur sont destinés. En effet, ne croyez pas qu'il y ait personne d'exempt; cet homme si longtemps heureux aura son tour; il vous paraissait oublié, et son malheur n'était que différé.

Vous me demandez pourquoi Dieu envoie aux gens de bien des maladies, et d'autres accidents : et moi je vous demande pourquoi dans les camps, ce sont toujours les plus braves soldats qu'on charge des commissions les plus dangereuses? Faut-il pendant la nuit dresser une embuscade à l'ennemi, reconnaître les chemins, surprendre un poste? ce sont des troupes d'élite qu'on en charge : cependant aucun d'eux ne se plaint d'avoir été mal traité de son général; au contraire, il s'applaudit de la bonne idée qu'il a eue de lui.

1. Comp. Corneille. *Horace*, acte II, sc. III :

> Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
> Offre à notre constance une illustre matière :
> Il épuise sa force à former un malheur,
> Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
> Et, comme il voit en nous des âmes peu communes,
> Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Ainsi les hommes, à qui la Providence ordonne de souffrir des maux insupportables aux timides et aux lâches, doivent dire : Dieu nous estime assez, pour éprouver sur nous jusqu'où peut aller la constance humaine....

Ajoutez que l'intérêt général exige que les gens de bien soient, pour ainsi dire, toujours sous les armes et en action. Le but de Dieu, comme celui du sage, est de montrer que les objets des désirs et des craintes du vulgaire ne sont ni de vrais biens ni de vrais maux. Or, il paraîtrait que ce sont des biens, si les hommes vertueux en jouissaient seuls; et des maux, s'ils n'étaient envoyés qu'aux méchants. La cécité serait un état affreux, s'il n'y avait que ceux qui méritent qu'on leur arrache les yeux, qui perdissent la vue : qu'Appius[1] et Métellus[2] soient donc privés de la vue. Les richesses ne sont pas un bien : ainsi, que le débauché Ellius en possède, afin que les hommes voient l'argent non seulement dans les temples, mais aussi dans les demeures les plus malfamées. Dieu n'a pas de meilleur moyen pour décrier les objets de nos vœux, que de les écarter des gens de bien, pour les faire parvenir aux méchants.

Mais, direz-vous, il est injuste que les bons soient affaiblis par la douleur, percés de traits, chargés de chaînes; tandis que les vicieux marchent libres, et comblés des faveurs de la fortune. — C'est donc une injustice, que les plus braves guerriers prennent les armes, veillent à la garde du camp, se tiennent debout devant les retranchements, sans attendre même que leurs blessures soient

1. Censeur à l'époque de Pyrrhus; devint aveugle dans sa vieillesse.

2. Pontife, deux fois consul, dictateur; reçut, pendant la première guerre punique, les honneurs du triomphe; devint aveugle en voulant sauver le Palladium (statue en bois de Pallas, à laquelle on croyait que la fortune de Rome était attachée) de l'incendie qui consumait le temple de Vesta.

cicatrisées ; tandis que de lâches efféminés jouissent dans la ville de la plus profonde sécurité?

Ce sont les gens de bien qui travaillent. Le Sénat se tient quelquefois assemblé des journées entières ; pendant ce temps-là les plus vils citoyens perdent leur temps à la promenade, au cabaret ou dans les cercles d'oisifs. La même chose arrive dans la grande république du monde : les gens de bien sont occupés, se sacrifient, sont sacrifiés, et même sans murmure de leur part ; ils ne se laissent point tirailler par la fortune, ils la suivent, ils l'accompagnent, ils l'auraient même devancée, s'ils avaient connu ses intentions.

Je me rappelle encore un mot hardi du célèbre Démétrius[1]. « Dieux immortels! disait-il, je n'ai qu'un sujet de plainte contre vous, c'est de ne m'avoir pas fait connaître plus tôt votre volonté : j'aurais eu le mérite de prévenir vos ordres ; je n'ai que celui d'y obéir. Voulez-vous mes enfants? c'est pour vous que je les ai élevés. Voulez-vous quelque partie de mon corps? choisissez : je ne m'engage pas à beaucoup, dans un moment il me faudra quitter le tout. Voulez-vous ma vie? je ne balance pas à vous rendre ce que vous m'avez donné ; mais j'aurais mieux aimé vous l'offrir. Pourquoi m'enlever ce que vous pouviez demander : cependant vous ne m'enlevez rien ; on ne ravit qu'à celui qui résiste. Mais contre moi, vous n'exercez ni contrainte ni violence : je n'obéis point à Dieu, je suis de son avis ; d'autant plus que je sais que tous les événements sont certains, que leur cours est réglé par une loi immuable. Les destins nous conduisent, et la durée de notre carrière est fixée dès la première heure de notre naissance. Un enchaînement éternel de causes, un long ordre d'événements détermine les affaires publiques et particulières[2]. »

1. Philosophe cynique ; un des maîtres de Sénèque.

2. Les Cyniques et les Stoïciens étaient fatalistes. Ils soutenaient que tout est réglé par la raison universelle et divine, suivant un

Il faut donc souffrir avec courage tout ce qui arrive, parce que ce ne sont pas, comme nous le croyons, des accidents, mais des événements. Les sujets de vos plaisirs et de vos peines sont fixés depuis longtemps; et, malgré la variété des détails de la vie, il y a une unité parfaite dans l'ensemble. Nous ne recevons que des biens périssables comme nous; pourquoi nous plaindre et nous indigner? c'est pour cela que nous sommes faits. Que la nature use à son gré de la matière qui lui appartient; mais nous, toujours tranquilles et résignés, songeons que rien de ce que nous perdons n'est à nous. Quel est donc le devoir de l'homme de bien? de s'abandonner au destin. C'est une grande consolation que d'être emporté avec l'univers. Quelle que soit la loi qui nous force à vivre et à mourir ainsi, c'est une nécessité qui lie les dieux mêmes : le même torrent emporte et les dieux et les hommes. Le fondateur et le moteur de l'univers, qui a tracé les arrêts du destin, y est soumis : il n'a ordonné qu'une fois, il obéit toujours.

SÉNÈQUE SUPPOSE QUE DIEU PREND LA PAROLE ET EXPLIQUE LA DISTRIBUTION DES BIENS ET DES MAUX SUR LA TERRE (Chap. VI).

On demandera toujours pourquoi Dieu souffre qu'il arrive des maux aux gens de bien? Il ne le souffre pas. Il a éloigné d'eux tous les maux, en écartant d'eux les crimes et les forfaits; les mauvaises pensées, les projets ambitieux, la débauche aveugle, la cupidité avide du bien d'autrui. Les hommes vertueux sont sous la garde et la

enchaînement indissoluble de causes et d'effets. En quoi consiste dès lors la liberté du sage? En ce qu'il accepte, de son plein gré, tout ce qui arrive : point de révolte, donc point de contrainte. La liberté, ainsi définie, n'est que « la conscience de la nécessité ».

protection de Dieu; exigez-vous donc qu'il garde jusqu'à leur bagage? ils le tiennent quitte de ce soin par leur mépris pour les objets extérieurs.

Démocrite se dépouilla de ses richesses, qu'il regardait comme un fardeau pour une âme vertueuse. Et vous êtes surpris que Dieu mette les gens de bien dans un état où ils se mettent quelquefois eux-mêmes! Ils perdent leurs enfants; mais quelquefois ils les font mourir eux-mêmes[1]. On les envoie en exil; mais quelquefois ils quittent volontairement leur patrie, pour ne la plus revoir. On les met à mort; mais ils attentent quelquefois à leur propre vie. Pourquoi souffrent-ils? c'est pour apprendre aux autres à souffrir. Ils sont nés pour servir de modèle. Figurez-vous que Dieu leur dit : « Qu'avez-vous à vous plaindre de moi, vous qui avez embrassé la vertu? J'ai environné les autres de biens illusoires; je leur ai donné des âmes frivoles; je les ai joués par un songe, long et trompeur; je les ai ornés d'or, d'argent et d'ivoire : mais intérieurement ils sont dépourvus de biens. Ces hommes que vous regardez comme heureux, si vous les voyez par l'endroit qu'ils cachent, et non par celui qu'ils montrent, vous paraîtront malheureux. Souillés, difformes, ils ne sont décorés qu'au dehors, comme les murs de leurs palais. Ce n'est point un bonheur pur et massif; ce n'est qu'une couche, qu'un enduit fort mince. Tant qu'ils restent debout, qu'ils peuvent se montrer sous leur face la plus favorable, ils brillent, ils en imposent : mais, au premier accident qui les découvre et les démasque, on aperçoit toute la difformité que cachait cet éclat emprunté. Les biens que je vous ai donnés sont permanents et durables; plus vous les regarderez sous toutes leurs faces, plus vous y découvrirez de grandeur et d'excellence. Je vous ai accordé de

1. Allusion à Brutus, qui fit mourir ses deux fils pour avoir conspiré en faveur des Tarquins.

braver les objets de la crainte des mortels, de dédaigner ceux de leurs désirs. Vous ne brillez point au dehors : tous vos avantages sont au dedans. J'ai placé tous vos biens en vous-mêmes ; et votre bonheur consiste à n'en avoir pas besoin. « — Mais il survient des circonstances affligeantes, affreuses, dures à supporter ! » — Je ne pouvais vous y soustraire, je vous ai armés contre elles. Souffrez donc courageusement : c'est en cela que vous pouvez l'emporter sur Dieu même. Il est à l'abri des maux ; vous lui êtes supérieurs. Méprisez la pauvreté ; on ne vit jamais aussi pauvre qu'on l'était en naissant. Méprisez la douleur ; elle cessera, ou vous cesserez. Méprisez la fortune ; je ne lui ai pas donné de trait qui aille jusqu'à l'âme. Méprisez la mort ; elle n'est qu'un terme ou un passage. J'ai surtout pourvu à ce qu'on ne vous retînt pas malgré vous dans la vie : le chemin est ouvert. Si vous êtes las de combattre, vous pouvez fuir. Voilà pourquoi de tous les besoins auxquels je vous ai soumis, le plus facile à satisfaire, c'est celui de la mort. Votre vie est sur une pente, c'est pour la retenir qu'il faut des efforts. Considérez combien est courte et unie la voie qui mène à la liberté. Je n'ai point mis autant d'obstacle à votre sortie, qu'à votre entrée dans le monde. La fortune vous aurait tenus assujettis, si l'homme était aussi longtemps à mourir qu'à naître. Tous les temps, tous les lieux peuvent vous apprendre combien il est facile de rompre avec la nature, et de lui rejeter ses présents. Au pied même des autels, au milieu de ces sacrifices solennels qu'on offre pour la prolongation de ses jours, apprenez à mourir. Les taureaux les plus gras succombent sous une légère blessure : le moindre effort de la main terrasse les animaux les plus vigoureux : le fer le plus mince peut rompre les liens des vertèbres ; et quand l'articulation, qui joint le cou à la tête, est une fois coupée, la masse entière tombe. La vie n'est pas

profondément enracinée dans l'homme; il n'est pas même besoin du fer pour l'en tirer; il ne faut pas une blessure qui pénètre jusqu'aux entrailles : la mort est à votre portée. Je n'ai point marqué d'endroits particuliers pour ces sortes de coups, ils sont tous mortels. Ce qu'on appelle mourir, cet instant où l'âme se sépare du corps, est trop court pour que la durée en soit sensible; soit qu'un cordon vous étrangle, soit que l'eau vous ôte la respiration, soit que la dureté du sol fracasse votre tête en tombant d'une hauteur considérable, soit que des charbons ardents avalés vous étouffent[1]; sous quelque forme que la mort se présente, elle sera prompte. Ne rougissez-vous pas de craindre si longtemps ce qui dure si peu? »

XII

QUESTIONS NATURELLES

Dans plusieurs de ses traités de morale, Sénèque montre l'importance et l'élévation des études scientifiques, surtout de celles qui ont pour objet l'explication des grands phénomènes de la nature. Non seulement il s'était initié à la plupart des théories physiques exposées par les philosophes, mais il avait, dans sa jeunesse, écrit un ouvrage sur les tremblements de terre. Vers la fin de sa vie, il voulut rassembler ses connaissance sur ces matières, et il composa le traité des *Questions naturelles*, adressé à Lucilius.

A l'époque de Sénèque, la division méthodique des sciences n'était point faite, et ce que les philosophes appelaient la *physique* (étude de la nature) embrassait les problèmes les

1. Porcie, femme de Brutus, se donna la mort en avalant des charbons allumés.

plus variés. Aussi les sept livres des *Questions naturelles* portent-ils à la fois sur la physique proprement dite, la chimie, la géologie, la météorologie et l'astronomie. En général, les théories de Sénèque n'offrent plus, on le conçoit, qu'un intérêt historique. Toutefois, il faut reconnaître que l'auteur avait ajouté aux connaissances puisées dans ses lectures de nombreuses observations personnelles, et certaines de ses hypothèses, quoique abandonnées par la science moderne, ne laissent pas de paraître fort ingénieuses. Ce n'est point, d'ailleurs, un traité purement technique, et, en divers endroits, on retrouve, à côté du savant, le psychologue et le moraliste.

UTILITÉ DES MIROIRS ; COMMENT LE LUXE LES A PERFECTIONNÉS

(Liv. I, chap. XVII).

Les miroirs furent inventés pour que l'homme se vît. Cet avantage en amena beaucoup d'autres ; d'abord la connaissance de soi : puis, en quelques circonstances, un conseil utile. La beauté fut prévenue contre la séduction ; la laideur apprit à racheter par des vertus sa difformité ; la jeunesse fut avertie, dans sa fleur, de s'instruire et d'oser des actions de courage ; la vieillesse de renoncer aux choses qui ne siéent pas à des cheveux blancs, et de tourner quelques-unes de ses pensées vers la mort. Tel a été le dessein de la nature, lorsqu'elle nous a doués de la faculté de nous voir nous-mêmes. Le cristal d'une fontaine, la surface polie d'une pierre offre à chacun son image :

J'étais dernièrement sur le rivage de la mer, et je me vis dans les eaux que les vents laissaient tranquilles[1].

Quel fut, à votre avis, le soin de l'extérieur, lorsqu'on

1. Vers de Virgile (Églogue II, v. 25. 26).

arrangeait sa chevelure à ce miroir ? A cet âge de la plus grande simplicité, l'homme, satisfait de ce que le hasard lui présentait, ne détournait point encore vers le vice le bienfait de la nature, et ne faisait pas servir ses inventions au luxe et à la débauche. D'abord chacun vit son image, selon l'occasion fortuite qui la lui montra. Ensuite l'amour de soi, naturel à tous les hommes, leur rendit cette représentation agréable, et les fit souvent retourner vers les lieux où ils s'étaient vus pour la première fois. On se corrompit : on fouilla les entrailles de la terre, pour en arracher ce qu'il fallait y ensevelir, le fer, le premier des métaux dont on fit usage[1]. On l'en aurait impunément tiré, si l'on s'était arrêté là. Enfin les autres métaux, ou plutôt les autres fléaux de l'humanité, se présentèrent les uns après les autres : leur surface polie offrit à l'homme son image, sans qu'il se fût proposé ce but. Celui-ci la vit sur une coupe ; celui-là sur de l'airain qu'on n'avait point façonné pour cet usage, et bientôt la forme circulaire parut la plus propre pour le miroir : alors on ne connaissait pas le poli de l'argent, la matière du miroir était vile et fragile. Toutefois, au temps de ces hommes anciens, où l'on vivait rustiquement et sans recherche, où l'on avait assez fait pour la propreté, lorsqu'on avait exposé son corps au courant d'une rivière qui le nettoyait de la poussière dont il s'était couvert dans les travaux, on peignait ses cheveux et sa longue barbe. C'est un soin qu'on prenait soi-même, un service qu'on se rendait mutuellement. Les époux se démêlaient l'un à l'autre la chevelure avec les mains : c'était autrefois la coutume des hommes de la laisser flotter éparse sur leurs épaules. Beaux, sans aucun artifice, ils l'agitaient, comme nous voyons les animaux fiers secouer leur crinière. Dans la suite, sous le

1. C'est une erreur. Le fer n'a jamais été le premier métal exploité : chez tous les peuples le cuivre l'a précédé.

règne de la mollesse, des miroirs de la grandeur du corps furent ciselés en or, en argent, et ornés de pierreries. Le prix dont une femme achetait un de ces ustensiles excédait la dot que le public accordait anciennement aux filles de ses généraux indigents. Et croyez-vous que l'or éclatât au miroir de celles de Scipion[1], elles dont la dot fut une masse de cuivre ? Heureuse pauvreté qui leur mérita une si grande distinction ! Si elles avaient été riches, le Sénat ne les aurait pas dotées. Quel que fût celui à qui le Sénat servit de beau-père, il comprit, sans doute, que la dot qu'il avait reçue n'était pas de nature à pouvoir être restituée[2]. Ce que la république donna pour Scipion ne paierait pas un seul des miroirs à l'usage des plus jeunes filles de nos affranchis. Peu à peu le luxe, encouragé par la richesse, a poussé l'insolence plus loin. La dépravation a fait des progrès énormes ; des arts pervers ont introduit une telle confusion, que ce qu'on appelait l'attirail des femmes fait partie du bagage de l'homme ; que dis-je de l'homme ? du soldat[3] ! Le miroir, qui ne servait que pour la parure, est devenu l'instrument nécessaire d'une multitude de vices.

LES CRUES DU NIL

(Liv. IV, chap. II).

Le Nil, dès avant la canicule, croît au milieu des chaleurs, jusqu'au delà de l'équinoxe. C'est le fleuve le plus admirable que la nature ait exposé aux regards du genre humain ; elle en a réglé le cours de manière qu'il inonde l'Égypte dans le temps où la terre, brûlée par les plus

1. *Le premier Africain.*
2. Car la dot consistait surtout dans l'honneur que faisait le Sénat à Scipion.
3. Les soldats de l'empire avaient des miroirs dans leurs bagages.

grandes chaleurs, se pénètre plus profondément de ses eaux, et en absorbe une assez grande quantité pour suffire à la sécheresse du reste de l'année[1] : car l'Égypte, dans sa partie qui avoisine l'Éthiopie, ou est absolument dépourvue de pluies, ou n'en reçoit que rarement et en trop petite quantité pour fertiliser un terrain qui n'est pas accoutumé aux eaux du ciel.

Vous savez que les débordements du Nil sont la seule espérance de l'Égypte. L'année est fertile ou abondante, selon que ce fleuve s'accroît plus ou moins ; aussi les laboureurs ne consultent jamais le ciel : ou plutôt pour vous parler votre langue[2], disons avec Ovide, votre poète favori :

Les plantes desséchées ne demandent pas de pluies à Jupiter[3].

Si l'on savait où commencent ses crues, on en saurait la cause ; mais après avoir parcouru des déserts immenses, et y avoir formé de vastes marais, il traverse enfin des pays habités, et commence à rassembler ses eaux errantes et vagabondes aux environs de Philé ; c'est une île bordée de roches escarpées, et environnée de deux larges bras qui finissent par s'unir, et portent, après leur réunion, le nom de Nil. Cette île n'a qu'une seule ville, qui en occupe presque toute l'étendue. Le Nil, qui l'arrose, au sortir de l'Éthiopie et de ces sables brûlants qui servent de route pour le commerce de la mer des Indes, est dans cet endroit plus large que rapide ; mais les cataractes voisines de cette île augmentent l'impétuosité du fleuve, et procurent le plus beau des spectacles. Le Nil est obligé de redoubler de forces, pour s'élever à travers des roches

1. Ce sont les pluies tropicales qui causent la crue du Nil.
2. Lucilius faisait des vers.
3. Sénèque se trompe. Ce vers n'est point d'Ovide, mais de Tibulle (livre I, élégie VII, v. 26).

escarpées et taillées à pic pour la plupart : brisé par l'opposition de ces masses informes, réduit à se resserrer dans des gorges étroites, vainqueur ou vaincu, il se précipite à grands flots : ses ondes, jusqu'alors calmes et tranquilles, acquièrent l'impétuosité d'un torrent, et s'échappent de ces passages difficiles, entièrement différentes d'elles-mêmes, troubles, chargées de terre, couvertes d'écume par le choc des rochers, état qu'elles doivent au lieu, plutôt qu'à leur propre nature. Enfin, après avoir surmonté tous ces obstacles, abandonné tout à coup à lui-même, il tombe dans un vaste gouffre, avec un bruit qui se fait entendre dans tous les lieux d'alentour ; ce bruit est si considérable, que la colonie fondée en ces lieux par les Perses, étourdie de ce continuel fracas, ne put y résister, et fut obligée de se transporter dans des demeures plus tranquilles.

Ce qu'on m'a raconté de la hardiesse des naturels du pays doit être cité parmi les merveilles de ce fleuve : deux bateliers montent dans une petite nacelle, l'un pour ramer, l'autre pour vider l'eau : après avoir été longtemps les jouets de la rapidité du fleuve, des flots qui les poussent et les repoussent alternativement, ils gagnent enfin un courant étroit, à la faveur duquel ils évitent les gorges des rochers ; puis, se laissant tomber avec le fleuve tout entier, ils continuent de gouverner la barque pendant leur chute même ; ainsi culbutés, au grand effroi des spectateurs, lorsqu'on les croit engloutis et écrasés par ces énormes masses d'eau, dans le temps même où l'on déplore leur perte, on est tout surpris de les voir naviguer bien loin du lieu où ils étaient tombés, comme s'ils eussent été jetés par une machine à cette distance. La chute de l'eau, bien loin de les engloutir, les porte dans l'endroit le plus calme et le plus uni du fleuve.

Le premier accroissement du Nil se fait remarquer près

de l'île de Philé dont je parlais tout à l'heure. A peu de distance de cette île, il est divisé par un rocher que les Grecs nomment « l'inaccessible », parce que les prêtres seuls ont droit d'y mettre les pieds. C'est là que la crue du fleuve commence à devenir sensible. Au bout d'un espace considérable, s'élèvent deux rochers que les habitants nomment les veines du Nil, d'où s'écoule une grande quantité d'eau, mais non pas assez pour pouvoir inonder l'Égypte ; c'est dans ces ouvertures que, tous les ans, à jour marqué, les prêtres jettent des pièces de monnaie, et les gouverneurs des présents en or.

De là le fleuve, avec des forces sensiblement plus considérables, roule dans un lit plus profond, resserré latéralement par des montagnes qui l'empêchent de déborder. Enfin, aux environs de Memphis, il recouvre sa liberté, se répand dans les campagnes, et par des canaux artificiels, qui dispensent à chacun la quantité d'eau qu'il veut, il parcourt toute l'Égypte. D'abord il est dispersé ; mais insensiblement ses eaux réunies et stagnantes présentent l'aspect d'une mer trouble et immense ; il perd la rapidité de son cours par l'étendue des terrains qu'il occupe, embrassant à droite et à gauche l'Égypte entière.

L'espoir de l'année dépend de la crue du fleuve, et le laboureur ne se trompe jamais dans ses calculs ; car la mesure du débordement est constamment celle de la fertilité qu'il procure. Il fournit à la fois des eaux et de la terre aux plaines arides et sablonneuses de l'Égypte ; ses eaux fangeuses déposent tout leur limon dans les lieux desséchés et fendus par la chaleur, et imprègnent des matières grasses qu'elles charrient le sol altéré, procurant ainsi aux campagnes le double avantage de les arroser et de les engraisser. Aussi les lieux où il ne s'étend point demeurent stériles et incultes. Cependant une crue trop abondante est nuisible. Tandis que les autres fleuves

détrempent et épuisent les terres, le Nil, qui les surpasse tellement en grandeur, a cela d'admirable, que bien loin de miner et de dégrader le sol, il lui donne une nouvelle vigueur, non seulement par les eaux dont il l'abreuve, mais surtout par son limon fertile, dont le mélange sert de lien et d'aliment aux sables. L'on peut donc dire que l'Égypte doit au Nil non seulement la fertilité de ses terres, mais ses terres mêmes.

C'est un beau spectacle, que le Nil débordé dans ces vastes plaines : les campagnes sont cachées, les vallées couvertes ; les villes paraissent à fleur d'eau[1], comme des îles ; et au milieu du continent, on ne peut commercer qu'en bateaux. Les peuples sont d'autant plus satisfaits, qu'ils aperçoivent moins de leurs champs.

Le Nil, lors même qu'il se tient dans son lit, se jette dans la mer, par sept embouchures, dont chacune est une mer. Je ne parle point des rameaux subalternes, qu'il jette à droite et à gauche de ses rivages. Du reste, il nourrit des animaux aussi gros et aussi malfaisants que ceux de la mer. Combien doit être grand un fleuve qui fournit à des animaux de cette taille et des aliments suffisants, et un espace où ils se trouvent à l'aise ! Balbillus[2], le plus vertueux des hommes, et le plus consommé en tout genre de connaissances, assure avoir vu, pendant sa préfecture d'Égypte, à l'embouchure héracléotique du Nil, qui est la plus considérable des sept, un combat en règle d'une troupe de dauphins, venus de la mer, contre une armée de crocodiles, qui s'étaient avancés du fleuve à leur rencontre. Il ajoute que les crocodiles furent vaincus par des ennemis dont le naturel est pacifique, et la morsure nullement dangereuse. C'est que les crocodiles,

1. Elles sont construites sur les points les plus élevés du pays, à l'abri de l'inondation.

2. Caius Balbillus fut sous Néron gouverneur de l'Égypte.

quoique couverts, dans la partie supérieure de leur tissu, d'écailles dures et impénétrables aux dents mêmes des plus énormes animaux, ont le dessous du ventre souple et tendre : les dauphins, au moyen des épines saillantes dont leur dos est armé, blessaient cette partie en plongeant sous l'eau, et leur fendaient le ventre, en s'avançant en sens contraire. Plusieurs ayant été tués de cette manière, les autres prirent la fuite, comme après une défaite. En effet, le crocodile est un animal qui fuit ceux qui le bravent, et devient hardi avec les lâches. Aussi n'est-ce point par leur constitution, ni par aucune qualité du sang, mais par la témérité et le mépris, que les habitants de Tentyre[1] en viennent à bout : c'est qu'ils osent les poursuivre et les prendre dans leur fuite avec des cordes ; mais c'en est fait de ceux qui n'ont pas assez de présence d'esprit ou de courage pour les poursuivre.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

(Liv. VI, chap. I).

Quel asile peut paraître assez sûr, quand le monde lui-même s'ébranle ; quand ses parties les plus solides s'écroulent ; quand la seule base fixe et inébranlable de la nature, le seul point d'appui de l'univers entier, s'agite comme les flots de l'Océan ; quand la terre perd sa propriété la plus essentielle, celle de rester immobile : quel peut être le terme de nos craintes ? quelle retraite reste-t-il à l'homme ? où trouver un abri contre un danger qui naît sous nos pieds, qui part du centre même de la terre ? Quand le bruit menaçant d'un édifice annonce le signal de sa chute, la consternation devient générale, chacun se

1. Ile du Nil.

sauve précipitamment, et abandonne ses pénates[1], pour chercher sa sûreté dans un lieu découvert. Mais où chercher un refuge et des ressources, quand le globe lui-même menace de s'affaisser? quand ce grand corps, destiné à nous soutenir et à nous défendre, qui sert d'appui à nos villes et à nos forteresses, que des philosophes ont regardé comme le fondement du globe entier, s'entr'ouvre et chancelle sous nos pieds? Quel secours, quelle consolation espérer, quand la fuite même est interdite à la crainte? quel rempart assez solide pour préserver quelqu'un du danger, ou s'en garantir soi-même? Je puis repousser l'ennemi qui escalade mes murs : une tour haute et escarpée peut arrêter, par la difficulté de l'accès, les armées les plus nombreuses : les ports sont un asile contre la tempête, les toits un abri contre les torrents du ciel et la fonte continuelle des nuages; l'incendie ne poursuit pas l'homme dans sa fuite; contre les tonnerres et les menaces du ciel en courroux, on trouve un remède dans des demeures souterraines et des cavernes profondes. En effet, les feux de l'atmosphère ne pénètrent point la terre, et sont émoussés par le moindre obstacle de sa surface. Dans la peste on peut changer de climat. Il n'y a point de calamité à laquelle on ne puisse se dérober; jamais la foudre n'a consumé des peuples entiers; la peste dépeuple des villes, mais ne les détruit pas. Le fléau dont nous parlons est le plus étendu, le plus inévitable, le plus insatiable, le plus général de tous les fléaux. Ce n'est point à des maisons, à des familles, à des villes qu'il s'attaque; ce sont des nations, des régions entières qu'il détruit : tantôt il les couvre de leurs propres débris; tantôt il les ensevelit dans des abîmes profonds, sans laisser la moindre trace qui fasse juger que ce qui

1. Dieux domestiques : au figuré, sa maison.

n'est plus a du moins existé; le sol étendu sur les villes les plus puissantes fait disparaître jusqu'au moindre vestige de leur état précédent.

LIMITES DE LA SCIENCE : ELLE SE DÉVELOPPE D'AGE EN AGE (Liv. VII, chap. XXX-XXXI).

Combien d'autres corps, outre les comètes, qui roulent en secret dans les cieux, et ne se montrent jamais aux regards des humains? En effet, Dieu n'a pas tout fait pour l'homme. Quelle partie voyons-nous d'un si grand ouvrage? L'architecte éternel qui préside au jeu de cette immense machine, qui a bâti et fondé le grand tout, qu'il environne de toute part, et qui est lui-même la plus grande et la plus belle partie de son ouvrage, Dieu se dérobe à nos regards; c'est par les yeux de la pensée qu'il faut le voir.

Il existe encore un grand nombre de divinités subalternes, de puissances secondaires qui sont inconnues à l'homme, ou, ce qui vous surprendra peut-être encore davantage, dont l'éclat éblouit nos yeux et s'y dérobe en même temps; soit que la vue des mortels n'ait pas de prise sur des êtres d'une aussi grande subtilité; soit que la majesté divine, cachée dans un sanctuaire impénétrable, gouverne son empire, c'est-à-dire elle-même, accessible seulement aux regards de l'âme.

Nous ne pouvons connaître la nature de l'être, sans lequel il n'y a point d'êtres; et nous sommes surpris d'ignorer celle de quelques feux passagers, quand la plus grande portion de la divinité est une énigme pour nous! Combien n'y a-t-il pas d'animaux que nous ne connaissons que de ce siècle! combien d'autres qui nous sont inconnus, que découvriront nos descendants! quel nombre

d'autres dont la connaissance est réservée à des siècles pour lesquels notre souvenir sera entièrement perdu! Le monde serait bien peu de chose, s'il ne fournissait matière aux recherches de toutes les générations futures. Il y a des mystères religieux qu'on ne révèle pas en une seule fois : Éleusis réserve des secrets pour une seconde initiation[1]. La nature ne dévoile pas non plus tous ses mystères à la fois; nous nous croyons initiés, et à peine sommes-nous à la porte du sanctuaire. Ces augustes secrets ne sont point exposés à la connaissance de tous les hommes indifféremment; ils sont enfermés dans la partie la plus sainte, la plus retirée du temple : quelques-uns sont aperçus par la génération présente; d'autres sont réservés aux âges qui nous succéderont.

XIII

LETTRES A LUCILIUS

De tous les ouvrages de Sénèque, le recueil des *Lettres à Lucilius* est, à coup sûr, le plus attachant, celui qui nous révèle le mieux la souplesse de son esprit et le véritable caractère de sa prédication morale. Là surtout apparaît le « directeur de conscience », moins soucieux d'exposer dogmatiquement les principes d'un système que de gouverner une âme et de la conduire peu à peu, par une série d'étapes, à la perfection intérieure.

Lucilius, gouverneur de la Sicile, était sensiblement plus jeune que Sénèque. Il avait jusque-là suivi la doctrine épicu-

1. Ville de la Grèce ancienne (Attique), où se trouvait un temple de Cérès. Les mystères d'Éleusis se divisaient en *petits* et en *grands mystères*. Il y avait donc la petite et la grande initiation.

rienne. Sénèque entreprend de le gagner au stoïcisme, mais il se garde bien de rien brusquer. Loin de commencer par une réfutation en règle du système d'Épicure, il s'attache, au contraire, à dégager ce qui, dans cette philosophie, peut s'accommoder à son propre enseignement, de façon que la transition devienne pour ainsi dire insensible. Aussi bien Sénèque déclare à tout instant que les étiquettes importent peu : l'essentiel est de discerner les préceptes réellement salutaires, de les retenir et d'y conformer sa vie.

Quant à l'idéal proposé par Sénèque, nous en avons, dans notre introduction, marqué les grandes lignes. Il s'agit avant tout de s'appartenir à soi-même, de se délivrer des vaines préoccupations qui égarent et tourmentent les esprits vulgaires. Sénèque ne demande pas que le philosophe cherche à se singulariser par sa tenue extérieure : il peut, il doit vivre comme tout le monde, mais, en se conformant aux usages, il sera cependant très différent de la foule. Les honneurs, les richesses ne le captiveront point : il se sentira toujours prêt à les abandonner : il s'imposera même des privations volontaires, pour bien se démontrer qu'il est capable de tout supporter et que, dès lors, la fortune n'a point de prise sur lui. Mais son principal soin sera d'envisager la mort sans trouble, puisqu'elle est inévitable : elle n'a rien, d'ailleurs, en soi, qui doive épouvanter la raison, et, dans certains cas, c'est un grand avantage de pouvoir, par le suicide, échapper aux maux dont on est menacé.

Si les *Lettres à Lucilius* renferment tout un cours de morale, elles n'ont point cependant l'allure d'un manuel didactique. Sénèque y parle librement de tout ce qui peut intéresser son ami et de tout ce qui l'intéresse lui-même : ses lectures, ses voyages, son état de santé, ses rapports avec sa femme et ses esclaves, les visites faites ou reçues, tout est matière à réflexions, tantôt profondes et neuves, tantôt simplement aimables et familières. Ces épîtres philosophiques, qui touchent aux plus graves problèmes de la conscience, offrent, par endroits, l'attrait piquant de mémoires écrits au jour le jour, où l'homme se découvre en même temps que le penseur et l'écrivain.

Nous possédons cent vingt-quatre *lettres à Lucilius* divisées

en vingt livres. Cette correspondance, commencée vers l'an 57, à l'époque où Sénèque gouvernait encore l'empire, dura jusqu'aux derniers jours du philosophe. Peut-être les trois premiers livres furent-ils publiés par les soins de l'auteur lui-même. Le reste parut après sa mort, d'après les documents qu'il avait laissés.

SUR LES VOYAGES ET SUR LA LECTURE

(Lettre 2).

Vos lettres et les nouvelles que j'apprends me font bien espérer de vous : votre repos n'est plus troublé par les voyages, le changement. Tous ces déplacements ne sont que l'agitation d'un esprit malade. Le premier signe du calme intérieur est de savoir se fixer et rester avec soi. Mais, prenez-y garde, la lecture de cette foule d'auteurs et de volumes de toute espèce, pourrait bien tenir un peu de la vie errante et agitée dont nous parlons. Voulez-vous que l'étude laisse dans votre esprit, des traces durables? Bornez-vous à quelques auteurs pleins de génie, et nourrissez-vous de leur substance. Être partout, c'est n'être nulle part. Une vie passée en voyages procure beaucoup d'hôtes, et pas un ami. Il en est de même de ces lecteurs précipités qui, sans prédilection pour aucun écrivain, parcourent à la hâte tous les livres. Les aliments ne sauraient profiter ni s'incorporer, quand ils sont rejetés aussitôt que reçus[1] : rien de si contraire au rétablissement de la santé que de changer continuellement de remèdes ; une plaie ne se ferme pas, quand on y applique tous les jours de nouveaux appareils ; un arbre souvent transplanté n'acquiert pas de force : les choses les plus

1. Allusion à la coutume répugnante de certains gourmands de Rome qui, à chaque service, sortaient de table, et se faisaient vomir, afin de pouvoir manger de nouveau.

utiles ne peuvent l'être en passant. La multitude des livres est une distraction pour l'esprit : n'en pouvant donc lire autant que vous pouvez vous en procurer, n'en ayez qu'autant que vous en pouvez lire. — Mais, dites-vous, j'aime à parcourir tantôt l'un, tantôt l'autre.—Goûter d'une foule de mets annonce un estomac blasé : cette variété d'aliments produit plus de corruption que de nourriture. Que les écrivains les plus estimés soient donc la base de vos lectures : revenez-y toujours après les diversions que vous vous serez permises : acquérez chaque jour quelque ressource nouvelle contre la pauvreté, contre la mort, contre les autres fléaux : de la foule d'objets que vous aurez parcourus, recueillez une maxime, pour en faire la nourriture de votre journée. Cette méthode est la mienne : je lis beaucoup, et je mets quelque chose en réserve. Voici ma récolte d'aujourd'hui : elle est due à Épicure[1]; car j'ai l'habitude de passer dans le camp de l'ennemi, mais en espion, plutôt qu'en déserteur : *la pauvreté contente est*, dit-il, *une chose honnête*. Mais elle n'est plus pauvreté, dès qu'elle est contente : s'accommoder avec la pauvreté, c'est être riche ; l'on est pauvre, non quand on possède peu, mais quand on désire plus qu'on ne possède. Qu'importe ce qu'enferment vos coffres ou vos greniers, et la multitude de vos troupeaux ou de vos rentes, si vous convoitez le bien d'autrui, si votre avarice calcule moins l'argent acquis, que l'argent à acquérir ? Quelle est donc la borne de la richesse ? C'est d'avoir d'abord ce qu'il faut ; ensuite autant qu'il faut.

1. L'école stoïcienne était opposée à l'école épicurienne : mais si chacune définissait à sa façon le souverain bien, elles s'accordaient souvent sur les préceptes pratiques, et Sénèque se plaît à emprunter à Épicure de belles maximes ; il reconnaît, d'ailleurs, en divers endroits de ses ouvrages, que ce philosophe menait une vie très simple et même très austère.

CONTRE LA MANIE DE SE SINGULARISER. — DE LA VRAIE PHILOSOPHIE (Lettre 5).

Vous persévérez dans l'étude, vous renoncez à tout pour ne songer qu'à vous rendre meilleur ; je loue votre constance, je m'en réjouis : je vous exhorte à continuer, et même je vous en prie. Mais n'allez pas (je vous en préviens), à l'exemple de certains philosophes, moins curieux de faire des progrès que du bruit, affecter, dans votre extérieur ou votre genre de vie, des singularités qui vous fassent remarquer. Une toilette austère, une chevelure hérissée, une barbe en désordre, une aversion déclarée pour toute argenterie, un lit étendu sur la terre, et mille autres voies détournées qui tendent obliquement à la considération, vous devez vous les interdire. Eh ! le nom de *Philosophe* n'est déjà que trop mal vu, avec quelque modestie qu'on le porte. Que sera-ce, si nous allons nous soustraire à l'usage ? C'est par l'intérieur qu'il faut différer du peuple : par les dehors, on peut lui ressembler. Que nos vêtements n'éblouissent pas, mais aussi qu'ils ne révoltent pas les yeux. N'ayons pas d'argenterie incrustée d'or massif ; mais ne plaçons pas la frugalité dans une privation totale d'or et d'argent. N'aspirons pas à contrarier le vulgaire ; mais à faire mieux que lui : sans quoi nous rebutons, nous écartons ceux que nous voulons corriger. Ajoutez qu'on ne veut nous imiter en rien, de peur d'être obligé de nous imiter en tout. La philosophie se propose de lier les hommes par un commerce d'idées, de bienveillance, de secours mutuels : or, la singularité de notre extérieur nous séquestre de la société. Au lieu de l'admiration que vous recherchez, prenez garde d'encourir la haine et le ridicule. Sans doute nous prenons pour

guide la nature ; mais la nature condamne toutes ces tortures volontaires, cette aversion pour la parure la plus simple, cet amour pour la malpropreté, cette prédilection pour des aliments, je ne dis pas communs, mais dégoûtants. Il n'y a qu'un débauché qui recherche des aliments délicats ; mais il n'y a qu'un sot qui refuse des mets simples et ordinaires. La philosophie ne nous ordonne pas de souffrir, mais d'être frugal ; et la frugalité s'accorde avec la propreté. Il faut lui prescrire des bornes ; il faut que notre vie soit un mélange des bonnes mœurs, et des mœurs publiques ; il faut qu'on l'admire, et qu'on s'y reconnaisse. — Quoi ? ferons-nous donc comme les autres? N'y aura-t-il nulle différence entre eux et nous? — Il y en aura beaucoup : mais je veux qu'on y regarde de près, pour l'apercevoir ; je veux qu'en entrant dans nos maisons, on admire plus le maître que les meubles. Il y a de la grandeur à se servir de vases de terre, comme de vaisselle d'argent ; il n'y en a pas moins à se servir d'argenterie, comme de terre[1]. Ne pouvoir supporter les richesses est la marque d'une âme faible.

DE L'AMITIÉ DU SAGE

(Lettre 9).

Bien que le sage se suffise, il veut un ami, ne fût-ce que pour cultiver l'amitié, pour ne pas laisser en friche une si belle vertu. Il ne cherche pas, comme le dit Épicure[2],

1. C'est-à-dire en ne s'attachant pas plus à un vase d'argent que s'il était en terre.

2. Épicure prétendait que le sage doit avoir des amis, parce qu'il peut en recevoir des services. A cette doctrine égoïste Sénèque oppose la théorie de la véritable amitié, qui implique le désintéressement et le dévouement.

quelqu'un qui l'assiste dans la maladie, qui le secoure dans les fers ou dans la pauvreté; mais quelqu'un à consoler dans la maladie, à délivrer d'une garde ennemie. Ne voir que soi, ne se lier que par intérêt, c'est calculer très mal : on finira comme on a commencé. L'on a pris un ami pour en être secouru dans les fers, au premier bruit des chaînes, il fuira. Ce sont là des amitiés du moment; formées par l'intérêt, elles ne durent qu'autant qu'il y trouve son compte. Autour des hommes opulents, on voit une foule d'amis; autour des gens ruinés, une vaste solitude. Les amis se dispersent au moment de l'épreuve; de là tant d'amis devenus par la crainte ou traîtres ou déserteurs. Il faut que la fin réponde au commencement. Lié par intérêt, on trouvera quelques motifs pour rompre, comme on en a trouvé d'autres que l'amitié même pour s'engager. Quel est donc mon but en prenant un ami? C'est d'avoir pour qui mourir, d'avoir qui accompagner en exil, qui sauver aux dépens de mes jours. C'est un trafic et non une amitié que vos associations intéressées et calculées sur le profit.

COMMENT LA VIEILLESSE SE RÉVÈLE A SÉNÈQUE : IL FAUT LUI FAIRE BON ACCUEIL (Lettre 12).

Je ne puis faire un pas sans trouver des preuves de ma vieillesse. J'étais à ma campagne, je me plaignais des frais qu'elle me coûte en réparations. Mon fermier me répondit que ce n'était pas faute de soins; qu'il faisait l'impossible : mais que l'édifice était vieux. Il s'est élevé entre mes mains : que sera-ce de moi, si des pierres de mon âge sont déjà usées? Piqué au vif, je saisis la première occasion de quereller. Voilà des platanes bien mal tenus! point de feuilles! Pourquoi ces branches noueuses et tortues? ces

troncs ridés et difformes? en coûterait-il beaucoup de les déchausser, de les arroser? Mon homme jure par mon Génie[1] qu'il ne néglige rien; qu'il ne prend point de repos, mais que les arbres ne sont plus jeunes. Entre nous, c'est moi qui les ai plantés, moi qui en ai vu le premier feuillage. Je me tourne vers la porte : « Quel est donc ce vieillard qu'on a posté ici, et qu'on ne tardera pas d'y exposer[2]? Où a-t-on trouvé ce squelette? Le beau plaisir de m'apporter ici les morts du voisinage! » — « Quoi! dit ce dernier, vous ne me reconnaissez pas! Je suis Félicion, à qui vous donniez tant de petits jouets, le fils de votre fermier Philositus, votre favori? » — En vérité il perd l'esprit! Le pauvre enfant! mon favori! après tout il n'y a rien d'impossible; car les dents lui tombent[3].

J'ai cette obligation à ma campagne : partout elle m'a retracé ma vieillesse. Eh bien! chérissons la vieillesse; jetons-nous dans ses bras : elle a des douceurs pour qui sait en user. Les fruits sont plus recherchés, quand ils se passent; et l'enfance plus belle, quand elle se termine; les buveurs trouvent plus de charmes aux derniers coups de vin, à ceux qui les achèvent, qui consomment leur ivresse : ce que le plaisir a de plus piquant, il le garde pour la fin.

DES SOINS QU'IL FAUT DONNER AU CORPS
(Lettre 14).

J'en conviens, l'homme chérit naturellement son corps :

1. D'après la religion antique, chaque homme avait son Génie. divinité spéciale qui le surveillait et le protégeait. Jurer par le Génie de l'empereur était le serment le plus sacré.

2. Les Romains avaient coutume d'exposer les morts sur un lit garni de papyrus, le visage découvert et les pieds tournés vers la porte.

3. Plaisanterie de Sénèque ; les dents lui tombent comme aux jeunes enfants, vers sept ans.

j'en conviens, il en est le tuteur : mais qu'il l'assiste, et ne le serve pas. Combien on se fait de maîtres, lorsqu'on s'asservit au corps, lorsqu'on tremble pour lui, lorsqu'on lui rapporte tout! Traitons-le comme ne pouvant vivre sans lui, et non comme devant vivre pour lui. L'aimez-vous trop? plus de calme, plus de repos, plus de sûreté; toujours des craintes, des soucis, des souffrances. La vertu n'a plus de prix, pour qui le corps en a trop. Donnons des soins au corps; mais sans balancer à le jeter dans les flammes, au premier signal de la raison, de l'honneur, du devoir. Néanmoins, autant qu'il est en nous, sauvons-le même du malaise, à plus forte raison du péril. Pour le mettre en sûreté, songeons quelquefois aux moyens de repousser les attaques nuisibles. Elles se réduisent à trois espèces : on craint la pauvreté, on craint les maladies, on craint l'abus de la force et les maux qui en résultent. De ces trois craintes, c'est la dernière qui donne à l'âme les plus fortes secousses, parce que la tyrannie s'annonce avec bruit et fracas. Les maux naturels dont je parlais, l'indigence et les maladies, se glissent en silence, ne frappent d'effroi ni les oreilles ni les regards. L'appareil de la tyrannie est plus redoutable; elle marche environnée de fers, de feux, de chaînes, de bêtes féroces prêtes à vous déchirer les entrailles. Ici représentez-vous et les cachots, et les croix, et les chevalets, et les ongles de fer, et ces pieux qui transpercent un homme en lui sortant par la bouche, et ces chars qui, poussés en sens contraire, lui arrachent les membres, et ces tuniques enduites ou plutôt tissues de matières inflammables : représentez-vous, en un mot, toutes les autres inventions de la barbarie, et vous serez moins étonné qu'avec des supplices si variés, avec un extérieur si terrible, la tyrannie cause tant d'effroi. Si la question est d'autant plus efficace, qu'elle étale plus d'instruments de tortures,

si l'homme le plus invincible à la douleur, se laisse vaincre par les yeux[1], de même, de tous les objets de nos terreurs, le plus puissant est celui qui a le plus de tableaux à montrer. La faim, la soif, la pulmonie, la fièvre chaude, sont des maux aussi graves; mais on ne les voit pas, ils n'ont point de cortège, point d'escorte : les autres sont comme ces grandes armées, dont la seule vue décide la victoire.

DES EXERCICES PHYSIQUES (Lettre 15).

C'est une coutume ancienne, perpétuée jusqu'à nos jours, de faire précéder les lettres de cette formule : « Si vous vous portez bien, j'en suis charmé; pour moi je me porte bien. » Nous pouvons dire aussi : « Si vous philosophez, j'en suis ravi ». Car la sagesse est la vraie santé : sans sagesse l'âme est malade. Quelque force que le corps puisse avoir, c'est la force d'un furieux et d'un frénétique. Occupez-vous donc d'abord de la première santé, puis de la seconde, qui coûte peu, quand on ne veut que se bien porter. En effet, quelle misérable occupation, mon cher Lucilius, et combien peu digne d'un homme instruit que d'exercer ses bras, d'épaissir son encolure, de fortifier ses flancs! Quand vous serez gras à souhait, quand vos épaules auront une largeur démesurée, jamais vous n'égalerez ni la force, ni le poids d'un bœuf. Ajoutez que l'âme perd son activité, qu'elle succombe sous le faix de l'embonpoint. Donnez moins d'étendue à votre corps, et plus d'espace à votre âme. Que d'inconvénients à la suite des exercices gymnastiques! D'abord la fatigue : elle épuise les esprits vitaux, les rend incapables de contention, et

1. Car il ne peut résister à la vue des instruments de torture étalés sous ses yeux.

par conséquent d'études pénibles. Ensuite l'abondance des aliments; elle émousse la pointe de l'esprit. Enfin ces maîtres dépravés, ces esclaves de la plus vile espèce, partagés entre l'huile[1] et le vin, contents de leur journée, quand ils ont bien transpiré, quand, à la place du fluide perdu par la sueur, ils ont abreuvé leur gosier avide des flots de quelque liqueur. Boire et suer n'est-ce pas le régime d'un malade atteint de cardialgie[2]? Il est des exercices courts et faciles, propres à ouvrir les pores, et surtout à ménager le temps. Le balancement des bras chargés de quelque fardeau, la course, les sauts en hauteur ou en étendue, et celui qu'on pourrait appeler salien[3], ou moins noblement saut de foulon; voilà des exercices entre lesquels vous pouvez choisir, et que la pratique rend aisés. Mais quel que soit votre choix, revenez promptement du corps à l'âme; exercez-la nuit et jour; elle se nourrit à peu de frais. Le froid, le chaud, la vieillesse même n'interrompront pas ces exercices. Donnez donc tous vos soins à un bien qui s'améliore en vieillissant.

Ce n'est pas que je vous prescrive d'être toujours courbé sur un livre ou des tablettes. Il faut du relâche à l'esprit, mais pour le détendre, et non jusqu'à le démonter. La promenade en voiture secoue le corps, et s'allie à l'étude : elle permet de lire, de dicter, de parler, d'entendre; ces occupations sont encore compatibles avec la marche. Vous ne négligerez pas non plus de fortifier votre voix, mais sans l'élever et l'abaisser par degrés et par des modulations régulières. Il ne vous manquerait plus que d'apprendre aussi à marcher, que d'ouvrir votre

1. Dont ils oignent leur corps.

2. Douleur très vive à la partie supérieure de l'estomac, près du cœur.

3. Les prêtres saliens formaient des danses. En portant les boucliers sacrés ils frappaient alternativement la terre de leurs pieds et semblaient la fouler.

porte à ces inventeurs faméliques d'une science nouvelle[1], qui régleraient votre allure, qui étudieraient les mouvements de vos mâchoires en mangeant, et dont l'effronterie gagnerait autant de terrain, que votre patiente crédulité leur en laisserait prendre! — Quoi, dites-vous, débuterai-je par les tons les plus hauts, par des cris? — Il est si naturel de graduer la progression de la voix, que les querelles mêmes commencent par le ton de la conversation, et ne s'élèvent que par degrés, jusqu'aux clameurs. Ce n'est pas dès l'exorde qu'un avocat apostrophe le peuple. Suivez l'impulsion de votre âme, la portée de votre voix et de vos poumons, et vous saurez prendre contre le vice, tantôt le ton véhément de la colère, tantôt le ton insinuant de la persuasion. Songez seulement, en ramenant la voix de l'aigu au grave, qu'elle doit descendre, et non tomber; être réglée, comme l'âme du sage, et non fougueuse comme celle d'un rustre ignorant : car il s'agit moins d'exercer la voix, que de s'exercer par elle.

AMUSEMENTS DU SAGE

(Lettre 18).

J'aime à mettre votre courage à l'épreuve : en voici une prescrite par les plus grands hommes. Réservez dans votre vie certains jours où, borné à la nourriture la plus modique et la plus commune, revêtu d'une étoffe rude et grossière, vous disiez en vous-même : voilà donc ce qui fait tant de peur! C'est dans le calme qu'il faut se préparer à l'orage; c'est dans la prospérité qu'il faut s'armer contre les coups du sort. En pleine paix, sans ennemi en présence, le soldat fait des évolutions, plante des palis-

1. Maîtres de tenue, fort nombreux à Rome sous l'empire.

sades, se fatigue par des travaux superflus, pour suffire un jour aux nécessaires. Voulez-vous qu'un homme ne perde pas la tête dans l'action : préparez-le d'avance. Tel était le but de ces sages, qui tous les mois s'exerçaient à la pauvreté, se réduisaient presque à la misère, pour n'avoir plus peur, après tant d'épreuves. Ne croyez pas que je vous invite à ces tables frugales, à ces cabanes du pauvre, à toutes ces vaines simagrées par où le luxe cherche à s'étourdir sur l'ennui des richesses. Je parle d'un vrai grabat, d'une haire, d'un pain dur et moisi : voilà la vie qu'il faut soutenir trois, quatre jours, et même plus : que ce ne soit pas un jeu, mais une épreuve. Comme vous tressaillerez de joie, quand un repas de deux as[1] vous apprendra que, pour être rassasié, l'on n'a pas besoin de la fortune : le nécessaire, elle n'oserait le refuser, même dans son courroux. N'allez pourtant pas après cela trop vous glorifier : vous n'aurez fait que ce que font tous les jours des milliers d'esclaves, des milliers de mendiants : votre gloire sera de n'avoir pas été contraint. Ensuite l'habitude ne vous coûtera pas plus que ces épreuves périodiques.

Voilà, mon ami, le genre d'escrime qui vous convient : ainsi familiarisé avec l'indigence, le sort ne vous prendra jamais au dépourvu; le soin de vos richesses ne vous causera plus de soucis, quand vous saurez que la pauvreté n'est pas un mal. Le panégyriste de la volupté, Épicure lui-même, avait des jours marqués, où il imposait à sa faim la diète la plus austère, curieux de voir si la plénitude de son bonheur y perdrait quelque chose, et combien, et si cette perte était comparable aux peines de la débauche. Voilà, du moins, ce qu'il dit dans ses lettres. Il se vante même de ne pas dépenser un as pour sa nourriture; tandis qu'à Métrodore, moins avancé que lui, l'as

1. L'as valait environ 5 centimes.

entier est nécessaire. Ce régime, qui ne vous paraît pas suffire à la subsistance, suffit même à la volupté : je n'entends pas cette volupté passagère et fugitive qui demande sans cesse à être reproduite, je parle d'une volupté fixe et durable[1]. Sans doute de la farine délayée, de l'eau, du pain d'orge ne sont pas des mets exquis, mais le comble du bonheur est de savoir y trouver du plaisir, de s'être restreint à des aliments dont toutes les rigueurs de la fortune ne peuvent pas nous priver : car la nourriture même des prisonniers est plus copieuse, et le geôlier traite avec moins d'épargne les criminels destinés à la mort. Quelle force d'âme, de se réduire volontairement à un état qui n'a pas à redouter la plus extrême indigence! C'est arracher à la fortune tous ses traits. Commencez donc, mon cher Lucilius, par suivre cette louable pratique, par vous prescrire des jours fixes pour vous dérober à votre fortune, et vous familiariser avec la privation, entrez en correspondance avec la pauvreté :

Ose mépriser l'or, et marche égal aux dieux[2].

Oui, pour être égal aux dieux, il faut s'être mis au-dessus des richesses. Je ne vous défends pas d'en avoir, mais je veux que vous les ayez sans crainte; et le seul moyen, c'est de croire qu'on peut vivre heureux sans elles, c'est de les voir toujours prêtes à échapper.

1. Car les philosophes qui s'imposaient ce régime soutenaient qu'ils étaient parfaitement heureux.
2. Vers de Virgile, *Énéide*, VIII, 364.

DES CRAINTES DE L'AVENIR ET DE LA MORT; EXEMPLES DIVERS (Lettre 24).

Vous me marquez votre inquiétude. Un ennemi furieux vous menace d'un procès. Quelle en sera l'issue? Vous ne doutez pas que je ne vous donne des espérances flatteuses et consolantes; que je ne vous dise : « Quel besoin d'aller chercher le malheur? C'est assez de le souffrir quand il est venu, sans le devancer, et par la crainte de l'avenir empoisonner le présent. » Mon ami, quoiqu'il y ait de la folie, parce qu'un jour on sera malheureux, à l'être dès aujourd'hui, c'est par une autre voie que je prétends vous mener à la sécurité. Voulez-vous déposer toute inquiétude? Les événements que vous craignez, supposez-les arrivés : mesurez dans toute son étendue le malheur qui en résulte; appréciez vos craintes. Vous verrez que ces maux si redoutés, ou se réduisent à peu de chose, ou sont de peu de durée. Bientôt des exemples sans nombre fortifieront votre courage. Tous les siècles en ont fourni. Sur quelque partie de l'histoire, soit romaine, soit étrangère, militaire ou civile, que se porte votre mémoire, partout vous trouverez des traits d'héroïsme dus à la philosophie ou à l'intrépidité naturelle. Si vous êtes condamné, que vous arrivera-t-il de plus que l'exil, que la prison, que de périr, que d'être brûlé? A chacun de ces maux opposez quelque grand homme qui l'ait bravé. Votre peine sera de choisir, et non pas de trouver. La condamnation de Rutilius[1] ne lui causa d'autre chagrin que de voir un

1. P. Rutilius Rufus, consul l'an 105 av. J.-C., un des plus vertueux citoyens de Rome, ayant réprimé les extorsions des financiers en Asie, fut accusé lui-même d'avoir pillé cette contrée et condamné à l'exil et à la confiscation de ses biens. Rappelé par Sylla, il refusa

jugement injuste. Métellus[1] supporta sans peine l'exil; Rutilius en fit ses délices. L'un accorda son retour à la république; l'autre refusa le sien à Sylla, peu fait alors aux refus. Socrate philosophait dans son cachot. Des amis[2] s'engagent à le faire fuir; il reste prisonnier, pour ôter aux hommes la crainte des deux maux les plus redoutés, la prison et la mort. Mucius[3] tint sa main sur un brasier ardent. Est-il une douleur plus vive que celle de la brûlure? mais quel tourment plus fort que de se brûler soi-même! Voilà donc un homme sans instruction, sans préceptes contre la douleur ou la mort, qui, par la seule impulsion d'une bravoure militaire, se punit d'une entreprise manquée! Sa main découlait goutte à goutte sur les charbons; il la regardait froidement : et lorsque ses chairs fondues eurent laissé tous les os à découvert, ce ne fut pas lui qui retira sa main, ce fut l'ennemi qui retira le feu. O Mucius, tu pouvais, dans le camp de Porsenna, être mieux secondé par la fortune; tu ne pouvais l'être mieux par ta valeur. Voyez combien le courage a plus d'ardeur pour voler au-devant des supplices que la cruauté pour les décerner! Il en coûta moins à Porsenna pour pardonner à Mucius de l'avoir voulu tuer, qu'à Mucius pour se pardonner de ne l'avoir pas tué. — Lieux communs, direz-vous, rebattus dans les écoles! bientôt, quand nous en serons au mépris de la mort, vous nous citerez l'exemple de Caton! — Eh pourquoi non? Pourquoi

de revenir, à cause de la haine qu'il portait à la tyrannie du dictateur.

1. Dit *le Numidique*, remporta plusieurs victoires sur Jugurtha, fut exilé, puis rappelé.

2. Ses disciples Criton et Simmias.

3. C. Mucius Scævola, pendant le siège de Rome par Porsenna, pénétra dans la tente de ce prince, avec l'intention de le poignarder. Il tua par erreur son secrétaire. Conduit en présence du roi, il posa sa main droite sur un brasier ardent, et la laissa brûler pour la punir, dit-il, de s'être trompée. Le mot *scævola* signifie *gaucher*.

ne peindrais-je pas la dernière nuit de ce grand homme[1], le traité de Platon dans ses mains, sous son chevet le fatal glaive, deux ressources qu'il s'était réservées, pour trouver au besoin et le courage et les moyens de mourir. Après avoir réglé, autant qu'il put, les affaires d'un parti ruiné, il ne s'occupa que d'ôter au vainqueur le pouvoir de faire périr Caton, ou la gloire de le sauver. Il tire ce fer, que le sang humain n'avait pas encore souillé : « O Fortune, dit-il, que t'a servi de t'opposer à tous mes efforts? J'ai combattu pour la liberté de ma patrie, et non pour la mienne. L'objet de ma résistance n'était pas de vivre libre, mais parmi des hommes libres. Puisqu'il faut désespérer du genre humain, mettons du moins Caton en sûreté. » En même temps il se porte le coup mortel. On s'empresse, la blessure est bandée : il avait perdu son sang, perdu ses forces ; mais son courage lui restait tout entier. Devenu furieux, non plus contre César, mais contre lui-même, il plonge ses mains désarmées jusqu'au fond de la plaie ; et sa grande âme, cette fière ennemie du pouvoir tyrannique, sortit moins de son corps, qu'elle n'en fut chassée.

En accumulant ces exemples, je ne prétends pas exercer mon esprit ; mais fortifier votre cœur contre les objets en apparence les plus terribles : le moyen d'y réussir est de vous montrer qu'il ne faut pas tant d'intrépidité pour braver cette minute du dernier soupir. On a vu des hommes pusillanimes dans tout le reste, en ce seul point égaler les plus grands courages. Témoin Scipion[2], le beau-père de Pompée. Un vent contraire l'avait repoussé

1. Voy. p. 126, note 2.

2. Q. Cæcilius Métellus Scipion, petit-fils de Scipion Nasica, maria sa fille Cornélie à Pompée. Après la mort de son gendre, il continua, avec Caton, la lutte contre César en Afrique, et, battu à Thapsus, se donna la mort.

en Afrique; son navire était presque au pouvoir de l'ennemi : il se perce de son épée; et comme on demandait autour de lui où était le général : « Votre général, dit-il, se porte bien. » Par ce mot il égala ses ancêtres, et ne permit pas que la gloire prédestinée aux Scipions en Afrique fût interrompue. C'était beaucoup de triompher de Carthage[1]; mais triompher de la mort fut encore plus. « Votre général se porte bien. » Voilà comment devait mourir un général, et surtout celui de Caton[2].

Je ne veux pas vous renvoyer à l'histoire, ni recueillir dans les temps passés la foule de ceux qui ont méprisé la mort. Jetez les yeux sur notre siècle même, ce siècle dont la langueur et la mollesse excitent nos plaintes : tous les rangs, toutes les fortunes, tous les âges vous offriront des hommes qui, par une mort volontaire, ont tranché la trame de leurs maux. Croyez-moi, Lucilius, la mort, bien loin d'être tant à craindre, procure le plus grand des bienfaits. Que les menaces d'un ennemi ne troublent donc pas votre sécurité. Vôtre conscience doit vous rassurer; mais comme les jugements sont déterminés quelquefois par des considérations étrangères, en espérant un arrêt équitable, préparez-vous aux plus grandes injustices. N'oubliez pas, surtout, d'ôter aux choses leur appareil, de les voir comme elles sont, et vous trouverez qu'elles n'ont de terrible que la crainte qui les précède. Nous sommes de grands enfants, presque en tout semblables aux petits; ils ont peur de leurs parents, de leurs connaissances, de leurs camarades, lorsqu'ils les voient masqués. Sachons ôter le masque aux choses comme aux personnes; contemplons-les sous leurs traits naturels. Pourquoi me montrer ces glaives, ces feux, cette troupe

1. Ce qu'avaient fait les premiers Scipions.
2. Scipion commandait en Afrique; Caton était un de ses lieutenants.

de bourreaux qui frémissent autour de toi : écarte ce cortège dont tu t'environnes pour effrayer les faibles! tu n'es que la mort : ma servante, mon esclave, te bravaient il y a quelques jours. Que veulent dire ces fouets, ces chevalets étalés avec tant d'appareil? cette foule d'instruments pour disséquer chaque fibre, chaque partie du corps humain? laisse là ces vains épouvantails. Fais taire les gémissements, les cris, les accents plaintifs qu'arrache la torture : ce n'est que la douleur; et j'ai vu les goutteux la mépriser, le libertin épuisé la soutenir malgré sa mollesse, de jeunes femmes lui résister dans l'enfantement. Si je puis la supporter, elle n'est rien; sinon elle dure peu.

Méditez ces maximes : vous les avez souvent entendues, et souvent répétées : mais écoutiez-vous, parliez-vous de bonne foi? C'est aux effets à le prouver. Rien de plus honteux que le reproche qu'on nous fait d'adopter le langage, et non les mœurs, de la philosophie[1]. Mais vous, Lucilius, apprenez-vous d'aujourd'hui que vous êtes menacé de la mort, de l'exil, de la douleur? c'est pour cela que vous êtes né. Tout ce qui peut arriver croyez qu'il arrivera. Ces principes sont les vôtres, je le sais : et pourtant je vous avertis de ne pas abandonner votre âme aux inquiétudes; elles en émousseraient la vigueur; elles lui ôteraient le ressort nécessaire pour se relever. Oubliez votre cause pour celle du genre humain. Dites : nous avons un corps fragile et mortel : pour lui la violence et l'injustice ne sont pas les seules causes de souffrance : pour lui, les voluptés mêmes se changent en douleurs; la bonne chère est suivie d'indigestions; l'ivresse, de la torpeur et du tremblement des nerfs. Je deviendrai pauvre? Eh bien, je ressemblerai au plus grand nombre. On

1. Sur ce reproche Voy. *Introduction*, p. 16 et suiv

m'exilera? je me croirai né au lieu de mon exil. On m'enchaînera? A votre avis, suis-je donc libre à présent? la nature ne m'a-t-elle pas courbé sous le joug de ce corps pesant? Je mourrai? c'est-à-dire je cesserai d'être sujet aux maladies, sujet aux emprisonnements, sujet à la mort. Je ne suis pas assez simple pour vous étourdir de cet éternel refrain d'Épicure[1], que la crainte des enfers est une crainte chimérique; qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne sur sa roue, point de Sisyphe, dont les bras poussent un rocher énorme; point d'entrailles capables d'être chaque jour et rongées et reproduites[2]. Quel enfant a peur aujourd'hui de Cerbère, du séjour ténébreux, et de ces larves, assemblage bizarre d'ossements décharnés? Le trépas anéantit l'âme ou la délivre; si elle abandonne le corps, nous sommes quittes d'un fardeau, et rendus à la meilleure partie de nous-mêmes : si elle est anéantie, c'en est fait, les biens et les maux n'existent plus pour nous. Permettez-moi de citer ici un de vos vers, en vous rappelant que, de votre aveu même, il peut vous être appliqué comme à d'autres. Quelle honte de parler, à plus forte raison, d'écrire autrement qu'on ne pense! Vous développiez cette maxime si vraie, que l'homme ne tombe pas tout à coup dans la mort, mais qu'il s'avance vers elle pas à pas. Chaque jour, disiez-vous, nous mourons; chaque jour nous enlève une partie de notre vie, et notre croissance même n'est qu'un décroissement de la vie. D'abord on perd l'enfance, puis l'adolescence, ensuite la jeunesse. Tout le temps écoulé jusqu'à ce jour est perdu

1. Épicure voulait affranchir les hommes des terreurs vaines que leur causaient les superstitions du paganisme vulgaire. C'est là surtout ce qui inspira au poëte latin Lucrèce tant d'enthousiasme pour le philosophe grec.

2. Suivant la Fable, Titye, un des géants, fut jeté dans le Tartare, où ses entrailles, sans cesse renaissantes, étaient dévorées par un vautour. — On connaît la légende analogue de Prométhée.

pour nous : le jour présent même, nous le partageons avec la mort. Ce n'est pas l'écoulement de la dernière goutte, mais des précédentes, qui vide une clepsydre[1] : ainsi le jour où l'on cesse de vivre ne fait pas la mort, mais la consomme; on arrive au terme, mais on était en route déjà depuis longtemps. Après ces détails, écrits de votre style ordinaire, toujours grand et sublime, mais encore plus exalté quand il peint des idées vraies, vous ajoutiez :

Il y a donc plus d'une mort, celle qui nous enlève n'est que la dernière.

Lisez vos écrits plutôt que ma lettre : apprenez d'eux que cette mort si redoutée est la dernière, et non pas la seule.

Je vous vois déjà chercher des yeux si ma lettre contient quelque sentence vigoureuse, quelque précepte salutaire[2]. Voici des maximes sur l'objet même que nous traitons. Épicure[3] condamne également et la crainte et le désir immodéré de la mort. « Quelle folie, dit-il, de courir au trépas par l'ennui de vivre, tandis que c'est votre manière de vivre qui vous réduit à courir au trépas. » Et ailleurs : « Quel ridicule, d'invoquer la mort, quand c'est la crainte même de la mort qui a troublé votre vie. » Ajoutez cet autre mot frappé au même coin : « Telle est l'imprudence ou plutôt la démence des hommes : plusieurs sont réduits à mourir par la crainte même de la mort. » Chacun de ces passages, quel que soit celui que vous méditiez, peut vous résoudre à souffrir et la mort et la vie. En effet, nous avons besoin d'être retenus dans notre aversion comme dans notre amour pour la vie.

1. Horloge à eau.

2. Comme Sénèque a coutume d'en citer dans la plupart de ses lettres.

3. Voy. p. 149, note 1.

Lors même que la raison prescrit d'y mettre fin, il ne faut pas s'échapper d'un élan brusque et rapide. L'homme sage et courageux doit se retirer, et non prendre la fuite. Préservons, surtout, nos cœurs d'une passion trop commune, celle de la mort. Le croirez-vous, Lucilius? Oui, la mort peut exciter une passion inconsidérée! Quelquefois elle s'empare des âmes les plus fortes et les plus généreuses : quelquefois elle saisit des hommes faibles et pusillanimes. Les uns méprisent la vie, les autres en sont fatigués : quelques-uns sont las de toujours voir et faire les mêmes choses; ils ne sont pas mécontents, mais dégoûtés de la vie. La philosophie même conduit l'homme à cet état. Elle lui répète : « Quoi, toujours les mêmes objets! toujours se réveiller ou dormir, être rassasié ou avoir faim, avoir froid ou avoir chaud! Rien ne finit; toujours le même cercle de choses : la nuit succède au jour, et le jour à la nuit; l'été est remplacé par l'automne, l'automne par l'hiver, qui ne finit qu'au retour du printemps; tout ne fait que passer et revenir! Rien de nouveau à faire ni à voir! » De cette uniformité naît le dégoût. Et vivre est, pour bien des gens, une chose, sinon douloureuse, au moins fort ennuyeuse.

DEUX TRAITEMENTS OPPOSÉS (Lettre 25).

En ce qui concerne nos deux amis, ils demandent des traitements divers : dans l'un il suffit de corriger le caractère, dans l'autre, il faut le rompre. Avec celui-ci j'userai d'une liberté entière; ne pas le heurter, c'est ne pas l'aimer. — Quoi, « tenir en tutelle un pupille de quarante ans! A cet âge l'âme n'est plus souple ni maniable : elle a trop de consistance pour être pétrie de nouveau. » — J'ignore si je réussirai; mais j'aime mieux manquer de

succès que de zèle. Les maladies même les plus incurables ne sont pas désespérées, si l'on s'oppose à l'intempérance des malades, si on les contraint à faire ou à souffrir ce qui leur déplaît. Quant à l'autre, je n'ai pas non plus grande confiance en lui ; seulement jusqu'à présent il rougit de mal faire. Cette honte, il faut l'entretenir : qu'il la garde, et nous aurons lieu d'espérer. Avec notre vétéran quadragénaire, les ménagements sont indispensables : il ne faut pas qu'il désespère de lui. Le temps le plus propre à l'attaquer, c'est dans ses moments de relâche, dans ceux où il parait corrigé. Ces intervalles en imposent aux autres, mais je n'en suis pas la dupe ; je m'attends à voir revenir ses vices avec aggravation ; ils sommeillent, mais ne sont pas détruits. Je consacrerai quelques jours à sa réforme : j'éprouverai si l'on peut y réussir ou non [1].

DIEU RÉSIDE DANS L'HOMME DE BIEN
(Lettre 41).

Vous continuez, dites-vous, à marcher vers la perfection. Mon ami, rien de mieux pour les autres, rien de plus salutaire pour vous. Quelle folie de demander la sagesse, quand on peut se la donner? En vain élèverez-vous les mains vers le ciel ; en vain obtiendrez-vous du gardien des autels qu'il vous approche de l'oreille du simulacre, pour être mieux entendu : ce Dieu que vous implorez est près de vous ; il est avec vous, il est en vous. Oui, Lucilius, un esprit saint réside dans nos âmes ; il ob-

1. On voit par ce passage combien Sénèque s'ingénie à adapter ses prescriptions morales aux différents caractères individuels. Chacun demande pour ainsi dire une cure spéciale, un régime approprié à son tempérament et à son âge. V. *Introduction*, p. 14.

serve nos vices, il surveille nos vertus, et il nous traite comme nous le traitons. Point d'homme de bien, qui n'ait Dieu au dedans de lui. Sans son assistance, quel mortel s'élèverait au-dessus de la fortune? De lui nous viennent les résolutions grandes et fortes. Dans le sein de tout homme vertueux,

J'ignore quel Dieu, mais il habite un Dieu[1].

S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques, dont les cimes montent jusqu'aux nues, et dont les rameaux pressés vous cachent l'aspect du ciel, cette hauteur démesurée, ce silence profond, ces masses d'ombre, qui de loin forment continuité, tant de signes ne vous annoncent-ils pas la présence d'un Dieu? Sur un antre formé dans le roc, s'il s'élève une haute montagne, cette immense cavité, creusée par la nature, et non par la main des hommes, ne frappera-t-elle pas votre âme d'une terreur religieuse? On vénère les sources des grandes rivières; l'éruption soudaine d'un fleuve souterrain fait dresser des autels; les fontaines d'eaux chaudes ont un culte, et l'opacité, la profondeur de certains lacs les a rendus sacrés : et, si vous rencontrez un homme intrépide dans le péril, inaccessible aux désirs, heureux dans l'adversité, tranquille au sein des orages, qui voit les autres hommes sous ses pieds, et les dieux à son niveau, votre âme ne sera-t-elle pas pénétrée de vénération? Ne direz-vous pas qu'il se trouve en lui quelque chose de trop grand, de trop élevé, pour ressembler à ce corps chétif qui lui sert d'enveloppe? Ici le souffle divin se manifeste : cette âme supérieure et si bien réglée, qui dédaigne les biens périssables comme au-dessous d'elle, qui se rit de nos désirs et de nos craintes, sans doute elle est mue par une impul-

1. Vers de Virgile, *Énéide*, VIII, 352.

sion divine : sans l'appui d'un dieu, ce bel édifice ne pourrait se soutenir. Le sage ne quitte pas le ciel, pour en descendre. De même que les rayons du soleil touchent à la terre, et tiennent au globe lumineux d'où ils émanent, ainsi l'âme sacrée du grand homme, envoyée d'en haut, pour nous montrer la divinité de plus près, séjourne avec nous, mais sans abandonner le lieu de son origine[1], elle y reste attachée, elle le regarde, elle y aspire, et ne vient un moment sur la terre que comme un être d'un ordre supérieur : en quoi? en ce qu'elle ne brille que de son propre éclat. Quelle folie de louer dans l'homme ce qui lui est étranger, d'admirer en lui ce qui peut en un moment passer à un autre! Un coursier n'en vaut pas mieux, pour avoir un frein d'or. Le lion aux crins tressés, dompté par un maître, au point d'endurer les caresses et la parure, et le lion, dont la servitude n'a point énervé les esprits, ne se présentent pas du même air sur l'arène : l'un, bouillant et impétueux, comme le veut sa nature, majestueusement hérissé, fier et beau de la terreur qu'il inspire, le comparez-vous à cet animal languissant que vous voyez orné de lames et de feuilles d'or? On ne doit se glorifier que de ses biens. Quand les sarments d'une vigne sont chargés de grappes, quand ses appuis mêmes succombent sous le faix, on l'admire, on la préfère à une vigne dont les feuilles et les fruits seraient d'or. Pourquoi? c'est que, dans une vigne, le premier mérite est la

1. Comp. Lamartine.

> Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
> L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux,
> Soit que, déshérité de son antique gloire,
> De ses destins perdus il garde la mémoire,
> Soit que de ses désirs l'immense profondeur
> Lui présage de loin sa future grandeur.
>
> (*Méditations*, II.)

Sénèque, lui, estime que la meilleure partie de l'âme du sage reste dans le ciel, où elle s'identifie avec la raison divine.

fertilité. Louez donc aussi dans l'homme ce qui lui appartient. Il a de beaux esclaves, un riche palais, des moissons abondantes, un ample revenu; tout cela n'est pas en lui, mais autour de lui. Réservez vos éloges pour les biens qu'on ne peut ni ravir, ni donner, qui sont propres à l'homme, c'est-à-dire son âme, et dans son âme la sagesse.

Puisque l'homme est un animal doué de la raison, c'est là son bien; il n'y parvient qu'en remplissant sa tâche. Quelle est-elle? De se conformer à la nature. Rien de plus facile, et pourtant de plus rare, grâce à la folie universelle. Les hommes se poussent l'un l'autre dans le vice. Et comment revenir à la raison? Personne ne nous retient, et la foule nous entraîne.

COMMENT IL FAUT TRAITER LES ESCLAVES

(Lettre 47).

Tous ceux qui viennent de votre île[1] me disent que vous vivez en famille avec vos esclaves. Je m'en réjouis; je reconnais là vos mœurs et vos principes. Ce sont des esclaves! mais ils sont hommes, mais ils logent sous votre toit. Des esclaves! dites plutôt des amis dans la peine, des compagnons d'esclavage, puisque vous obéissez à la fortune comme eux. Aussi je ris de ces hommes hautains qui rougiraient de manger avec leurs esclaves. Et pourquoi? parce qu'un usage insolent veut que le maître, quand il soupe, voie une foule d'esclaves debout autour de lui. Il mange plus qu'il ne peut en porter; sa gourmandise insatiable surcharge un estomac déjà plein et déshabitué de ses fonctions; il avale avec peine, pour

1. La Sicile, où Lucilius était gouverneur.

digérer avec plus de peine encore : et cependant les malheureux esclaves ne peuvent ouvrir la bouche, pas même pour parler. Le moindre bruit est puni du fouet ; le hasard n'est pas pour eux une excuse. Un accès de toux, un éternuement, un hoquet, un souffle, sont autant de crimes, suivis du châtiment. Il faut passer la nuit entière, debout, à jeun, en silence. Qu'arrive-t-il? Si l'on n'ose parler en présence du maître, on parle de lui en arrière. Mais les esclaves dont les lèvres n'étaient pas cousues, ceux qui pouvaient converser devant le maître, et avec lui, savaient mourir pour son service, et s'exposer au danger qui le menaçait. Ils parlaient à table, mais ils se taisaient à la torture. De notre arrogance dérive encore ce proverbe : « autant d'ennemis que de valets ». Ils ne le sont pas, c'est nous qui en faisons des ennemis. Je ne citerai pas les autres traits de notre barbarie : je ne dirai pas qu'on impose à des hommes les fonctions des bêtes de somme ; qu'à table on occupe l'un à essuyer les crachats, l'autre à recueillir les miettes sous les pieds des convives enivrés ; un autre découpe les oiseaux les plus rares : en un moment sa main habile a fait le tour de la pièce, et détaché d'un seul coup l'aile et la cuisse. Quel métier, de vivre pour dépecer adroitement des volailles!

Cet homme que vous appelez votre esclave, oubliez-vous qu'il est formé des mêmes éléments que vous? qu'il jouit du même ciel, qu'il respire le même air, qu'il vit et meurt comme vous? Il peut un jour vous voir esclave, comme vous le voir libre. A la défaite de Varus[1], combien de Romains d'une illustre naissance furent emmenés en esclavage! La gloire des armes les eût élevés au rang

1. Vers la fin du règne d'Auguste, l'armée de Varus fut anéantie par les Germains, que conduisait Arminius. Tous les Romains qui ne périrent pas, avec Varus, dans le combat, furent réduits en servitude.

de sénateurs; la fortune les réduisit, l'un à paître les troupeaux, l'autre à garder une chaumière. Osez donc mépriser des hommes, dont l'état, nonobstant vos mépris, peut devenir le vôtre. Je ne veux pas me perdre dans les détails, ni gémir de l'orgueil, de la cruauté, des outrages dont notre service est accompagné : mes préceptes se bornent à un seul : traitez votre inférieur comme vous le voudriez être par votre supérieur[1]. Ne pensez jamais à vos droits sur un esclave, sans songer à ceux qu'un maître aurait sur vous. — Mais je n'ai pas de maître ! — Vous êtes jeune, vous pourrez en avoir. Ignorez-vous à quel âge Hécube, Crésus, Sisygambis, Platon, Diogène[2], sont devenus esclaves? Traitez les vôtres avec douceur : poussez même l'affabilité jusqu'à les admettre à votre conversation, à vos secrets, à votre table.

Ne voyez-vous pas encore la précaution de nos ancêtres, pour sauver aux maîtres l'odieux, aux esclaves l'humiliant de la servitude? Ils ont donné aux premiers le nom de *pères de famille*, aux seconds celui de *familiers*, qu'ils portent encore sur nos théâtres. Une fête[3] même fut instituée, dans laquelle les esclaves avaient droit de manger avec leurs maîtres, d'exercer des charges, de rendre la justice, dans l'intérieur de la maison, qui ressemblait pour lors à une petite république. — Quoi donc? recevrai-je tous mes esclaves à ma table? — Pas plus que tous les gens libres. Mais la bassesse des fonctions ne me rendra pas dédaigneux. Ni le muletier, ni le bouvier n'en seront exclus. Je me déciderai sur les mœurs, et

1. C'est presque la maxime chrétienne : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même. »

2. Hécube, femme de Priam et reine de Troie; Crésus, roi de Lydie; Sisygambis, mère du roi de Perse Darius III; Platon et Diogène, célèbres philosophes grecs. Tous ces personnages eurent, dans un âge avancé, à subir plus ou moins longtemps l'esclavage.

3. Les Saturnales.

non sur les offices. Les mœurs, on se les donne; les emplois, la fortune en dispose. Faites manger avec vous celui-ci, parce qu'il en est digne; celui-là, pour qu'il le devienne. Les sentiments qu'ils auraient pris dans le commerce des esclaves, une société plus honnête les effacera.

Mon cher Lucilius, pourquoi ne chercher un ami qu'au Sénat ou sur la place publique? On peut en trouver sans sortir de chez soi. Souvent les meilleurs matériaux se perdent faute d'ouvriers, il ne s'agit que de les essayer. Que penseriez-vous d'un homme qui, voulant acheter un cheval, ne regarderait que la housse et le frein, sans penser à l'animal? Il y a plus encore de folie à ne juger un homme que par les vêtements, ou par la profession, qui est, pour ainsi dire, l'habit de l'homme moral. Il est esclave? mais peut-être a-t-il une âme libre. Il est esclave? et pourquoi lui en faire un crime? Tous les hommes ne le sont-ils pas? l'un de la débauche, l'autre de l'avarice, un autre de l'ambition, tous de la crainte. L'esclavage le plus honteux, c'est l'esclavage volontaire. Ainsi l'insolence de nos riches ne vous empêchera pas de vous dérider avec vos esclaves, et d'exercer l'autorité sans morgue. Faites-vous plutôt respecter que craindre.

On va m'accuser d'affranchir les esclaves, de dégrader les maîtres, en recommandant de substituer le respect à la crainte. Quoi! dira-t-on, les esclaves ne différeront plus des clients[1] ou des protégés! — Les maîtres sont-ils plus difficiles que Dieu même, qui se contente de respect et d'amour? Or l'amour est incompatible avec la crainte. Vous avez donc raison de ne vouloir pas être redouté de vos esclaves, de ne les châtier qu'en paroles; les coups sont faits pour les bêtes.

1. Le *client* était, à Rome, un citoyen placé sous la protection d'un autre citoyen plus riche ou plus puissant qu'il appelait son *patron*.

MALADIE DE L'AUTEUR. — LE SAGE NE CRAINT PAS LA MORT (Lettre 54).

Au bout d'un intervalle assez long, mon mal vient de me reprendre. Lequel? direz-vous. Vous avez raison de le demander, car tous les maux me sont connus. Il en est un pourtant dont je suis plus particulièrement affecté[1]. Ce mal est violent comme un orage, et passe de même; sa durée n'est guère que d'une heure, car on n'expire pas longuement. J'ai essuyé toutes les maladies, incommodes et dangereuses, mais je n'en connais pas de plus insupportable. Pourquoi? c'est que les autres ne sont que des maladies, au lieu que celle-là est une véritable agonie. Aussi les médecins l'appellent-ils la *méditation*, ou le prélude de la mort : et souvent, dans ces efforts, la vie peut s'en aller. Vous me croyez bien content d'être échappé; si je regardais la cessation du mal comme de la bonne santé, je serais aussi ridicule qu'un plaideur qui, pour avoir obtenu un délai, croirait son procès gagné. Mon ami, au fort même de l'étouffement, je n'ai pas cessé de me fortifier de pensées courageuses et consolantes. Eh, quoi donc! me disais-je! la mort revient tant de fois à la charge! qu'elle se décide! je l'ai déjà éprouvée plus d'une fois. — Quand cela? me direz-vous. — Avant de naître. La mort c'est n'être pas ce qu'on était auparavant. Je connais cet état : après moi, ce sera comme avant. Si l'on souffre après la mort, on aurait souffert avant de naître : or, à ce moment, nous ne sentions aucun mal. Dites-moi, ne faudrait-il pas être insensé, pour trouver plus malheureuse une lampe, quand elle est éteinte, que

1. De cruels étouffements.

lorsqu'elle n'était pas allumée. Eh bien! nous sommes des lampes : la nature nous allume et nous souffle. Dans l'intervalle, il y a quelques maux à souffrir; en deçà et au delà, une sécurité profonde. Notre erreur, mon cher Lucilius, c'est de ne voir le trépas qu'à la suite de la vie : il est avant comme après. Qu'importe de ne pas commencer, ou de finir? L'effet est toujours le même; il consiste à n'être pas[1].

Voilà les exhortations que je m'adressais intérieurement, car la parole m'était interdite. Peu à peu je ne me sentis plus oppressé, mais haletant; la maladie me laissa de plus longs repos, et cessa tout à fait : mais l'impression dure encore. Ma respiration n'est pas aussi libre qu'à l'ordinaire : je sens toujours de l'embarras et de la gêne. La maladie fera comme elle voudra, pourvu qu'elle ne se jette pas sur mon âme. En attendant, recevez ma déclaration : l'heure fatale ne me causera pas d'effroi : j'y suis tout préparé : ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Sans doute, il serait plus beau de ne pas craindre la mort, dans un temps où l'on trouve de l'agrément à vivre. Quel mérite y a-t-il à sortir, quand on vous chasse? Il y en a pourtant. On me chasse; mais je m'en vais de bon gré : ou plutôt, on ne chasse point le sage. Être chassé, c'est partir malgré soi : et le sage ne fait rien malgré lui. Il se dérobe à la nécessité, parce qu'il veut ce qu'elle le forcerait de faire[2].

1. Voy. *Introduction*, p. 10 et 12.
2. Voy. p. 131, note 2.

QU'IL NE FAUT PAS S'AFFLIGER SANS MESURE DE LA PERTE DE SES AMIS (Lettre 63).

Vous êtes affligé de la mort de votre ami Flaccus[1] ; mais ne le soyez pas trop : je n'ose vous conseiller de ne l'être pas du tout; et pourtant ce serait le mieux. Mais où trouver cette fermeté, sinon dans l'homme supérieur à la fortune? encore sentirait-il quelques piqûres, mais rien de plus. Pour nous, on peut nous passer des larmes, pourvu qu'elles ne soient pas immodérées, et que nous sachions les réprimer. Je ne veux pas que la mort d'un ami nous laisse les yeux secs, ni qu'elle les épuise : je permets des larmes, et non des pleurs. Cette loi vous paraît-elle dure, quand le premier des poètes grecs[2] n'accorde le droit de pleurer que pour un jour; quand il dit que Niobé[3] même prit de la nourriture? Ces sanglots, ces pleurs immodérés, savez-vous d'où ils viennent? du désir de se montrer sensible. On ne cède pas à la douleur, on veut en faire parade : ce n'est jamais pour soi seul qu'on est affligé. Malheureuse folie! la douleur même a son ostentation. — Quoi donc? oublierai-je mon ami? — Vous lui assurez un souvenir bien court, s'il ne doit pas durer plus longtemps que votre douleur. Ce visage

1. Personnage inconnu.

2. Homère. *Iliade*, ch. XIX. Ulysse dit à Achille, après la mort de Patrocle : « Il convient d'ensevelir ceux qui ont péri, et de consacrer un jour aux larmes, mais sans rien perdre de la fermeté de son cœur. »

3. Niobé, fille de Tantale, épousa Amphion, roi de Thèbes, dont elle eut six fils et six filles. Fière de sa fécondité, elle insulta Latone, qui n'avait que deux enfants. Pour venger leur mère, Apollon et Diane percèrent de leurs flèches tous les enfants de Niobé. L'infortunée fut métamorphosée en rocher et ses larmes se transformèrent en une source abondante.

froncé, le premier objet risible va peut-être l'épanouir. Je ne vous renvoie pas même au temps, qui guérit tous les regrets, qui calme tous les chagrins : cessez de vous observer, et cet appareil de tristesse va tomber. Aujourd'hui vous surveillez votre douleur, mais elle échappe même à votre vigilance : plus elle est vive, plus tôt elle doit se passer. Tâchons que le souvenir de nos amis perdus ait pour nous des charmes : on n'aime pas à revenir sur une idée affligeante; mais s'il est impossible que leur nom frappe nos oreilles sans blesser notre âme, du moins cette blessure même n'est pas dépourvue de plaisir. Ainsi, comme disait Attale[1], l'amertume d'un vin trop vieux, l'âpreté de certains fruits chatouillent agréablement le palais. Avec le temps, la douleur s'émousse; il ne reste plus au fond de l'âme qu'une douce volupté. Suivant le même Attale, « l'idée de nos amis est douce comme le miel, quand ils vivent; mêlée d'amertume, quand ils ne sont plus : et l'on sait que les amers sont bons pour l'estomac. » Je ne pense pas de même. Le souvenir d'un ami me plaît toujours, même après sa mort. Quand je le possédais, je m'attendais à le perdre : après l'avoir perdu, je crois encore le posséder.

MORT VOLONTAIRE DE MARCELLINUS

(Lettre 77).

Tullius Marcellinus, que vous avez très bien connu, qui eut une jeunesse tranquille et une vieillesse prématurée, se sentant attaqué d'une maladie qui, sans être incurable, menaçait d'être longue, incommode, assujettissante, a mis sa mort en délibération. Il a assemblé un grand

1. Philosophe stoïcien, un des maîtres de Sénèque.

nombre de ses amis. Les uns, par timidité, lui conseillaient ce qu'ils se seraient conseillé à eux-mêmes ; les autres, par flatterie, soutenaient le parti qu'ils soupçonnaient lui devoir être le plus agréable. Notre ami le stoïcien [1], homme d'une rare valeur, ou plutôt, pour le louer comme il mérite, héros intrépide et magnanime, l'exhorta, selon moi, de la façon la plus convenable. — « Mon cher Marcellinus, lui dit-il, ne vous tourmentez point, comme si vous délibériez d'une affaire bien importante. Ce n'est pas une chose si essentielle que de vivre. Tous vos esclaves vivent, ainsi que tous les animaux. Mais le point vraiment important, c'est de mourir avec honneur, avec sagesse, avec courage Songez combien il y a de temps que vous faites les mêmes choses. Boire, manger, se livrer aux passions ; voilà le cercle qu'on parcourt tous les jours. Ce n'est pas seulement la sagesse, le courage et le malheur qui doivent décider à mourir, le dégoût seul peut faire prendre ce parti. »

Marcellinus n'avait pas besoin d'être conseillé, mais secondé. Ses esclaves refusaient de lui obéir. Notre stoïcien commença par les guérir de leurs craintes, en leur faisant comprendre qu'ils seraient bien plus exposés, s'il demeurait incertain que la mort de leur maître eût été volontaire ; il ajouta qu'il était d'aussi mauvais exemple d'empêcher leur maître de se tuer, que de l'assassiner [2] eux-mêmes. Ensuite il conseilla à Marcellinus de n'être point inhumain à leur égard ; il lui dit que, de même qu'à la fin du repas, on partage les restes aux esclaves qui ont servi à table, il devait aussi, en terminant sa carrière,

1. Peut-être Attale, maître de Sénèque.
2. Cette pensée se trouvait déjà dans Horace (*Art poétique*, v. 467).

« Sauver un homme malgré lui, crime aussi grand que de le tuer. »

C'était, d'ailleurs, un proverbe grec.

faire quelques présents à ceux qui l'avaient servi pendant tout le temps qu'il avait vécu.

Marcellinus était facile et généreux, dans le temps même où c'était à ses dépens[1] : il distribua donc quelques sommes modiques à ses esclaves en larmes, qu'il prit la peine de consoler. Il n'eut point recours au fer, il ne répandit point de sang. Il passa trois jours sans manger, et fit apporter dans sa chambre à coucher une espèce de tente, sous laquelle on plaça une cuve, où il resta longtemps étendu ; l'eau chaude qu'on y versait continuellement lui causa insensiblement une faiblesse, accompagnée, à ce qu'il disait, d'une espèce de volupté, que procure communément une douce défaillance, et qui n'est pas inconnue de ceux auxquels il arrive quelquefois de perdre connaissance.

Ce récit ne doit pas être pour vous une digression désagréable ; il vous apprend la mort de votre ami, et une mort qui n'a rien eu de pénible, ni de fâcheux. Quoiqu'il se soit tué lui-même, il est mort de la manière la plus douce, il s'est, pour ainsi dire, furtivement esquivé de la vie. De plus, ce récit n'est pas fait pour demeurer inutile ; la nécessité demande souvent de pareils exemples. Souvent nous sommes obligés de mourir et nous ne le voulons pas ; nous mourons contre notre gré. Personne n'est assez ignorant pour ne pas savoir qu'il doit mourir un jour ; cependant quand le moment approche, il recule, il tremble, il pleure. Ne regarderiez-vous pas comme le plus grand des fous un homme qui se lamenterait de n'être pas né mille ans plus tôt ? Il n'y a pas moins de folie à gémir de ce qu'on ne vivra pas mille ans plus tard. N'être plus et n'avoir pas été sont la même chose ; ce sont deux temps qui ne nous appartiennent pas. Vous avez

1. A plus forte raison devait-il l'être au moment de mourir, puisqu'il n'avait plus à jouir de ses biens.

été jeté dans un point de l'éternité; allongez-le tant que vous voudrez, de combien l'étendrez-vous? Pourquoi ces pleurs? Pourquoi ces vœux? Vous perdrez votre peine.

« Cessez, dit le poète, de croire que vos prières feront changer les décrets des dieux[1]. »

Les arrêts du destin sont fixes, irrévocables; tous les événements sont amenés par une nécessité puissante, irrésistible. Vous irez où vont tous les êtres. Cet arrêt, qu'a-t-il de nouveau pour vous? Voilà la condition sous laquelle vous êtes né. Voilà ce qui est arrivé à votre père, à votre mère, à vos ancêtres, à tous les hommes qui sont nés avant vous, à tous ceux qui vivront après vous. Tous les êtres sont liés et entraînés par une chaîne qu'on ne peut rompre, et dont il est impossible de changer la direction. Songez à la foule nombreuse qui vous suivra, à celle même qui doit vous accompagner. Vous seriez, je crois, plus fort, si plusieurs milliers d'hommes mouraient en même temps que vous. Eh bien! dans ce moment même où vous balancez à mourir, une multitude innombrable d'hommes et d'animaux expirent de mille manières différentes. Auriez-vous, peut-être, espéré ne jamais parvenir à un but dont chaque pas vous approchait? Il n'y a pas de chemin qui n'aboutisse quelque part.

IL EST UTILE DE LIRE ET D'ÉCRIRE ALTERNATIVEMENT; QUEL FRUIT ON PEUT RETIRER DE LA LECTURE

(Lettre 84).

Je me trouve bien de mes excursions : elles secouent ma paresse ; elles sont utiles à ma santé et à mes études A ma santé : comme l'amour des lettres m'a rendu pares-

1. Vers de Virgile (*Énéide*, l. VI, v. 376).

seux et indifférent pour mon corps, je me trouve exercé sans y rien mettre du mien. A mes études : ces promenades ne me privent pas de la lecture, que je regarde comme importante : d'abord, pour ne pas m'accoutumer à n'être content que de moi ; ensuite, afin qu'après m'être mis au courant des recherches des autres, je sois en état, et de juger les découvertes déjà faites, et de songer à celles qui me restent à faire. La lecture est l'aliment de l'esprit ; elle le délasse des fatigues de l'étude, quoiqu'elle soit une étude elle-même. Il ne faut pas se borner à écrire, ou à lire uniquement : l'une de ces occupations attriste et épuise ; je parle de la composition : l'autre énerve l'esprit, et le relâche. Il faut faire l'un et l'autre tour à tour. Ils doivent se servir de correctif : ce que la lecture a recueilli, la composition doit le rédiger. Nous devons, comme on dit, imiter les abeilles, qui se répandent dans les campagnes pour tirer le suc des fleurs propres à faire le miel, et pour disposer ensuite avec ordre, dans les rayons, le butin qu'elles ont apporté :

« Elles amassent, dit Virgile, le miel liquide, et garnissent leurs ruches de ce nectar si doux[1]. »

Il n'est pas encore décidé si le suc qu'elles tirent des fleurs devient miel aussitôt, ou s'il n'acquiert cette saveur qu'à l'aide d'un certain mélange, et en vertu de leur organisation. Quelques naturalistes ne leur accordent que la faculté de recueillir le miel, et non de le composer : ils se fondent sur ce qu'on trouve chez les Indiens, sur les feuilles des roseaux, un miel produit, ou par la rosée de ce climat, ou par une émanation douce et grasse du roseau même[2] ; d'où ils conjecturent que nos plantes

1. Géorgiques, l. IV, v. 164-165.
2. Il ne s'agit pas du sucre de canne, mais du miel de bambou,

pourraient avoir la même vertu, quoique dans un degré moins sensible, et que l'insecte destiné par la nature à cette espèce de travail n'aurait que la peine de chercher et de recueillir ses sucs : d'autres pensent qu'il faut une préparation et une sorte d'assaisonnement, pour imprimer la qualité de miel aux molécules déliées qu'elles ont extraites de la substance des plantes et des fleurs ; ils ajoutent même une espèce de levain, dont la fermentation lie en une seule masse tant de parties de nature différente.

Mais, pour ne pas me laisser emporter trop loin de mon sujet, je répète que nous devons imiter les abeilles, et séparer, comme elles, tout ce que nous avons recueilli de nos différentes lectures. La méthode est le principal agent de la mémoire ; ensuite, avec du soin et de l'application, nous devons réunir, pour ainsi dire, en une seule saveur, tous ces sucs épars ; afin que, si l'on s'apercevait que ce sont des emprunts, on s'aperçût en même temps que c'est pourtant autre chose que des emprunts. C'est ce que la nature fait tous les jours dans nos corps, à notre insu, et sans notre concours : tant que les aliments que nous avons pris conservent leurs qualités, et nagent dans l'estomac sous leur forme solide, ils lui sont incommodes ; mais quand ils se sont décomposés, ils passent dans le sang, et accroissent nos forces. Suivons le même procédé pour les aliments de l'esprit. A mesure que nous les prenons, ne les laissons pas dans leur entier ; ils ne nous appartiendraient pas : digérons-les, sans quoi ils resteront dans la mémoire, et ne passeront pas jusqu'à l'âme. Ne leur donnons qu'un assentiment raisonné : rendons-nous-les propres ; et de plusieurs idées rassemblées ne formons qu'un seul corps de doctrine, comme de plu-

liqueur douce, qui découle des nœuds de la plante et se concrète à l'air.

sieurs sommes différentes le calcul fait une somme totale. Telle est la marche que doit suivre notre esprit. Il faut qu'il cache tous les secours empruntés, pour ne laisser voir que l'usage qu'il en a fait. Quand même on retrouverait en vous quelques caractères de ressemblance que vous aurait imprimés l'admiration profonde pour votre modèle, ce doit être la ressemblance d'un fils avec son père, et non celle d'un portrait : un portrait est sans vie.

Quoi? dira-t-on, ne s'apercevra-t-on pas de qui vous imitez le style, les pensées, les raisonnements? — Je crois la chose impossible, quand c'est un habile homme qui imite : les idées qu'il recueille de ses lectures sont pour lui des matériaux auxquels il imprime son propre caractère, pour en faire un tout unique[1]. Ne voyez-vous pas de combien de voix différentes un chœur est composé? Cependant, de tous ces sons divers, il n'en résulte qu'un seul. Il y a des voix aiguës, il y en a de graves, il y en a de moyennes; les voix des hommes se marient à celles des femmes; les accents de la flûte s'incorporent avec elles; on ne distingue aucun son particulier, mais on recueille une harmonie générale. Je ne parle que des chœurs, tels que les connaissait l'ancienne république; dans nos théâtres d'aujourd'hui il y a plus de chanteurs qu'il n'y avait de spectateurs dans ceux d'autrefois. Néanmoins, quoique tous les passages soient remplis de chanteurs, l'amphithéâtre bordé de trompettes, et l'avant-scène peuplée de flûtes et d'instruments de toute espèce, de tant de sons divers il ne résulte qu'un accord général.

1. Comp. La Fontaine (Épître à M. Huet, évêque de Soissons) :

Mon imitation n'est pas un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Voilà comme je veux que soient nos esprits, remplis d'une grande quantité de connaissances, de préceptes, d'exemples de tous les siècles, mais tendant tous au même but.

DE LA MAISON DE CAMPAGNE DE SCIPION L'AFRICAIN. DES BAINS DES ANCIENS ROMAINS ET DES BAINS MODERNES (Lettre 86).

C'est de la maison de campagne même de Scipion l'Africain[1] que je vous écris cette lettre, après avoir rendu hommage aux mânes de ce grand homme, sur une éminence où je soupçonne que reposent ses cendres. Je ne doute pas que l'âme de ce héros ne soit remontée au ciel, d'où elle était descendue, non parce qu'il a commandé de nombreuses armées, avantage qu'a eu comme lui ce furieux Cambyse[2], dont la frénésie eut de si heureux succès, mais à cause de sa modération merveilleuse et de sa rare piété ; il fut plus étonnant, sans doute, quand il quitta sa patrie, que quand il la défendit. Il fallait que Rome perdît Scipion ou sa liberté. « Je ne veux pas, dit-il, déroger à nos lois et à nos institutions : la justice doit être égale pour tous les citoyens. Jouis sans moi, ô ma patrie ! d'un bien que tu me dois ; j'ai été l'instrument de ta liberté, j'en deviendrai la preuve. Je pars,

1. P. Cornélius Scipion, dit *le premier Africain*, défit Annibal à Zama et imposa aux Carthaginois le traité qui termina la deuxième guerre punique. Violemment attaqué, vers la fin de sa vie, par le parti démocratique, il quitta Rome et se retira dans une villa à Literne, en Campanie. — *Le second Africain*, Scipion Émilien, le destructeur de Carthage, était fils de Paul-Émile et fut adopté par un fils du *premier Africain*.

2. Cambyse, roi de Perse, fils et successeur de Cyrus, conquit et ravagea l'Égypte. Il est surtout célèbre par sa démence et ses odieuses cruautés.

si je suis plus grand que ton intérêt ne le demande. » Comment ne pas admirer une telle grandeur d'âme ? Il partit pour un exil volontaire, et délivra la ville d'un fardeau qui l'inquiétait.

J'ai vu sa maison de campagne, bâtie de pierres de taille, environnée d'un mur qu'entourait une forêt, et flanquée de tours qui lui servaient de fortifications. Au bas de la maison et des jardins est une citerne suffisante pour l'usage d'une armée entière; le bain est étroit et obscur, selon la coutume de nos ancêtres; ils ne trouvaient une étuve chaude, que quand on n'y voyait pas clair. Ce fut un grand plaisir pour moi de comparer les mœurs de Scipion avec les nôtres. C'était dans ce réduit obscur que ce héros, la terreur de Carthage, à qui Rome doit de n'avoir été prise qu'une seule fois[1], baignait son corps fatigué des travaux de l'agriculture, après s'être exercé par des ouvrages pénibles, et avoir dompté la terre, selon la coutume des premiers Romains. Voilà donc la vile demeure qu'il habitait! Voilà le chétif plancher que foulaient ses pas vénérables! Eh bien! quel Romain voudrait aujourd'hui se baigner à si peu de frais? On se regarderait comme pauvre et misérable si les pierres les plus précieuses, arrondies sous le ciseau, ne resplendissaient de tous côtés sur les murs; si les marbres d'Alexandrie ne portaient des incrustations de marbre de Numidie; si cette marqueterie brillante n'était pas entourée d'une bordure de pierres[2] dont les couleurs variées imitent à grands frais la peinture; si le plafond n'était lambrissé de verre; si nos piscines n'étaient environnées de pierres de Thasus[3], magnificence que montraient à peine autre-

1. Prise par les Gaulois, Rome dut à Scipion de ne pas avoir été prise par Annibal.

2. Cordon de mosaïque.

3. Thasus, île de la mer Égée, était célèbre par ses carrières de marbre.

fois quelques temples; si l'eau ne coulait pas de robinets d'argent. Je ne parle encore que des bains destinés à la populace. Que sera-ce, si nous venons à décrire ceux des affranchis? Quelle profusion de statues, de colonnes qui ne soutiennent rien, et que le luxe a prodiguées pour un vain ornement? Quelles masses d'eau tombant en cascade avec fracas! Nous sommes parvenus à un tel point de délicatesse, que nos pieds ne veulent plus fouler que des pierres précieuses!

Dans le bain de Scipion, on trouve de petites fentes, plutôt que des fenêtres, pratiquées dans un mur de pierre, pour introduire la lumière, sans nuire à sa solidité. Aujourd'hui l'on se croirait dans un cachot, si la salle du bain n'était pas assez ouverte, pour recevoir par d'immenses fenêtres le soleil pendant toute la journée, si l'on ne se hâlait en même temps qu'on se baigne, si de la cuve on n'apercevait les campagnes et la mer. Aussi les bains qui, lors de leur inauguration, avaient attiré la foule, et excité l'admiration, sont rejetés aujourd'hui comme des antiquailles, depuis que le luxe est venu à bout de s'écraser lui-même sous les nouveaux ornements qu'il a fait inventer. Autrefois il n'y avait qu'un petit nombre de bains, sans aucune décoration. Qu'eût-il été besoin de décorer des lieux où l'on était admis pour le quart d'un as[1], des lieux destinés à l'utilité, et non à l'agrément? L'eau n'était pas versée comme aujourd'hui, et ne se renouvelait pas à chaque moment, comme si elle eût coulé d'une fontaine chaude : on ne regardait pas comme un point essentiel la transparence de l'eau dans laquelle on déposait sa malpropreté. En récompense, quelle satisfaction d'entrer dans ces bains ténébreux et d'une architecture grossière, à la police desquels on savait que

1. L'as valait environ 5 centimes.

présidaient, comme édiles[1], un Caton, un Fabius Maximus, ou l'un des Cornélius[2]! Ces édiles respectables regardaient comme une de leurs fonctions d'entrer dans les lieux destinés à l'usage du peuple, de veiller à leur propreté, d'y entretenir une température utile et salubre, différente de celle qu'on a depuis peu imaginée, qui ressemble à un incendie, et qui est si brûlante, qu'un esclave convaincu de quelque crime pourrait être condamné à être baigné vif. Je ne vois plus de différence entre un bain chaud et un bain d'eau bouillante. Combien on trouverait aujourd'hui Scipion grossier, de n'avoir pas introduit par de larges vitres la lumière dans ses étuves, de ne s'être pas cuit au grand jour, de ne s'être proposé que d'avoir chaud dans son bain! Il est vrai que l'eau dans laquelle il se baignait n'était pas reposée; elle était souvent trouble et même bourbeuse pendant les grandes pluies, mais il ne s'en embarrassait guère : il venait y laver sa sueur et non pas ses parfums.

Je n'envie guère le sort de Scipion, dirait-on aujourd'hui : c'est être vraiment en exil, que de se baigner de cette manière. — Mais je vous dirai plus encore: il ne se baignait pas tous les jours. S'il en faut croire les écrivains qui nous ont transmis les anciens usages de Rome, on ne se lavait tous les jours que les bras et les jambes, auxquels les travaux journaliers avaient pu faire contracter quelque souillure; l'ablution du corps entier n'avait lieu qu'à chaque jour de marché. — On était donc bien malpropre! me dira-t-on. — Les Romains d'alors sentaient la guerre, le travail, l'homme enfin! Depuis l'invention des bains de propreté, on est devenu plus dégoûtant. Que dit Horace pour peindre un homme décrié et noté par l'excès de son luxe? il dit que Rufillus sent les

1. Magistrats chargés, à Rome, de l'administration municipale.
2. Romains illustres par leurs talents et leurs vertus.

parfums; mais aujourd'hui ce même Rufillus nous paraîtrait aussi puant que Gorgonius[1] avec lequel Horace l'a mis en parallèle; il ne suffit pas maintenant de se parfumer, il faut renouveler trois ou quatre fois par jour ses odeurs, pour les empêcher de s'évaporer, et l'on a la vanité ridicule de s'en glorifier, comme si c'était son odeur naturelle!

DU CULTE A RENDRE AUX DIEUX; DE LA SOLIDARITÉ HUMAINE.

(Lettre 95).

On donne des préceptes sur le culte à rendre aux dieux. Défendons d'allumer des flambeaux en l'honneur des divinités, le jour du sabbat[2], parce que les dieux n'ont pas besoin de la lumière, ni les hommes de la fumée; empêchons les gens de s'acquitter envers eux tous les matins des devoirs de courtisans, de s'empresser à la porte des temples : ce sont les hommes qu'on gagne avec ces attentions minutieuses : c'est honorer Dieu que de le connaître. Interdisons donc d'offrir à Jupiter des linges et des brosses de bains, et de présenter un miroir[3] devant la statue de Junon. Les dieux qui gouvernent le genre humain n'ont pas besoin de notre faible ministère. Que les hommes apprennent comment ils doivent se comporter dans les sacrifices, mais qu'ils sachent combien ils doivent se mettre

1. Horace. Satire I, 2, vers 25.

« Rufillus sent les parfums; Gorgonius le bouc. »

2. Allusion à la coutume des Juifs, qui brûlaient des cierges le jour du sabbat. Adoptant cet usage, les Romains, aux jours des fêtes de leurs dieux, allumaient des cierges ou des flambeaux.

3. Les femmes romaines honoraient Junon en faisant semblant de la peigner et de la parer et en lui tenant le miroir.

en garde contre les tourments de la superstition; ils ne feront de progrès que quand ils se seront formé l'idée de Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire, du maître de la nature, de l'auteur de tous les biens, qui accorde ses bienfaits gratuitement. Pourquoi les dieux font-ils du bien? c'est que leur nature l'exige[1]. On se trompe quand on leur suppose l'intention de nous faire du mal. Ils ne peuvent ni recevoir d'outrages ni en faire : en effet, ce sont deux choses intimement liées que de faire du mal et d'en recevoir. L'excellence et la supériorité de leur nature, en les élevant au-dessus du danger, n'a pas voulu qu'ils fussent dangereux. Le premier culte des dieux est de croire à leur existence; le second, de reconnaître leur majesté, et surtout leur bonté, sans laquelle il n'y a point de majesté; de savoir que ce sont eux qui président au monde, qui gouvernent l'univers comme leur domaine propre, qui veillent à la conservation du genre humain en général, et quelquefois aux intérêts de certains individus en particulier. Ils ne peuvent envoyer le mal, parce qu'ils ne l'ont pas : au reste, ils châtient, ils répriment, ils punissent, et quelquefois ces punitions sont cachées sous une apparence de faveur[2]? Voulez-vous vous rendre les dieux favorables? soyez vertueux : on les honore assez en les imitant.

Voici une autre question : comment faut-il se conduire envers les hommes? Qu'entend-on par là? Veut-on dire qu'il faut s'abstenir de verser le sang humain? Le grand effort de vertu de ne point nuire à des êtres auxquels nous sommes obligés de nous rendre utiles! La belle gloire pour un homme de n'être point féroce envers un homme! Prescrivons donc de tendre la main à celui qui fait naufrage; de montrer la route à celui qui s'est égaré;

1. Voy. p. 104 et suiv.

2. Ils accordent des biens matériels qui ont des conséquences funestes.

de partager son pain avec celui qui a faim. Mais à quoi bon entrer dans le détail de ce qu'il faut faire ou éviter, quand je puis rédiger en deux mots la formule des devoirs de l'homme? Cet univers que vous voyez, qui comprend le ciel et la terre, n'est qu'un tout, un vaste corps dont nous sommes les membres. La nature, en nous formant des mêmes principes et pour la même fin, nous a rendus frères; c'est elle qui nous a inspiré une bienveillance mutuelle, et qui nous a rendus sociables. C'est elle qui a établi la justice et l'équité; c'est en vertu de ses lois qu'il est plus malheureux de faire du mal que d'en recevoir. C'est elle qui nous a donné deux bras pour aider nos semblables. Ayons donc toujours dans le cœur et dans la bouche ce vers de Térence[1] :

Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne me paraît étranger.

Oui, nous sommes nés pour vivre en commun. La société humaine est semblable aux voûtes de nos édifices; elles s'écrouleraient, si les pierres qui les composent ne se faisaient obstacle. Ici, la résistance mutuelle fait la solidité.

SUR LA MORT DU FILS DE MARULLUS; QU'IL FAUT METTRE DES BORNES A SON CHAGRIN

(Lettre 99).

Je vous envoie la lettre que j'ai écrite à Marullus[2], qui, après la perte de son fils en bas âge, s'abandonnait à une douleur peu convenable à un sage. Je ne prenais pas dans

1. *Heautontimoroumenos* (le bourreau de soi-même), acte I, sc. I.
2. Personnage inconnu.

cette lettre le ton ordinaire de la condoléance ; je ne croyais pas lui devoir des ménagements, je le jugeais plus digne de reproches que de consolations. Quand un homme est profondément affligé, quand il ne peut supporter la douleur d'une blessure cruelle, il faut céder un peu, lui laisser le temps de se rassasier de larmes, ou du moins d'exhaler ses premiers transports. Mais celui qui se condamne volontairement aux pleurs doit être réprimé sur-le-champ ; il doit apprendre qu'il y a de la sottise dans certaines lamentations.

« Vous attendez, lui dis-je, des consolations, mais je vous envoie des reproches. Quoi ! vous montrez tant de faiblesse pour la mort d'un fils ! Que feriez-vous donc si vous aviez perdu un ami ? Ce fils, que vous regrettez tant, ne vous avait pas encore donné d'espérances bien assurées ; il était en bas âge ; eh bien ! ce sont quelques années de perdues. Nous cherchons des sujets d'affliction, nous voulons trouver des torts chimériques à la fortune, comme si nous craignions de manquer de griefs réels. Il me semblait pourtant avoir remarqué en vous assez de résolution contre les malheurs les plus essentiels, pour ne pas m'attendre à vous trouver en défaut vis-à-vis de ces fantômes de malheurs, dont les hommes ne gémissent que pour suivre l'usage. Si vous aviez éprouvé de toutes les pertes la plus grave, celle d'un ami, il faudrait faire vos efforts pour vous réjouir de l'avoir possédé, plutôt que de vous affliger de l'avoir perdu.

« Il y a des exemples sans nombre de gens qui ont suivi, sans verser une larme, le convoi de leur fils enlevé dans la première jeunesse ; qui, du bûcher, se sont rendus au Sénat ou à quelque devoir public, et se sont occupés sur-le-champ d'objets étrangers à leur douleur. Ils avaient raison : d'abord les larmes sont inutiles, elles ne changent rien aux événements ; en second lieu, il est

injuste de se plaindre d'un malheur qui, pour n'être arrivé qu'à vous, n'en demeure pas moins réservé à tout le monde; ensuite il y a de la folie à se plaindre, quand on n'est séparé de celui qu'on regrette que par un intervalle de temps presque insensible. Vous pleurez, et vous suivez celui que vous venez de perdre! Songez à la célérité du temps qui se précipite, à la brièveté de cet espace que nous parcourons à grands pas : considérez ce cortège immense du genre humain, de tous les êtres de notre espèce, qui s'avancent vers le même but, et qui ne sont séparés que par des espaces imperceptibles, lors même qu'ils paraissent les plus grands. Celui que vous croyez mort n'a fait que vous devancer. Quelle folie de pleurer un homme qui vous précède dans la route que vous avez à parcourir! Pleure-t-on un événement qu'on savait devoir arriver? Or, quiconque n'a pas songé à la mortalité d'un homme, s'en est imposé à lui-même[1]. Pleure-t-on un événement qu'on reconnaissait indispensable? Se plaindre qu'un homme soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Une même loi enchaîne tous les êtres. Quiconque est venu dans ce monde doit s'attendre à en sortir; les intervalles diffèrent, mais la fin est la même. L'espace qui sépare le dernier jour du premier est sujet à des variétés et des incertitudes : il est long pour les enfants mêmes, si l'on considère les peines dont il est semé; il est court pour les vieillards mêmes, si l'on en juge par sa vélocité. Tout est fugitif, illusoire, plus inconstant que les orages : c'est une agitation continuelle, un passage successif d'un être à un autre. Dans cette révolution étonnante des choses humaines, il n'y a rien d'assuré que la mort; néanmoins tout le monde se plaint du seul événement qui ne trompe personne.

1. Voy. p. 29, note 1.

« Croyez-vous que je vous prêche l'insensibilité? que je vous exhorte à suivre, la tête haute, le convoi de votre fils? que je ne permette pas même à votre cœur de se resserrer? Point du tout : il y a de l'inhumanité, et non pas du courage, à voir les funérailles de ses proches des mêmes yeux qu'on les voyait eux-mêmes; à ne point être ému au premier moment de la séparation. Et quand je vous le défendrais, il y a des mouvements indépendants de la volonté : les larmes échappent à ceux mêmes qui s'efforcent de les retenir; leur effusion est un soulagement pour l'âme. Permettons-leur de tomber, mais ne les y forçons pas : qu'elles coulent autant que le sentiment les fera sortir, et non pas autant que le désir d'imiter les autres les y contraindra. N'ajoutons pas à notre douleur, ne l'accroissons pas sur le modèle de celle des autres. L'ostentation de la douleur est plus exigeante que la douleur même : il y a peu de gens qui soient tristes pour eux-mêmes : on gémit plus fort quand on est entendu : muet et tranquille dans la solitude, on s'excite à de nouveaux transports quand il survient des témoins; c'est alors qu'on se frappe la tête, tandis qu'on pouvait le faire plus librement, quand il n'y avait personne qui pût en empêcher; c'est alors qu'on se souhaite le trépas, qu'on se roule sur le lit du mort : le calme renaît aussitôt que les spectateurs disparaissent. L'affliction, comme tout le reste, est une affaire de mode : on se règle sur la multitude, on suit la coutume, plutôt que le devoir. Nous quittons la nature pour nous abandonner au peuple, dont les conseils ne sont jamais ceux de la sagesse, et dont les jugements sont, sur ce point comme sur tous les autres, remplis d'inconséquence : il voit un homme ferme au milieu du deuil, il lui donne les noms d'impie et de cruel; il en voit un autre succombant à sa douleur, étendu sur le cadavre du mort, il le traite d'homme faible, d'efféminé.

« C'est donc à la raison, qu'il faut tout rapporter : elle nous dira qu'il n'y a rien de plus insensé, que d'aspirer à la réputation de la tristesse, de se faire un mérite de pleurer. Il est des larmes que le sage peut se permettre; d'autres s'écoulent par leur propre impulsion. Je m'explique : lorsque nous sommes frappés de la première nouvelle d'une mort funeste, lorsque nous tenons un cadavre chéri qui va passer de nos bras sur le bûcher, une nécessité naturelle nous arrache des larmes; l'interruption que le choc de la douleur produit dans la respiration excite une secousse dans tout le corps, et particulièrement dans les yeux, dont l'humeur est comprimée, et se montre au dehors. De pareilles larmes sont donc l'effet d'un mécanisme involontaire. Il y en a d'autres auxquelles nous ouvrons nous-mêmes un passage, en nous retraçant le souvenir de ceux que nous avons perdus. Cette tristesse est mêlée de quelque douceur : quand nous nous rappelons les agréments de leur conversation, les charmes de leur commerce, les services qu'ils ont rendus, alors les yeux sont dilatés comme dans la joie. Nous sommes vaincus par les premières larmes; nous nous abandonnons avec complaisance aux secondes. Il ne faut donc pas que la considération des spectateurs qui nous environnent, suspende ou fasse venir nos larmes.

« Souvent un sage peut verser des larmes sans compromettre sa dignité; il contient sa douleur dans des bornes si justes, qu'en laissant voir sa sensibilité, il ne s'avilit en aucune manière. Oui, je le répète, on peut se prêter aux mouvements de la nature sans déchoir de sa grandeur. J'ai vu des hommes respectables assister aux convois de leurs enfants; leur visage portait l'empreinte de la tendresse paternelle, sans étaler le spectacle d'une douleur efféminée : on n'y voyait d'autre altération que celle que produisaient des sentiments vrais et sincères. La douleur

elle-même a sa décence, que le sage doit observer : dans les larmes, comme dans tout le reste, il est un terme où il faut s'arrêter. Les ignorants seuls ont des transports dans la douleur, comme dans la joie.

« Recevez donc sans murmure les événements qu'amène la nécessité. Que vous arrive-t-il de nouveau, d'incroyable? Combien d'hommes, dans ce moment même, dont on dresse le bûcher, dont on embaume le cadavre? combien d'autres dont le deuil suivra le vôtre? Toutes les fois que vous direz : mon fils était enfant, dites-vous en même temps : c'était un homme, c'est-à-dire un être avec qui la nature n'a pas pris d'engagements certains; que le destin ne s'est pas obligé à conduire jusqu'à la vieillesse, qu'il s'est réservé d'arrêter à l'endroit de sa carrière qu'il juge à propos. Au reste, entretenez-vous souvent de lui; occupez-vous autant que vous pourrez de son souvenir : il vous reviendra souvent, s'il n'est pas accompagné d'amertume. On ne se plaît pas dans la société d'un homme triste; à plus forte raison dans celle de la tristesse. Si vous avez retenu quelques-uns de ses propos, si vous avez entendu avec plaisir quelques-unes de ses saillies enfantines, revenez-y souvent en vous-même : dites-vous hardiment qu'il aurait pu remplir vos espérances, quand même la prévention paternelle les aurait exagérées. Oublier ses proches, enterrer leur mémoire avec leur cadavre, les pleurer abondamment, et s'en souvenir fort peu : voilà les traits d'une âme insensible. C'est ainsi que les oiseaux et les bêtes féroces aiment leurs petits; leur tendresse est impétueuse, c'est presque une fureur; mais elle s'évanouit avec leur vie. Une pareille conduite est indigne d'un homme sage : il doit continuer à se souvenir, et cesser de pleurer. »

SÉNÈQUE PARLE DE SA SANTÉ ET DE LA TENDRESSE DE SA FEMME PAULINE. — QUE LES VOYAGES NE PEUVENT GUÉRIR LES MAUX DE L'AME (Lettre 104).

En me retirant dans ma terre de Nomentum[1] je me suis dérobé, devinez à quoi? au tumulte de la ville? non; mais aux attaques de la fièvre, ou plutôt à ses premières annonces. Elle commençait à mettre la main sur moi, lorsque, sans balancer, j'ai fait préparer ma voiture, malgré les instances de ma chère Pauline[2] pour me retenir. Le médecin disait qu'il fallait attendre les suites : qu'il y avait, à la vérité, quelque mouvement dans le pouls; mais qu'il n'était pas caractérisé, quoiqu'il ne fût pas dans l'ordre. Mais je me suis obstiné à partir, j'avais dans la bouche le mot du respectable Gallion[3] qui, ayant senti une atteinte de fièvre dans l'Achaïe, s'embarqua sur-le-champ, criant que ce n'était pas une maladie de la personne, mais du lieu. C'est aussi ce que je disais à ma chère Pauline, qui me recommande de prendre soin de ma santé. Persuadé que sa vie tient à la mienne, je commence, par égard pour elle, à veiller à ma conservation[4]; et malgré le courage que la vieillesse m'inspire sur d'autres points, je perds dans celui-ci l'avantage de l'âge; je songe que dans ce vieillard existe une jeune personne qu'il faut ménager. Ainsi, ne pouvant obtenir d'elle de m'aimer d'une façon plus courageuse, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de faiblesse.

1. Près de la ville de ce nom, à quelques lieues de Rome.
2. Seconde femme de Sénèque.
3. Son frère aîné. Voy. p. 48, note 1.
4. C'est-à-dire : je suis obligé de prendre bien des soins que je devrais dédaigner.

Il faut avoir de la déférence pour les affections légitimes, et malgré les sujets les plus pressants de mourir, il faut rappeler, par égard pour les siens, une vie destinée même aux tourments; il faut retenir son dernier souffle même sur le bord des lèvres : un homme de bien doit vivre, non pas autant que cela lui convient, mais autant que la nécessité l'exige. Celui qui ne fait pas assez de cas de sa femme, de ses amis, pour séjourner quelque temps de plus dans la vie, et qui s'obstine à mourir, est un homme trop délicat[1]. Il faut que l'âme du sage se commande sur ce point, quand l'utilité des siens l'exige; il faut qu'il renonce à la volonté de mourir, qu'il interrompe même le sacrifice déjà commencé, pour se rendre à sa famille. Il y a de la grandeur de retourner à la vie, pour l'intérêt des autres; c'est ce qu'ont souvent fait des hommes célèbres. De plus, il y a de l'humanité à conserver soigneusement sa vieillesse, cet âge dont le plus grand avantage est de moins se préoccuper de la préservation personnelle et d'user plus librement de la vie[2], quand on sait que tel est l'agrément, le bonheur, le vœu de quelqu'un des siens. D'ailleurs, ce soin est accompagné d'une joie intérieure qui en est la récompense. Quoi de plus doux que d'être assez cher à sa femme, pour en devenir plus cher à soi-même? Ma Pauline peut donc m'attribuer non seulement ses craintes, mais même les miennes.

Vous voulez savoir comment m'a réussi le projet de mon départ. Aussitôt que j'eus quitté l'atmosphère épaisse de la ville, cette odeur des cuisines qui fument de toutes parts, et qui infectent l'air des vapeurs qu'elles renfer-

1. Il manque de cette énergie qui fait supporter tous les maux pour l'amour des autres.

2. Car le vieillard, n'ayant plus que peu de temps à vivre, ne risque pas de sacrifier grand'chose,

ment, j'ai senti un changement subit dans ma santé. Mais figurez-vous le surcroît de forces que j'ai acquis à mesure que je me suis approché de mes vignobles ! Je me suis remis à mon régime ordinaire ; je me suis retrouvé : je n'ai plus cette langueur, cette santé vacillante, qui ne m'inspiraient que des idées noires. Je commence à étudier de toutes mes forces. Le lieu n'y est pas pour beaucoup, car il faut que l'âme s'aide elle-même ; elle peut trouver par ce moyen la solitude au sein des occupations. Mais l'homme qui choisit les régions, qui court après la tranquillité, trouvera partout des occupations et des inquiétudes. Socrate répondit à un homme qui se plaignait d'avoir peu tiré de secours de ses voyages : « Je n'en suis pas surpris ; vous voyagiez avec vous ». Quel bonheur ce serait, pour bien des gens, de pouvoir se perdre ! Ils sont les premiers à s'inquiéter, à se troubler, à se faire peur[1].

Que sert-il de traverser les mers, de passer de villes en villes ? Pour vous soustraire au malaise que vous éprouvez, soyez autre, et non pas autre part. Je vous suppose arrivé à Athènes, à Rhodes, ou dans quelque autre ville à votre choix : qu'importent les mœurs que vous y trouverez ? vous y apporterez les vôtres. Vous regarderez les richesses comme un bien ; vous serez tourmenté par la pauvreté ; et, ce qu'il y a de plus déplorable encore, par une pauvreté chimérique. Quoique possesseur de biens immenses, si un autre est plus riche que vous, vous regarderez comme autant de privations les trésors qu'il aura de plus

1. Comp. Horace (*Épîtres*, I, 12, v. 25 et suiv.) : « C'est la raison et la sagesse qui éloignent les soucis, non un lieu dominant les flots de la mer étendus au loin. Ils changent d'atmosphère non d'humeur, ceux qui courent au delà des mers. Notre oisiveté laborieuse fait notre tourment : sur des navires et des chars à quatre coursiers nous cherchons le bonheur. Ce que vous cherchez est ici, dans votre coin de terre, si vous possédez une paisible égalité d'âme. » — Le poète Lucrèce avait exprimé des idées analogues.

que vous. Vous regardez les honneurs comme un bien? L'élection au consulat de celui-ci, la réélection de celui-là, seront des tourments pour vous; votre visage se ridera toutes les fois que vous lirez dans les fastes le nom d'un même homme. Votre ambition vous aveuglera tellement, que tant qu'il y aura quelqu'un devant vous, vous ne verrez personne derrière vous. Vous regardez la mort comme le plus grand des maux, quoiqu'il n'y ait pas d'autre mal en elle que la crainte qui la précède? Vous serez effrayé non seulement par les périls, mais par de simples soupçons. Vous serez sans cesse agité des plus vaines terreurs. Que vous servira

D'avoir échappé à tant de villes grecques, d'avoir fui à travers les ennemis[1]?

La paix vous suscitera de nouveaux sujets d'alarmes. Votre âme abattue ne trouvera pas d'assurance dans la sûreté même : et lorsqu'elle a contracté l'habitude d'une peur dénuée de prévoyance, elle devient incapable de veiller à sa propre conservation: elle n'évite pas, elle fuit : mais nous sommes plus exposés aux périls quand nous leur tournons le dos.

Vous regardez comme un mal très cruel la perte des personnes qui vous sont chères, quoiqu'il y ait autant d'inconséquence à les pleurer qu'à gémir de la chute des feuilles de ces arbres délicieux qui ornent votre maison. Tous les êtres que vous aimez ne sont que des arbres en pleine verdure, dont le sort fera tomber les feuilles plus tôt ou plus tard. Mais si l'on supporte sans peine la chute des feuilles, parce qu'elles doivent renaître un jour, vous ne devez pas témoigner plus de regret de la perte des personnes que vous aimez, et que vous regardez comme

1. Vers de Virgile (*Énéide*, III. v. 282 et suiv.).

le charme de votre vie, parce que vous les retrouverez, quoiqu'elles ne renaissent pas comme les feuilles : il est vrai qu'elles ne seront plus les mêmes, ni vous non plus. Chaque jour, chaque heure cause en vous du changement. Mais ce que l'âge enlève aux autres, est sensible à vos yeux : vos propres pertes sont cachées, parce qu'elles se font imperceptiblement. Dans les autres, la mort emporte ouvertement : dans vous, elle dérobe en secret. Vous ne ferez aucune de ces réflexions : vous n'appliquerez pas de remèdes à vos blessures, mais vous vous sèmerez à vous-même des sujets d'inquiétudes, et par vos espérances, et par votre désespoir. Si vous êtes sage, mêlez l'un et l'autre : n'espérez jamais sans désespoir ; ne désespérez jamais sans espoir.

De quelle utilité ont jamais pu être les voyages par eux-mêmes? Ils ne mettent pas un frein à la débauche; ils n'amortissent pas les passions, ils ne répriment pas la colère, ils ne domptent pas la fougue impétueuse de l'amour, en un mot, ils ne bannissent aucun vice de l'âme; ils ne donnent pas le jugement, ils ne dissipent point les erreurs; ils arrêtent un moment, par la nouveauté des objets, l'homme qui, comme un enfant, admire tout ce qu'il ne connaît pas. Toutes ces courses ne font qu'augmenter l'inconstance de l'âme, qui est le principal siège de la maladie, la rendre plus mobile et plus légère. Aussi les endroits qu'on avait le plus ardemment désirés sont ceux que l'on quitte avec le plus de promptitude : on devient des oiseaux de passage, qui s'en vont plus vite qu'ils n'étaient venus. Les voyages vous donneront la connaissance des divers peuples de la terre, vous montreront de nouvelles formes de montagnes, des plaines d'une grandeur immense, des vallons arrosés par des sources fécondes, quelques fleuves dignes de l'observation des curieux; soit que, semblable au Nil, il se gonfle et se dé-

borde pendant l'été; soit que, comme le Tigre, il se dérobe aux yeux, et qu'après avoir continué son cours sous terre, il reprenne sa grandeur primitive; soit que, comme le Méandre, sujet sur lequel les poètes se sont plu à s'exercer, il se replie par mille contours tortueux, et en approchant du bras voisin de son lit, il se détourne encore avant de s'y jeter : mais ils ne vous rendront ni meilleur, ni plus sage.

C'est à l'étude qu'il faut vous livrer; ce sont les auteurs de la sagesse qu'il faut consulter, afin de profiter de leurs découvertes, ou de faire celles qui leur ont échappé. C'est ainsi que votre âme passera de la plus déplorable servitude à la plus douce liberté. Tant que vous ignorerez ce que vous devez fuir ou chercher, ce qui est nécessaire ou superflu, ce qui est juste et honnête, vous ne voyagerez pas, vous vous égarerez. Ces courses ne vous seront d'aucune utilité : vous voyagez avec vos affections; vos vices vous suivent : que dis-je? plût aux dieux qu'ils vous suivissent! ils seraient plus éloignés; mais ils sont en vous, et non à votre suite. Voilà pourquoi, en quelque lieu que vous soyez, ils vous sont également incommodes et vous font sentir le même malaise. Ce sont des remèdes, et non des voyages qu'il faut à un malade : un homme s'est-il cassé la jambe, ou s'est-il donné une entorse? il ne monte pas en voiture, il ne s'embarque pas; mais il fait venir le médecin, pour rejoindre les os rompus, ou remettre la jambe démise. Et vous croyez que votre âme qui a reçu tant de fractures et d'entorses peut être guérie par le changement de climat? votre mal est trop grave pour un traitement de cette nature. Les voyages ne font pas un médecin, ni un orateur : il n'y a point d'art dont le changement de lieu puisse instruire; et la sagesse, le plus important de tous les arts, pourrait s'acquérir en voyageant! Croyez-moi, il n'y a point de chemin qui puisse vous conduire par delà les désirs, la colère, la crainte; s'il y en avait, tout le

genre humain s'y rendrait en foule. Parcourez les terres et les mers; les maux dont vous vous plaignez ne cesseront de vous tourmenter et de vous poursuivre, tant que vous en porterez intérieurement le principe.

QUE LA CORRUPTION DU LANGAGE VIENT DE CELLE DES MŒURS (Lettre 114).

Vous me demandez pourquoi, à de certaines époques, le langage s'est corrompu; et comment les esprits ont penché vers quelques défauts, en sorte que tantôt un style ampoulé, tantôt des phrases coupées et mesurées comme des chansons ont eu la vogue? Vous voulez savoir pourquoi tantôt on a voulu des sentences hardies, exagérées; tantôt des maximes courtes, énigmatiques, destinées à faire plus imaginer qu'entendre? enfin, pourquoi il fut un temps où l'on employait sans mesure le style figuré? — Un proverbe des Grecs vous rendra raison de ces diversités. « Le langage des hommes, disent-ils, fut toujours conforme à leur vie[1]. » De même que les actions de chaque individu sont conformes à ses discours, le style et le langage sont la peinture des mœurs publiques : lorsque les mœurs de la société se sont corrompues et amollies, un langage peu châtié fut un signe de la dépravation publique, surtout quand ce défaut ne s'est pas trouvé dans un ou deux individus, mais s'est attiré l'approbation générale. L'esprit ne peut avoir d'autre teinte que l'âme[2] :

1. C'est dans ce sens que l'on interprète, d'ordinaire, le mot fameux de Buffon : « Le style est l'homme même. » En réalité Buffon veut dire simplement que le style porte la marque du *tour d'esprit* particulier de l'auteur, pouvant se manifester dans n'importe quel ouvrage.

2. Sénèque entend par *âme* le principe interne qui gouverne les organes et les facultés, par *esprit* l'intelligence qui pense, juge et raisonne, mais en subissant l'influence de l'âme.

est-elle saine, bien réglée, grave, retenue? l'esprit aura les mêmes qualités. Est-elle viciée? il en ressentira la contagion. Lorsque l'âme est en langueur, ne voyez-vous pas que les membres s'affaissent, que les pieds se meuvent avec peine? Quand cette âme est énervée, la démarche du corps annonce sa mollesse; lorqu'elle est active, elle fait marcher les pieds avec promptitude. Est-elle en délire, ou animée par la colère, qui ressemble au délire? les mouvements du corps sont troublés; on ne marche pas, on est emporté. Ce désordre doit encore bien plus se faire sentir à l'esprit, qui est intimement uni à l'âme, qui est modifié par elle, qui lui est subordonné, et soumis à ses lois.

Quand l'opulence a répandu le luxe, il commence à se montrer dans les habillements, puis dans les meubles; on songe ensuite à décorer les maisons; on cherche à leur donner l'étendue des campagnes : on veut y voir reluire des marbres amenés d'au delà des mers; on veut que l'or y brille, et que les plafonds répondent à l'éclat des parquets. Bientôt on met de l'élégance dans les repas, on cherche à se distinguer par la nouveauté des mets, et par le changement de l'ordre dans les services; on commence par servir les plats qui terminaient autrefois le festin; on présente aux convives, dès leur arrivée, ce qu'on leur offrait à leur départ. Lorsque l'ón a pris l'habitude de dédaigner les choses d'usage, et qu'on regarde comme méprisable tout ce qui est ordinaire, on cherche de la nouveauté jusque dans le langage; tantôt on rappelle des mots anciens, des expressions surannées; tantôt on en forge de nouveaux et d'inconnus; tantôt on regarde ceux qui depuis peu se sont mis à la mode comme de l'élégance; on se sert de métaphores hardies et fréquentes[1].

1. Sénèque n'a pas l'air de se douter qu'il fait un peu la critique de son propre style.

Bien des gens croient réussir par des phrases coupées; ils tiennent le sens en suspens, et semblent vouloir que l'auditeur les devine; d'autres sont diffus et développent longuement leurs pensées. Il en est qui n'osent pas aller jusqu'aux défauts mêmes, courage qu'il faudrait avoir lorsqu'on veut tenter quelque chose de grand; mais ils ne vont que jusqu'à aimer ces défauts.

Ainsi, partout où vous verrez réussir un langage corrompu, vous serez en droit d'en conclure que là aussi les mœurs sont dépravées. De même que le luxe dans les repas ou dans les habits annonce une société malade, de même la licence dans le langage, lorsqu'elle est générale, révèle que les âmes, dont la parole est l'émanation, ont elles-mêmes dégénéré.

INDEX

pale forteresse de Rome. Près de là se trouvait la roche Tarpéienne, du haut de laquelle on précipitait les criminels coupables de trahison.

Caton, nom de deux Romains illustres : Caton *l'Ancien* ou *le Censeur*, célèbre par l'austérité de ses mœurs, et Caton *d'Utique*, arrière-petit-fils de Caton l'Ancien, qui défendit la liberté contre César et se perça de son épée après la défaite de Thapsus. Ce dernier surtout était exalté dans les écoles stoïciennes.

Cerbère, chien à trois têtes qui gardait la porte des Enfers.

César (Jules), général romain ; conquérant de la Gaule, vainqueur de Pompée à Pharsale ; dictateur perpétuel ; assassiné au milieu du Sénat par Brutus et Cassius.

Chrysippe, philosophe grec ; un des fondateurs du stoïcisme.

Cimbres, barbares germains qui envahirent, avec les Teutons, la Gaule et le nord de l'Italie ; taillés en pièces par Marius (101 av. J.-C.).

Cinna, arrière-petit-fils de Pompée ; conspira contre Auguste, qui l'avait comblé de bienfaits, et qui lui pardonna.

Cléanthe, philosophe grec ; un des fondateurs du stoïcisme.

Corinthe, ville de Grèce, sur l'isthme de ce nom, où l'on admirait une profusion de monuments, de statues et de richesses de toutes sortes.

Cornelius. Nom d'une famille romaine qui compta plusieurs personnages illustres.

Démétrius *le Cynique*. Enseigna à Rome, sous Néron et Vespasien, la doctrine cynique ; fut un des maîtres de Sénèque.

Démocharès, orateur et historien athénien.

Épicure, célèbre philosophe grec ; plaçait le souverain bien dans le plaisir, mais enseignait que la vraie volupté est inséparable de la vertu.

Eschine *le Socratique*, philosophe athénien ; disciple de Socrate, à qui il s'offrit comme esclave, ne sachant comment le payer.

Fabius, noble famille romaine, dont les membres les plus illustres furent Fabius Maximus Rullianus, vainqueur des Samnites et des Gaulois, et Fabius Maximus Verrucosus, surnommé *Cunctator* (le temporiseur), qui épuisa l'armée d'Annibal par son habile et prudente tactique.

Ixion, roi des Lapithes. Ayant manqué de respect à Junon, il fut précipité par

Rutilius Rufus (Publius), consul romain. Remporta plusieurs victoires. Réprima en Asie les concussions des chevaliers romains ; fut, à son retour, accusé injustement de spoliation et condamné à la perte de ses biens.

Scipion, nom d'une illustre famille romaine dont les principaux membres sont : Scipion (Publius Cornélius), surnommé *le premier Africain*; vainqueur d'Annibal. — Scipion (Lucius Cornélius), surnommé l'*Asiatique*, frère aîné du précédent, vainqueur d'Antiochus le Grand. — Scipion Émilien (Publius Cornélius), surnommé *le second Africain*; fils de Paul-Émile ; adopté par un fils du premier Africain ; destructeur de Carthage et de Numance.

Séjan, ministre de l'empereur Tibère.

Servilius, nom d'une illustre famille romaine, qui compta plusieurs consuls.

Sisyphe, brigand fameux, condamné dans les Enfers à rouler une grosse roche jusqu'au sommet d'une montagne, d'où elle retombait sans cesse.

Socrate, philosophe athénien ; injustement condamné à boire la ciguë. Socrate n'a rien écrit, mais son enseignement fut recueilli par de nombreux disciples, dont le plus illustre est Platon. Par l'originalité et l'élévation de sa doctrine, Socrate a exercé une influence prépondérante sur toute la philosophie postérieure.

Solon, législateur d'Athènes. Un des sept sages de la Grèce.

Stilpon, philosophe de Mégare ; disciple de Diogène et maître de Zénon le Stoïcien.

Sylla, dictateur romain ; adversaire de Marius ; ordonna d'affreuses proscriptions.

Teutons, peuplade barbare de la Germanie. V. Cimbres.

Tibère, deuxième empereur romain ; fils de Livie, adopté par Auguste ; fut, surtout dans sa vieillesse, un tyran très cruel.

Tigre (Le), fleuve d'Asie qui se joint à l'Euphrate avant de se jeter dans le golfe Persique.

Tite-Live, célèbre historien latin, auteur d'une *Histoire romaine*, dont une partie seulement nous est parvenue.

Xerxès, roi de Perse. Envahit la Grèce avec une immense armée. Vaincu à Salamine, il regagna en fugitif, sur une petite barque, la côte d'Asie. Fut assassiné par le capitaine de ses gardes.

Zénon, philosophe grec, fondateur de l'école stoïcienne

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I

CONSOLATION A MARCIA

II

CONSOLATION A HELVIA

III

DE LA TRANQUILLITÉ DE L'AME

IV

DE LA COLÈRE

V

DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE

VI

DE LA CLÉMENCE

VII

DE LA VIE HEUREUSE

VIII

DES BIENFAITS

IX

DE LA CONSTANCE DU SAGE

X

DU LOISIR DU SAGE

XI

DE LA PROVIDENCE

OU

pourquoi les gens de bien sont-ils sujets à l'infortune s'il existe une providence?

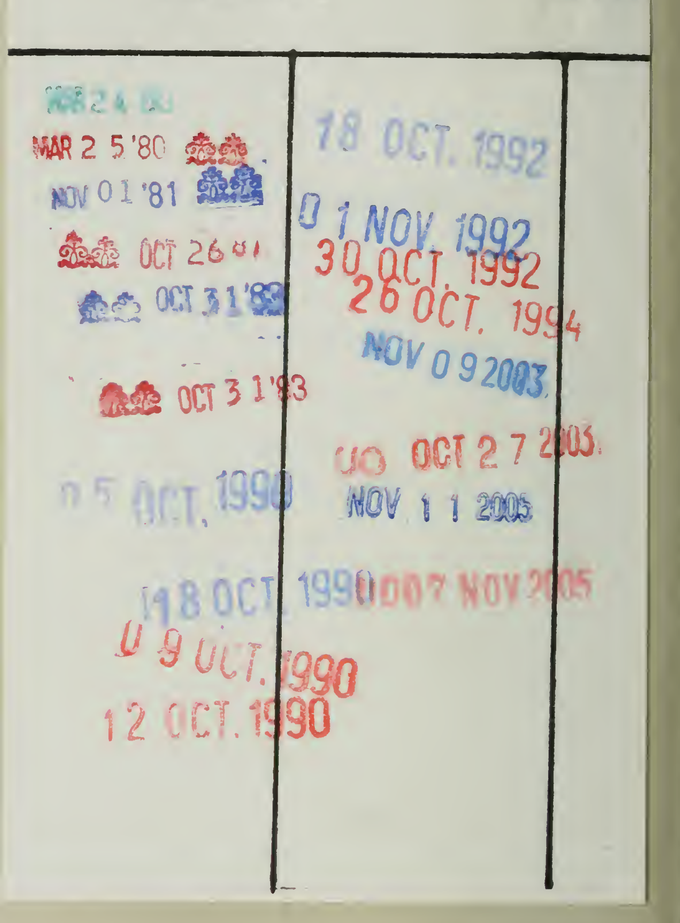
XII

QUESTIONS NATURELLES

XIII

LETTRES A LUCILIUS

31 140. — Paris Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Libr
University o
Date Du
MAR 2 5 '80
NOV 0 1 '81
OCT 26 '81
OCT 3 1 '83
OCT 3 1 '83
0 5 OCT. 1990
18 OCT. 1990
0 9 OCT. 1990
12 OCT. 1990
18 OCT. 1992
0 1 NOV. 1992
30 OCT. 1992
26 OCT. 1994
NOV 0 9 2003
UO OCT 2 7 2005
NOV 1 1 2005
0 7 NOV 2005


a39003 002583796b